



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













**Henri Ardel**

---

**ÈVE**

**ET LE**

**SERPENT**



**PARIS**

***LIBRAIRIE PLON***

---

**M.CM.XXX**

**25° mille**



M.<sup>ew</sup> Viglino



HENRI ARDEL

---

# ÈVE ET LE SERPENT



PARIS

LIBRAIRIE PLON

*LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT.*

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

*Tous droits réservés*

Copyright 1930 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PQ  
2601  
227  
E9

A

**MADAME HÉLÈNE.....**

*en souvenir de sa chaude sympathie pour  
Ève et le Serpent dont elle a été la première  
lectrice.*

*Très affectueusement,*

**HENRI ARDEL.**



# ÈVE ET LE SERPENT

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Tantôt encore, dans la cohue d'un « thé », soi-disant intime, j'ai surpris au passage, avec un regard discret coulé vers moi, cette réflexion à ma belle tante Arnould de Bussy, — réflexion que je commence à connaître, toujours la même sous ses formes diverses :

— Comment n'avez-vous pas encore remarié cette jeune femme? C'est un crime de la laisser confinée dans le célibat. Il faut l'en sortir au plus vite!

Et comme si la réflexion était neuve à mon oreille, l'envie a bondi en moi de me tourner vers l'indiscrete personne qui se mêlait ainsi d'orienter ma destinée, pour protester contre son outrecuidance :

— Me remarier! Mais non! Mais non! Il

ne faut pas !... Alors, bonnes gens, cela ne se voit, ni ne se sent, ni ne se devine que Chantal de Rhuyt est une prisonnière délivrée, pour qui l'indépendance est un fruit divin — et inconnu.

Oh ! pouvoir, enfin ! être librement soi ! avoir le droit de vouloir, d'agir à son gré, après quinze années de docilité ! Pour renoncer à ces biens sans prix, il faudrait être insensée.

C'est vrai, depuis trois ans déjà, je suis veuve. Mais j'ai continué à demeurer auprès de ma belle-mère, comme durant toute mon existence de femme. Cela, pour obéir à la dernière prière de mon mari et à la pitié que m'inspirait la mère écrasée par la perte du fils qui était son idole ; à qui elle eût sacrifié le monde entier, commençant par l'inévitable belle-fille dont elle devait supporter la présence près de lui. Elle-même ne l'avait-elle pas choisie, faute d'oser enfreindre la parole de l'Église : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Une orpheline, largement fortunée, dressée par l'éducation du couvent où son tuteur l'avait placée tout enfant, était juste la bru qu'il lui fallait, pour l'usage qu'elle en voulait faire.

Moi, vu mes années de claustration, je ne savais rien de la vie *vraie*. Aussi sans appréhen-

sion ni crainte, au contraire même avec un sensible plaisir, beaucoup de confiance et d'espoir, je me suis laissé enfermer dans des chaînes insoupçonnées. Peut-être, je n'en aurais jamais souffert, si, seul, mon doux et sage mari me les avait imposées. Mais pour m'en apprendre vite le poids, il y avait la continuelle présence, entre nous, de ma belle-mère qui ne me pardonnait pas de lui avoir, bien innocemment, pris une part du cœur de son fils ; un fils unique, couvé avec une passion de femme veuve très jeune.

Ah ! ma vie d'épouse ! Elle n'a pas tardé à se révéler tout autre que je ne l'attendais.

J'ai vite compris que je devrais compter avec une présence jalouse que Charles avait tellement l'habitude de subir et de respecter, qu'il la trouvait toute naturelle et n'imaginait guère que je pusse souffrir du personnage effacé qui m'était imposé près de lui et dans ma maison. Marié, il continuait à se laisser dominer par sa mère ; avant tout, soucieux de ne changer rien à l'existence qu'elle avait toujours menée près de lui, occupée de lui seul, adorante et admirative ; l'aidant à gérer, avec la clairvoyance de son intelligence supérieure en la matière, la propriété que nous habitons sur les hauteurs de Cléry, devant la Seine et le Petit-Andely.

Je crois que, de santé fragile, il trouvait,

en somme, bon de se reposer sur une force toujours prête aux décisions ; trop facilement las pour tenter d'imposer sa manière de voir, si elle différait de celle de sa mère. D'ailleurs, depuis son enfance, il avait la confiance que ce qu'elle ferait serait toujours bien.

Moi aussi, gagnée par l'ambiance, je me suis laissé pénétrer de la même conviction et j'ai pris l'habitude de ne jamais aventurer même une timide opinion qui ne m'était pas demandée... Certaine que ni l'un ni l'autre, ils ne concevaient que je pusse posséder une personnalité ayant le droit de vivre et de se développer.

Peut-être est-ce ma faute si les choses se sont ainsi établies... Peut-être, j'aurais dû protester, me révolter devant le rôle d'enfant en tutelle qui m'était dévolu... J'aurais pu laisser vivre enfin, au plein jour, la *vraie* Chantal secrètement passionnée, affamée d'ardente tendresse, obsédée par la soif de jeter à une créature élue les trésors qui lui gonflaient le cœur... Mais j'avais été si bien disciplinée par le couvent qui, bon gré, mal gré, avait obligé à disparaître la fouguese petite fille amenée par son tuteur !

Alors, plus tard, quand le prince Charmant n'a pas permis à la Belle au bois dormant de s'éveiller de son long sommeil, je me suis plus profondément encore repliée sur moi-même.

L'impression s'est abattue sur moi d'être vaincue par la vie. Les liens dont elle m'avait enserrée étaient trop forts pour que je puisse les briser. Je me suis tue ; et, découragée à mourir, pour moi seule, désormais, a brûlé le foyer qui s'obstinait à vivre en mon âme. J'ai laissé, indifférente, ma belle-mère commander et décider, jalouse de son ascendant sur son fils. Je me suis accoutumée à la place qu'elle voulait bien me laisser près de lui, soigneux de me gâter comme son enfant, puisque je n'avais pas connu l'ivresse de tenir entre mes bras un « petit » à moi.

Jamais il ne semblait mettre en doute que je ne fusse heureuse dans la confortable existence qu'il se faisait une joie de me donner. Et cela pour son bonheur ! car il eût été éperdu de découvrir la vérité...

Peu à peu, dans la monotonie, la douceur ouatée, le bercement d'occupations toujours les mêmes, je me suis enlisée. Je n'ai plus rêvé à ce que j'en étais venue à considérer comme l'Impossible..., la vie de cœur, intense et profonde, après laquelle j'avais tant soupiré... Je suis devenue sage, oh ! combien ! détachée des espoirs de ma jeunesse que j'avais cessé de croire réalisables. Et vraiment, en toute sincérité, je me suis jugée stupidement romanesque d'avoir pensé que l'existence pouvait être autre que je ne la

voyais... Une grande route toute droite, sans imprévu, sans horizon, sans accident possible, capable d'arrêter mon pas régulier.

Comme ma belle-mère était très bien élevée, moi de même, rompue à la déférence, nous avons pu passer des années l'une près de l'autre, sans l'épreuve de scènes désagréables, de heurts pénibles, légers ou grands. J'étais respectueuse. Elle me supportait. Et mon mari, satisfait par les apparences, tenait de son mieux l'équilibre entre nous, soucieux avant tout d'entourer sa mère d'affection et d'égards ; tendre avec moi quand nous étions seuls.

J'avais conscience que, en silence, car il n'était pas démonstratif, il m'était reconnaissant de mon humeur conciliante.

Mais combien peu me suffisait la justice ainsi rendue à mes efforts ! Combien elle était impuissante à dissiper la sensation de solitude qui me hantait auprès de mon mari, après avoir pesé sur toute ma jeunesse... Alors que, autour de moi, je ne trouvais que des étrangers ; la vague sollicitude de mon oncle et tuteur ; l'attention fugitive de sa femme, très mondaine et occupée de ses propres enfants ; la compagnie des respectables « chaperons » qui, au temps des vacances, m'emmenaient hors de France pour apprendre une langue et « changer d'air ».

Ainsi, quand, à certaines heures, passait sur moi, en rafale, un trop aigu besoin d'expansion, j'ai pris l'habitude — dont je ne suis pas guérie — de causer avec moi-même ; confiant au papier, discret confident, ce que nulle créature de mon âge n'était là pour écouter...

Il a fallu des coups successifs pour me réveiller du mortel sommeil qui m'écrasait... Alors, j'ai découvert, troublée, stupéfaite et ravie!! que la *vraie* Chantal n'était pas morte. Elle a rejeté ses liens de captive, aspiré à pleines lèvres l'air de la liberté, en altérée qui boit à la source imprévue... Les mornes années de mon passé, il me semble les avoir traversées, engainée dans des bandelettes qui me fermaient la vue du monde...

Aujourd'hui, je suis sortie des limbes!... Une sorte d'Ève qui découvre la vie, passionnément intéressée, curieuse, un peu craintive aussi... Et ce m'est une impression exquise dans son inconnu.

Je bénis chaque jour la nécessité où je me suis trouvée, pour des questions de succession, de recourir à l'expérience de mon ex-tuteur. Quoi qu'il arrive, je demeurerai toujours reconnaissante de l'accueil de mon oncle, le conseiller d'État, et de mes brillantes tante et cousines. Accueil qui m'a retenue et fixée à Paris, depuis la mort de

ma belle-mère, il y a onze mois, quand j'ai pu enfin quitter la maison des Andelys, à l'ombre de la cathédrale, où nous avons continué de demeurer, après avoir perdu Charles.

Au sortir de mes quinze années d'asservissement, quelle jouissance de connaître enfin librement le goût de la vie !

Bien tard, hélas !... En dépit de mon air juvénile, dû sans doute à ma conservante existence dans le calme, je viens d'avoir trente-cinq ans ! Qu'importe de ne pas les paraître, comme tous le prétendent et moi-même en ai l'illusion, — bien fugitive ! — quand pour me reconforter, j'observe d'un regard d'étrangère l'image que reflète la glace : une silhouette mince, de moyenne taille, des yeux bleu sombre qui, hors de la lumière, paraissent noirs parce que les cils en sont très foncés, des yeux gardiens jaloux de ma pensée qu'ils ne livrent pas à tout venant, plus discrets que ma bouche naturellement grave, mais trop expressive... Des cheveux châtain éclairés de coulées blondes... Et ce teint, ce fameux teint d'une invraisemblable fraîcheur, paraît-il, qui est sûrement le legs de mes années de jeunesse passées sous le souffle des prairies.

Donc mes trente-cinq ans ne s'avouent pas... Mais tout de même, je les ai ! Leur invisible poids est suspendu sur ma tête.

Peu à peu, je le sais, il m'écrasera... Rien ne me sert de supplier : « Oh ! pas maintenant !... Pas encore !... Que j'aie, avant de devenir une vieille femme, quelques jours, quelques instants du bonheur toujours inutilement souhaité... »

. . . . .  
A l'heure présente, c'est mon cerveau qui est pleinement satisfait dans le milieu où la bienveillance de ma tante m'introduit. Elle a, cet hiver, rouvert, dans une intimité charmante, son salon fermé depuis la mort de son mari, survenue un an après celle de Charles. Je crois qu'il avait beaucoup souffert du malheureux mariage de leur fille aînée, Régine, divorcée après quelques mois de mariage, par suite de circonstances sur lesquelles ma belle-mère et mon mari m'ont fait mystère, fidèles à leur principe de voir en moi une petite fille à garder sous verre.

A ce mariage, naturellement, personne ne fait allusion même ; ni ma tante, ni l'intéressée ; encore moins, sa jeune sœur, familièrement appelée Loute. Autrefois, — Régine était encore jeune fille, — lors de nos rares passages à Paris, j'avais fait quelques apparitions obligatoires, entre mon mari et ma belle-mère, dans le milieu panaché que présidait ma tante, très jolie femme. Là, fusionnaient des conseillers d'État, collègues de mon

oncle, des économistes, des sociologues, avec les invités personnels de sa femme; mondains, gens de lettres et artistes d'avant-garde, de préférence jeunes, si possible, pour contre-balancer l'austère présence des membres de l'Institut. D'où un ensemble curieux; car ma tante alliait un snobisme instinctif à une indulgente absence de préjugés dès que les gens lui plaisaient, l'intéressaient ou l'amusaient. Conséquence, son éclectisme attirait chez elle des invités très divers, charmés d'y être reçus; d'autant qu'elle donnait de merveilleux dîners, faisait faire dans son salon d'excellente musique, usait de son esprit prime-sautier et très ouvert, pour mettre en valeur ses hôtes et obtenir d'eux tout ce qu'ils pourraient fournir d'agrément au plaisir commun.

Maintenant je me rends compte de tout cela. Jadis, j'avais été tout à fait effarouchée par un milieu si différent du mien, où je paraissais en vraie provinciale, habillée par notre petite couturière des Andelys, Mme Caroline. Aussi n'avais-je pas regretté qu'il eût horrifié ma belle-mère et qu'elle en fût sortie bien résolue à n'y plus reparaître; déversant d'impitoyables jugements sur l'inconvenance des toilettes féminines, le charivari d'une musique discordante, l'audace des propos... « De pures coquecigrues! » avait-elle déclaré.

Quelle indignation la bouleverserait si elle découvrait combien, aujourd'hui, m'intéressent et m'amuse ces fameuses « coquecigrues » ; autrement dit, les réflexions et aperçus de toute sorte d'esprits, très variés, que je recueille en silence, pareille à une enfant sage qui écoute, pour s'instruire, la conversation des grandes personnes.

Ah ! que j'ai donc à apprendre !... Et si peu, hélas ! de relative jeunesse pour rattraper, ce que je puis, du temps perdu.

## II

### *Dimanche.*

Un beau jour d'hiver : soleil et petite gelée... Cette fin de janvier fait déjà pressentir la bienheureuse disparition des vilains mois, glacés et mouillés de brumes.

J'allais me mettre à déjeuner. La sonnerie du téléphone me fait tressauter. Je cours à l'appareil.

— Allo... allo ! C'est vous ? Régine.

— Oui, je déjeune avec ma fille, chez maman qui me demande de l'emmener, dans ma petite *citro*, goûter à Saint-Ger-

main. Le ciel bleu la met en goût de promenade. Vous produit-il le même effet?... Alors nous pouvons, à deux heures, aller vous prendre.

Aujourd'hui, dimanche, je n'ai rien de précis à faire ; et j'accepte la proposition avec un plaisir enfantin, parce qu'il me semble bon que ma famille, ma seule famille ! ait voulu m'enlever à la solitude dont tous s'imaginent que je souffre.

« Non... Vous n'en souffrez pas?... Soit... Pas encore ! » me glisserait Régine avec son énigmatique sourire, — attirant et désabusé, — si nous ne causions au bout du fil, sans nous voir.

Comme j'aime à remuer, presque autant que Loute et sa petite nièce Mimi, je suis ravie de la course imprévue qui m'est offerte. Et, à l'heure dite, habillée en Parisienne, le mieux que j'ai pu, je descends, appelée par la trompe, devant ma porte où stationne la petite auto de Régine qu'elle conduit elle-même.

Ma tante est toute souriante dans ses fourrures entr'ouvertes, car le beau soleil tiédit l'air. L'humeur de Régine ne paraît pas à l'unisson avec celle de sa mère. Il y a de l'ombre dans ses yeux, sur ses lèvres qu'elle mordille avec une nervosité qui doit être inconsciente.

Ni Loute ni la chère petite Mimi. Ma tante explique.

— Ma chère, votre amie Loute fait du *footing*, je crois, en compagnie d'une joyeuse bande, tant masculine que féminine. Quant à Mimi, sa mère considérant l'auto comme un nid à microbes, l'a envoyée s'aérer au Bois. Vous êtes déconfite de ne pas l'avoir?... eh bien ! moi aussi !

Ma tante a pour Mimi une tendresse presque jalouse et en veut un peu à Régine de garder sa toute petite sous son emprise exclusive.

Nous faisons un tour rapide, à travers la forêt dénudée ; givre sur l'herbe fanée, silhouettes aiguës des branches, brise fraîche qui apporte aux lèvres une saveur d'eau glacée, fuite des allées et des clairières entrevues dans notre course haletante que dirige, avec aisance, Régine toujours silencieuse.

Ma tante, habituée à ces crises de mutisme, n'y prend pas garde et cause de sa manière vive et fantaisiste.

Comme la nuit vient encore tôt, c'est à la flambée des lustres que nous entrons dans la grande salle du Palace où il y a foule... Nous en avons déjà été prévenues par la file d'autos alignées dans la nuit qui tombe.

Et devant l'ombre envahissante, une bouf-

fée de souvenirs m'a brusquement enveloppée, un instant. J'ai revu le crépuscule du dimanche, aux Andelys, en pleine saison d'hiver, quand je sortais des vêpres avec ma belle-mère et allais retrouver Charles dans la bibliothèque où il lisait, au coin du feu.

Que ces dimanches d'autrefois me paraissent loin... Autant que les visions du stéréoscope qui amusait mon enfance.

En ce moment, avec une sorte de bien-être physique, je jouis de la lumière, de la chaude atmosphère, de l'élégance du hall, bourdonnant des conversations qui s'élèvent autour des tables à thé, dans la clarté rose des abat-jour, pareils à des fleurs d'hiver.

Ma tante a bien vite repéré des visages connus et nous installe dans le proche voisinage d'un groupe chic et très gai, dont l'entrain n'a cependant pas le pouvoir de dissiper l'ombre appesantie sur le visage de Régine.

A une amie qui lui en fait la remarque, elle répond négligemment :

— Je suis un peu fatiguée, tantôt...

Et elle se remet à boire son thé, jetant dans la conversation, de-ci, de là, des mots distraits.

Peut-être suis-je bien audacieuse ; mais habituée par les circonstances à observer beaucoup, et en silence, j'ai la certitude que Régine n'est pas du tout fatiguée mais impa-

tiente, dans l'attente... de quoi?... de qui?...

Je cherche, tout en croquant mes *muffins*, et regarde autour de moi. « L'enfant est à la lanterne magique ! » remarquerait Loute, taquine.

Pas loin de nous, ma curiosité s'immobilise sur une petite table autour de laquelle goûtent, escortées par un unique cavalier, deux femmes très jolies, l'une surtout, ultrachics également... Pas un chic de femmes du monde, me semble-t-il, autant que je suis capable d'en juger. La plus petite est divertissante par la mobilité de sa figure spirituelle et gamine.

Pourtant mon attention ne fait que l'effleurer et s'attache au visage inoubliable de sa compagne où je ne vois d'abord que les longs yeux noirs dont le regard, à travers l'épaisseur des cils, filtre lointain, impénétrable — une énigme sombre, — strié de lueurs d'éclairs. Le visage, presque hiératique dans sa régularité, est mince, d'une pâleur chaude sous un étrange chapeau qui tient du pschent des Pharaons, et du casque des aviateurs. Seule, une femme sûre de sa beauté peut oser porter une telle coiffure, tant la ligne en est dure... Bizarrement, cette inconnue me fait songer à un sachet qui, rapporté de quelque contrée exotique, doit être trou-

blant pour les hommes d'Europe, par le mystère de sa senteur pénétrante.

Ainsi coiffée, un collier de grosses perles enserrant son cou nu, dans le duvet de sa pelisse de loutre, un peu rejetée, elle a un type étrange dont je ne puis détacher les yeux.

Une exclamation de ma tante m'arrache à ma contemplation :

— Mais, Chantal, que regardez-vous donc avec tant d'intérêt?... Vous laissez refroidir votre thé!

J'étais prise en flagrant délit ; une flambée me monte aux joues, tout en expliquant :

— Je regardais une très jolie femme, de visage étrange.

— Tiens... tiens... tiens..., petite madame, les jolies femmes point banales vous captivent? Où est-elle, cette remarquable personne... ?

J'ai indiqué ; à peu près sûre que ma tante qui connaît tout Paris allait me dire le nom de l'étrangère. En effet, elle s'est exclamée :

— Cette jeune femme en pelisse de loutre?... Je comprends que sa beauté vous ait frappée! C'est une des gloires actuelles du cinéma, Myriam Vlasquèz, une Argentine, peut-être tout bonnement une Espagnole... Avec qui est-elle donc?

Ma tante braquait son face-à-main sur le groupe.

— La petite femme près d'elle, c'est Fabienne Avril, une divette très en faveur sur les théâtres du boulevard. Virieux, le critique dramatique, les escorte... Eh! mais... si je ne me trompe, c'est Bernard Soudry qui les rejoint!

En effet, le journaliste vient de happer, au passage, un homme de haute taille, musclé dans son élégance, ayant, sous sa correcte tenue d'homme du monde, une allure souple de grand fauve.

Son visage accuse la quarantaine dépassée; et ce doit être un sportif pour garder cette jeunesse de silhouette avec un masque tourmenté dont les traits impérieux et durs portent l'empreinte de jours lourdement chargés, à coup sûr. Se courbant un peu, il a baisé la main des femmes, serré celle du critique qui lui indique une chaise à leur table, et il donne un ordre au garçon qui passe.

La petite actrice s'est aussitôt mise à bavarder joyeusement avec lui. Myriam Vlasquèz, elle, garde son air d'indéfinissable détachement. Elle parle peu, écoute surtout, son regard lourd de secret posé sur Bernard Soudry.

Ma tante, que mon évidente curiosité amuse, continue ses explications.

— Myriam Vlasquèz a tourné, pour Soudry, un film qui leur a été un triomphe...

Car, entre temps, quand il n'est pas à vagabonder capricieusement à travers le monde, Soudry, notre vague cousin, par suite, le vôtre aussi, après tout... se plaît à travailler pour le cinéma... A cette fin, je suppose, d'évoquer les pays qui l'ont charmé dans ses voyages. La chronique prétend que c'est ainsi, en courant l'univers, qu'il a découvert Myriam Vlasquèz dans quelque bouge d'Espagne où elle dansait, et l'a si bien lancée qu'elle est aujourd'hui une célébrité épanouie dans le luxe. Mais je ne vous certifie rien. Soudry est un garçon très fermé qui ne révèle que ce qu'il veut bien.

De cela, la certitude est vite acquise rien qu'à constater le caractère de volonté des traits, du regard impénétrable dont l'éclat doit sembler intimidant à beaucoup... A moi, toute la première !

Ma tante finit :

— ...Très fermé, oh ! oui ! plutôt fantasque, d'intelligence très vive ; de plus, fort éclectique. Ce qui lui permet de s'intéresser également à des questions d'art, de cinéma, d'automobile... et autres, selon son bon plaisir qui connaît toutes les attirances.

Ici ma tante s'est interrompue, avec un petit sourire significatif ; puis prête à revenir vers ses amis, elle m'a lancé, taquine :

— Un bon conseil pour finir. Méfiez-vous

de ce monsieur, jeune femme, curieuse, quand, sans doute, vous le retrouverez chez moi, où il fréquente, volontiers, ... lorsqu'il est Parisien. En ce moment, il revient... de Java? du Japon? de l'Italie? je ne sais plus au juste. Peut-être rapporte-t-il le projet d'un nouveau film pour Myriam Vlasquèz.

Je ne réponds pas ; des profondeurs de ma mémoire, une réminiscence est brusquement montée et je pense tout haut :

— Aux Andelys, pendant les mois d'été, ma belle-mère voyait une famille Soudry qui, si je me rappelle bien, avait, en effet, quelque lointaine parenté avec ma famille maternelle... D'excellentes gens, paisibles et d'une extrême correction... Ils avaient un fils unique qui ne faisait aux Andelys que de brèves apparitions... Ma belle-mère, je m'en souviens, le qualifiait de « vagabond toqué », quand elle était amenée à se rappeler son existence. Est-ce qu'il ne serait pas votre voyageur, ma tante?

— Très possible, cela ! Les parents Soudry habitaient, en effet, la Normandie une grande partie de l'été, tandis que leur fils parcourait la terre, à leur grand regret. L'hiver, j'échangeais quelques visites de politesse avec la vieille dame qui ne manquait jamais de m'exhaler sa désolation de voir son fils obstinément réfractaire au mariage... Sans

doute, il avait pour cela des raisons...

Ici, interruption des renseignements, devant la soudaine apparition de Loute, de ses amies et amis, surgis dans les autos de certains d'entre eux et qui viennent nous rejoindre pour goûter... Exclamations, rires, propos et récits hachés. Une bouffée de fraîcheur nous enveloppe, distillée par les joues des petites encore toutes froides de l'air vif qui imprègne leurs fourrures et leurs manteaux. Un vent de folle gaieté souffle autour des tables, sauf peut-être pour Régine dont le chaud regard conserve son expression de mystérieuse attente, me semble-t-il.

J'entends Loute s'exclamer :

— Maman, vous avez aperçu Soudry à la table de Myriam Vlasquèz?

— Mais oui, j'ai aperçu... La beauté de Vlasquèz a même tout à fait subjugué Chantal.

Je proteste, embarrassée de mon admiration peut-être intempestive. Loute éclate de rire.

— Tante Chantal, ne vous défendez pas !... Je vous comprends si bien ! Cette créature-là est épatante à contempler !...

D'instinct, je coule de nouveau un coup d'œil vers notre vis-à-vis. Bernard Soudry, cette fois, cause debout, comme prêt à partir.

Myriam Vlasquèz, la tête un peu levée vers lui, a un air de vouloir le retenir malgré la nonchalance de son attitude, le geste détaché de sa main tendue dans un mouvement d'adieu.

Mais la bouche, sans sourire cependant, est attirante comme l'offre d'un baiser!...

Lui ne paraît pas s'en apercevoir. Son masque est dur, ses lèvres sarcastiques; il pose sur la jeune femme un regard dont l'expression me jette dans l'esprit une bizarre pensée :

— Jamais personne ne m'a regardée ainsi!

Et j'aurais été incapable de dire si j'en éprouvais regret ou orgueil...

Je suis effarée de constater [combien, à Paris, je me complique... Pour mon bien?... pour mon malheur?... La paisible Chantal, créée par les circonstances, me paraît s'éloigner bien vite vers le passé pour faire place à la créature que, en secret, je fus jadis, toute vibrante et ardemment curieuse de la vie.

A la sortie du Palace, comme nous cherchons l'auto, j'entends tout à coup Régime dire avec une sorte de frémissement dans son accent assourdi :

— Comment, c'est à cette heure que vous arrivez!

Et une voix masculine répond sur la même note.

— Il y a eu force majeure... Je vous expliquerai... Soyez indulgente... Je suis si navré..., Régine.

Dans la pénombre, je reconnais un des habitués du salon de ma tante, côté Sciences politiques, mais jeune génération, un sympathique garçon, financier hardi et très intelligent que Loute a baptisé « le flirt de Régine ».

Instinctivement, discrète, je m'éloigne un peu et alors, à ma grande surprise, j'aperçois ma tante qui serre la main de Bernard Soudry que je croyais parti. J'ai su depuis qu'un je ne sais quoi de dérangé dans sa voiture l'avait retardé.

Ma tante m'entrevoit dans la nuit et appelle :

— Chantal ! Je suis ici, venez-vous ?

Derrière elle, une voix métallique interroge aussitôt :

— Chantal ? Qui ça, Chantal ?

Et en approchant à travers les groupes qui encombrant la sortie, je surprends la réponse, sur le mode d'ironique badinage :

— Chantal?... Une nièce à moi à qui je vous présenterai à l'occasion, après avertissement sur vos mérites. Mais je vous préviens, rien à faire pour vous de ce côté — quoique Chantal soit un original petit spécimen féminin... Imaginez une jeune dame

vieux jeu, avide de se moderniser et qui, en tout bien, tout honneur, goûte fort les fruits nouveaux...

Je me glisse dans la cohue pour rejoindre ma tante, car l'auto est enfin là. Régine — seule, — est déjà montée et nous hèle :

— Maman ! Chantal !... Vite, en route !

Je sens sur moi un regard curieux, un peu ironique de Bernard Soudry ; je reçois un correct salut auquel je réponds par un léger signe de tête ; et, à la suite de ma tante, je m'engouffre dans la voiture tandis que Régine saisit le volant.

### III

Ma tante m'avait déclaré :

— Ces jours-ci, j'irai voir votre installation, puisque vous la dites à peu près terminée.

Oui, à peu près, en son ensemble. Mais dans les détails, chaque jour, je découvre du mieux à réaliser... Et je m'en réjouis. Ce m'est un tel plaisir de créer mon *home* parisien selon mon seul goût... Un nid en plein ciel, perché sur les jardins du Champ-de-Mars, dans une maison appartenant à ma tante, ce qui m'a permis d'y trouver l'hospitalité.

Depuis mon retour définitif à Paris, je travaille à en faire mon œuvre bien personnelle... Patiemment, j'ai cherché chez les antiquaires, les meubles que je voulais joindre à ceux de pur style héritage de mes parents et qui, tant d'années, ont dormi dans les greniers des Andelys où ma belle-mère les tenait relégués. Aujourd'hui, les voilà sortis de leur longue retraite, rafraîchis juste assez pour être tout en valeur, sans rien perdre de leur charme d'antan. Ils m'enveloppent harmonieusement d'une atmosphère de sympathie puisque, parmi eux, des êtres *miens* ont vécu, c'est-à-dire pensé, aimé, souffert... ; les imprégnant à tel point de leur souvenir qu'ils ressuscitaient un peu pour moi les présences évanouies.

Donc, à l'improviste, ma tante est apparue, sortant d'un mariage dans mon quartier ; élégante, jeune à miracle.

Ma vieille Mariette est venue me l'annoncer. Je finissais d'arranger des fleurs dans ma chambre et j'ai dit :

— Faites entrer ici, avec un petit battement de cœur à l'idée du jugement qu'allait porter le goût raffiné de ma tante.

Si cependant je m'étais trompée dans mes choix..., illusionnée sur le charme de mon logis... Mais avant même qu'elle eût parlé, son regard m'avait rassurée et un sursaut de plaisir m'avait dilaté le cœur.

— Très réussi!... Tout à fait réussi! Et à vous toute seule? jeune madame. Mes compliments bien sincères... C'est même *trop* réussi!...

— « Trop? »... Pourquoi? ma tante.

— Parce que vous êtes capable de ne pas vous ennuyer du tout dans une solitude si... sympathique!

— M'ennuyer!!! Ah! comment pourrais-je m'ennuyer avec tout ce que je possède pour occuper et distraire ma vie!

Ma tante m'a envoyé un coup d'œil indéfinissable, tout ensemble surpris, amusé et un peu moqueur.

— Quelle drôle de petite bonne femme vous êtes! Chantal. Tant mieux si vous ne vous leurrez pas!... Alors vous êtes bien sage et vos yeux trompent terriblement leur monde!

— Mes yeux? que disent-ils donc qui vous étonne?

— Ils disent... — ou ont l'air de dire... — que vous n'êtes pas du tout une jeune dame revenue de... tout ce qui enchante ses pareilles... Et ma foi, c'est plutôt heureux!

Je n'ai pas répondu, un brin effarouchée, car je suis très jalouse de mon intimité. Ma tante s'en est aperçue et, de nouveau, lança vers moi certain malicieux regard que je commence à connaître.

— Tant mieux, petite Minerve, si vous vous accommodez volontiers de vous endormir toute seule dans le vaste lit de vos aïeules. Ah! je voudrais bien espérer que votre cousine Régine possède votre détachement des joies offertes par la bonne nature! Je crains toujours pour elle les inutiles regrets...

Si je m'en accommode!... Nul ne peut savoir quel délice ce m'est — en ce moment, du moins,... — de savourer, dans la paix souriante et silencieuse de mon *home*, la certitude que pas une créature n'a le droit de troubler le repos qui m'appartient. Aussi que de fois, avant de m'endormir, je m'attarde, la tête sur l'oreiller, à contempler la chambre où ma solitude se blottit comme sous la protection d'un asile sûr. Il y a des fleurs, — tant pis pour l'hygiène! — une flambée de bois dans la cheminée, un abat-jour discret mais clair, pour que la lumière en soit joyeuse, des livres sur ma table de chevet...

Mais, souvent, je ne les ouvre pas... Je rêve ou je pense, interrogeant la destinée qui me doit la revanche que j'espère, de toute mon âme confiante... Et je suis *bien!*... C'est si bon de n'appartenir enfin qu'à soi...

Par discrétion, je n'avais pas répondu à la réflexion de ma tante sur Régine qui

m'intéresse ainsi qu'une énigme. Je la plains, elle m'attire ; et, intensément, je l'observe menant, au gré de sa fantaisie, sa vie mondaine de très jolie femme libérée, — elle aussi, — selon son bon plaisir. Tout bas, je cherche à déchiffrer sa vraie personnalité qu'elle me semble dérober sous un masque à l'usage du public. Nous sommes en très bons termes, sans aucune intimité morale ; gardant de même, bien clos, nos jardins secrets, avec le même souci de les laisser enfouis sous une ombre protectrice.

Après une amicale petite visite, ma tante, prête à me quitter, a terminé :

— Loute m'a bien recommandé de vous rappeler que, à quatre heures et demie, elle viendra vous prendre pour assister à son cours de danse esthétique puisque le spectacle vous tentait.

— Oh ! oui... Ce que Loute m'en a raconté m'a mise en goût. Sûrement, je n'ai jamais rien vu de pareil. .. Et ce m'est un tel régal, la révélation de ce que j'ignore !

— Eh ! eh !... jeune femme... Vous m'avez décidément l'air bien curieuse ! Gare à vous ! Souvenez-vous d'Ève, votre grand'mère, et tâchez de n'être pas imprudente dans votre désir de savoir, ce qui pourrait bien vous amener à connaître le serpent !...

Et elle est partie en riant.

## IV

Le jour même, à quatre heures et demie, — j'ai été formée à l'exactitude ! — j'étais donc toute prête pour attendre ma jeune cousine Loute. Presque point en retard, je l'ai vue apparaître dans mon *sudio*, où je lisais ; nimbée par l'éclat de ses seize ans et quelques mois, sa figure gamine, aux traits irréguliers, rosée par la bise. Le nez au vent, elle m'a lancé un rieur :

— Bonjour ! tante Chantal. Je suis exacte, n'est-ce pas ?

Quelques mèches de ses cheveux d'or clair moussaient sous le feutre gris, enfoncé jusqu'au trait sombre des sourcils, au-dessus des yeux candidement audacieux, vite d'une impertinence moqueuse, où parfois, en éclair, sourit une douceur caressante et tendre.

Je l'ai enveloppée du même coup d'œil charmé que j'aurais eu pour une fleur et j'ai respiré comme un parfum le baiser rapide dont elle a tout juste effleuré ma joue. Elle est très peu démonstrative, sauf avec sa nièce Mimi, qu'elle gâte outrageusement. Je suis une des rares personnes qu'elle daigne, de-ci, de-là, embrasser... Peut-être parce

qu'elle me sait sans aucune affection proche et a deviné que ma disette absolue me paraît un peu mélancolique, parfois.

Je dis « peut-être »... Pour mon inexpérience, Loute est un peu déroutante... Petite créature ultra-moderne qui m'appelle correctement « ma tante » vu notre différence d'âge, et que, moi, je sens terriblement mon aînée sur tant de points ; façonnée par l'ambiance du milieu où elle évolue, les yeux et la pensée large ouverts. D'ailleurs, en toute franchise, elle écoute, entend, remarque, voit, agit, gardant les dehors de fille bien élevée qu'exige le snobisme de sa mère. Par principe, ma tante s'insurge, ou simplement déplore, mais elle laisse bondir l'irrésistible flot qui culbute les traditions d'antan et rend parfois un peu houleux les rapports entre mère et fille, si réelle que l'affection demeure...

Loute et moi, très marcheuses, nous sommes donc parties pédestrement pour la salle où a lieu le cours, mais à vive allure, car Loute m'avait confié, flegmatique :

— Nous nous trottons, dites? tante Chantal. M'est avis que je suis un brin en retard... Et j'ai encore à me mettre en tenue !

« Se mettre en tenue », c'était revêtir une courte tunique de satin noir, serrée à la taille par une ceinture dégageant, nus, le cou, la naissance des épaules, les bras et les jambes,

voire même les cuisses qui émergeaient d'un maillot, caché sous la tunique exigüe. Des sandales, attachées par des bandelettes, protégeant les pieds, nus aussi, prêts à bondir sur les semelles minces.

— Effleurez ! effleurez le sol, mes petites. Légères ! soyez légères ! clamait la professeur qui, elle-même, vêtue court comme ses élèves, avait la grâce aérienne d'un sylphe entraînant ses compagnes.

Autour d'elle, à son exemple, les petites s'envolaient, se croisaient, se joignaient, se fuyaient, les yeux brillants, la bouche souriante. Elles étaient une quinzaine environ, toutes d'une stupéfiante souplesse dans le jet de leurs jeunes corps, l'élan qui dressait ou abaissait leurs bras frémissants, comme des ailes, au rythme de la musique ; gardant un équilibre inouï sur la jambe ferme ainsi qu'une colonne vivante, ou le front courbé si bas que les cheveux courts balayaient le sol entoilé.

Avec une attention charmée, je regardais, revenue de ma surprise première, mâtinée d'une imperceptible gêne, devant la révélation, tout à la fois hardie et chaste cependant, des formes jeunes qui s'offraient en pleine lumière. Est-ce l'influence de Paris qui a culbuté un peu les austères principes dont j'ai reçu la forte empreinte ? Au bout de

quelques secondes, je subissais, sans pensée autre, l'enchantement du spectacle que créaient ces petites qui, toutes, en leurs types divers, semblaient jolies.

Mais Loute surtout m'intéressait. Ce m'était un délice de la suivre des yeux. Elle était d'ailleurs, sans conteste, l'une des plus séduisantes ; svelte, les membres ronds et fins, très purs de ligne, une chair d'ivoire rosé... En mon honneur, la professeur lui a fait exécuter, seule, deux danses de caractère. D'abord une sorte de course symbolique sur la *Chanson du Printemps*, de Mendelssohn. Elle semblait voler à travers quelque mystérieux jardin, soulevant une imaginaire corbeille qu'elle faisait le geste de remplir de fleurs cueillies au passage. Ses lèvres riaient et la rapidité de son vol soulevait ses cheveux.

Ah ! que les applaudissements qui l'ont acclamée étaient donc mérités ! Et non moins, ceux qui ont salué sa danse grecque, transformant la fillette en une vraie femme, harmonieuse et souple, vivante figurine descendue de quelque fresque antique...

Que c'est donc joli, la jeunesse ! Et combien, — inconsciemment peut-être — cette enfant en subissait l'ivresse, enchantée par le jeu grisant de ses muscles...

Tout à coup, je ne sais pourquoi, j'ai pensé

à ce qu'aurait dit ma belle-mère devant un pareil spectacle pour lequel sa réprobation eût été complète ! Sûrement, elle aurait jugé coupable ce souci tout païen du corps, en vue du développement de sa beauté esthétique... Car la plupart de ces jeunes filles n'étaient pas des professionnelles préparant une carrière, mais de vraies filles du monde, uniquement soucieuses du charme plastique de leurs formes jeunes... Et cela, franchement, en toute simplicité, sans perversité ni impudeur ni même coquetterie ; conscientes seulement du bienfait de posséder un corps agile et fort... « Une belle âme dans un beau corps, » disait le précepte grec.

Tandis que les danseuses, la leçon finie, quittaient leur tunique de nymphes modernes, j'ai félicité Mme Férare, la remerciant du plaisir que ses élèves m'avaient procuré. Elle a paru ravie, sans doute parce qu'elle sentait ma sincérité ; s'est répandue en éloges sur Loute qu'elle m'a déclaré être l'une de ses meilleures élèves et qu'elle a embrassée sur les deux joues quand la petite personne est reparue, rhabillée en Parisienne chic.

Dehors, je lui ai demandé :

— Vous n'êtes pas fatiguée, Loute ?

— Fatiguée?... Mais je ne le suis jamais !...

Tante, vous êtes-vous amusée à ce cours ?

— J'y ai passé une heure délicieuse... D'autant plus que je ne m'attendais pas au plaisir d'art que j'y ai goûté.

— Oh ! oh !... Un plaisir d'art ! Rien que cela !... Vous êtes gentille de me le dire. Eh bien ! il faudra revenir. Oui, c'est exquis, ces mouvements rythmés !... Vous devriez en essayer, tante.

— En essayer ? ai-je répété ahurie.

— Mais oui ! Suivre aussi le cours. Je suis sûre que vous deviendriez vite une danseuse remarquable. Vous êtes très flexible. Vous avez un corps charmant... Cela se voit comme le nez au milieu du visage !

— Oh ! Loute, comment pouvez-vous dire de pareilles sottises !

— Des sottises ? mais non ; la vérité toute nue. Est-ce que je vous ai choquée ? Je n'en avais pas du tout l'intention... C'est inouï comme vous vous connaissez mal, ma jolie tante ! Vous sortez des Andelys comme d'un couvent. Maintenant, vous êtes rentrée dans le monde. Il faut devenir une Parisienne fringante et ne plus vous effaroucher de rien.

J'ai haussé les épaules, riant malgré moi de la drôlerie du conseil tombé d'une bouche de gamine. Tout bas, je songeais.

— Ne m'effaroucher de rien ! Peut-être, je n'y ai que trop de dispositions !

Mais nous arrivions au point où nos deux

routes bifurquaient, j'ai offert en guise de réponse :

— Loute, je vous rentre chez vous?... Sans doute, votre mère n'aimerait pas à vous voir trotter seule dans la nuit.

A son tour, elle a ri de bon cœur comme si j'avais avancé quelque chose de très comique.

— Soyez sans crainte, tante Chantal. Maman ne pensera rien de pareil!... Je ne suis plus un bébé en nourrice; et elle me sait capable de me débrouiller seule, à n'importe quelle heure du jour, même de la nuit, s'il y a lieu!...Au revoir, tante Chantal... Et à bientôt, n'est-ce pas? Je commence à m'apercevoir que, quand je vous quitte, c'est toujours avec le désir de vous retrouver...

Elle m'a quittée sur cette déclaration, avec un signe d'amitié, et s'en est allée de cette allure élégante et vive qui lui attire un coup d'œil flatteur des passants qu'elle frôle.

Seule, je me suis enfoncée dans la nuit des grandes villes où flambaient les feux sans nombre des magasins, des autos, des fenêtres éclairées pour le soir, des affiches étincelantes, bariolées de leurs multiples coloris.

J'avais, je crois, la cervelle un peu grisée,

car l'écho y chantait, impérieusement, des harmonies suggestives qui avaient rythmé les danses charmantes dont je gardais encore les images. Ah ! quel délice ç'aurait été pour moi, aux jours gris de ma jeunesse, que cet épanouissement possible de la joie de vivre qui soulevait Loute quand elle voletait, entraînée dans sa course symbolique par la *Chanson du Printemps*, ses mains ouvertes pour offrir, donner, recevoir...

Heureuse Loute, dont la pensée est libre de tout souci et que j'envie d'avoir tout l'avenir devant elle, de s'élancer vers l'inconnu sous la radieuse lumière de cette aurore qu'une fois seulement, il nous est donné de connaître.

Et, tandis que je regagnais ma maison déserte, je me suis surprise à chercher, dans le passé, la fillette ardente et grave que j'étais, à l'âge de Loute ; enfermée dans sa tour d'ivoire ; qui ne savait rien de la vie et l'imaginait tellement autre qu'elle n'a dû la connaître, — et qu'elle n'est... Pauvre Chantal déçue !... Que de légers plaisirs et de grandes joies j'ai ignorés, et quelle absurde soif il me reste de les posséder, s'il m'est encore possible.

## V

Un mot de ma tante :

« Ma chère petite,

« Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous attends mercredi soir à dîner ; un dîner tout intime, pour entendre José d'Estrella qui veut bien nous donner la primeur de ses dernières mélodies espagnoles.

« Venez, je vous assure que vous ne le regretterez pas ! Estrella vous séduira sûrement, en tant que compositeur et artiste, exécutant ses œuvres.

« Ne mettez pas en avant le deuil de votre belle-mère pour me priver de vous avoir... Vous savez combien, en égoïste, je désire autour de ma table de jeunes et jolis visages. La digne Mme de Rhuys repose depuis des mois déjà dans la paix du Seigneur... Elle doit y être fort bien. Et à vous, Chantal, le noir va délicieusement. Donc, rien ne vous presse de le quitter. Pour l'amour du monde, soyez coquette. Votre oncle, un homme sérieux, s'il en fut, affirmait toujours

que chez la femme, coquetterie et gourmandise sont deux vertus éminentes.

« Envoyez-moi vite votre acceptation. Pour vous en remercier, un affectueux baiser de votre vieille tante.

« Arnould DE BUSSY. »

Aucune raison pour refuser l'invitation qui me séduit ; si je fais abstraction du point de vue « toilette ».

Mais je suis trop convaincue de l'impossibilité d'être à la hauteur de Régine et de ses amies, pour avoir la témérité de m'y essayer même. Avec la sérénité de mon insignifiance, reconnue par moi la toute première, je vais dans le monde en humble spectatrice ; me distrayant d'autant plus, que je suis plus enfouie dans ma coquille.

Ledit mercredi, sur le coup de huit heures moins le quart, j'ai donc fait mon entrée dans le petit salon où, enfoncée dans sa bergère près de la cheminée, ma tante accueille ses hôtes, des intimes, en effet, que je connais peu ou prou ; tous, comme elle, fanatiques de musique.

Debout, appuyé au piano, un homme très brun, des yeux de braise. C'est José d'Estrella. Présentations. Il s'incline très bas quand ma tante lui dit que ses mélodies m'enchantent. C'est vrai, elles ont une cou-

leur qui m'a été un éblouissement. Et non pas seulement parce que je ne suis pas blasée !

Je lui offre, toutes chaudes, mes impressions et il y répond d'un accent ravi.

Mais nos propos sont vite interrompus. Un nouveau venu apparaît en convive attardé, Bernard Soudry, qui a tout juste le temps de s'incliner devant ma tante ; le maître d'hôtel ouvre la porte de la salle à manger et annonce le dîner.

Ma tante se lève et, tout en prenant le bras d'Estrella, jette à Régine :

— Tu présenteras Soudry à Chantal, n'est-ce pas ? mon petit.

Régine n'a guère le loisir d'obéir puisque nous sommes tous en mouvement pour passer à table. Rapidement, elle prononce à la volée :

— Chantal, notre bon ami, Bernard Soudry, un peu votre parent, paraît-il. Soudry, notre cousine, Mme de Rhuys.

Le monsieur se courbe, bredouillant quelques mots vagues qui doivent être courtois, et l'entrée dans la salle à manger nous entraîne loin l'un de l'autre. Nous sommes placés nous faisant face ; donc séparés par la largeur de la table. Impossible que la conversation nous permette un semblant de connaissance.

Je suis pourvue comme voisin d'un parfait homme du monde, ainsi qu'il convient à un ex-résident ou consul, à l'étranger et dans diverses de nos colonies, je crois ; qui, tout de suite, se montre fort empressé avec une galanterie spirituelle d'homme qui a beaucoup pratiqué les femmes.

Incidentement, il me laisse entendre qu'il n'est plus en puissance d'épouse et déplore sa solitude bien que de très discrètes réflexions puissent me laisser soupçonner que son existence conjugale ne fut pas autrement agréable.

Hum ! hum !... Quel projet machiavélique frétilait dans la cervelle de ma tante quand elle me choisissait ce voisin?... Un veuf consolé à qui pèse son veuvage... Une dame encore assez jeune que le monde s'entête à vouloir remettre en ménage...

Mais il se trouve que la dame savoure l'ivresse de son indépendance recouvrée. Donc rien à faire !...

Et pour que l'aimable résident ne s'aiguille pas à faux, j'établis tout de suite mes positions, avec l'accent de badinage nécessaire en l'occurrence. Il répond sur le même ton. Et notre entente semble s'établir à souhait. J'espère qu'avec sa finesse de diplomate, il m'a bien comprise.

En tout cas, j'ai la conscience en paix

ayant averti de mon « état d'âme » ; tout à mon aise, je puis me distraire des propos alertes de mon voisin ; et, sans m'y aventurer, écouter les conversations animées qui jaillissent, se croisent autour de moi, sous l'impulsion prestigieuse de ma tante.

Jamais, avant de pénétrer dans le vaste cercle qu'elle éclaire de son rayonnement, je n'avais eu la révélation de semblables conversations qui éveillent en moi l'impression d'avoir, jusqu'alors, vécu dans un souterrain, entre de hautes murailles qui m'enlevaient le contact du monde... Je découvre le jeu des idées et il m'enchanté, alors que j'en jouis silencieusement, sentant autour de moi des mentalités étrangères à celle que ma vie, mon éducation m'ont donnée. J'entends dire des choses, porter des jugements, accuser des opinions, nommer et apprécier des écrivains et des artistes que ma belle-mère vouait aux gémonies, ou ignorait autant que moi-même qui les découvre, sympathique ou réfractaire, mais toujours intéressée. Que de richesses de toutes sortes j'essaie ainsi de recueillir, à la façon d'un enfant qui, se voyant tout à coup offrir une abondance de trésors, les regarde extasié, avec la certitude décevante d'avoir sûrement les mains trop petites pour les saisir tous.

Une douzaine de convives autour de la

table ; quelques femmes seulement, en dehors de nous autres, celles de la famille, Loute y comprise. Elle a revêtu son enveloppe de jeune « fille bien élevée » ; un peu craquante sous la malice de ses yeux de gamine avertie en qui s'amalgament drôlement une perspicacité de femme et l'audace paisible des créatures très jeunes.

Devant moi, le masque passionné de Régine qui cause aussi capricieusement que Bernard Soudry, volontiers silencieux, me semble-t-il, à moins qu'un mot ou une question n'attire soudain son esprit distrait. Alors il réplique, sa voix métallique donnant un relief dominateur aux opinions qu'il soutient ; soit avec une nonchalance détachée, avec une ironie qui mord, ou une sorte de conviction âpre, presque insolente, tant son accent révèle d'indifférence pour le jugement d'autrui. Il a l'air de dire : « Je suis, je pense ainsi... Tant pis si je vous déplaît... »

Je n'avais jamais encore rencontré un homme de cette sorte ; et, à mesure que je l'entends parler, il éveille en moi une complexe impression de curiosité, d'antipathie, une espèce de crainte instinctive tant je devine forte son emprise ; en même temps, presque d'attirance, devant l'ouverture de sa pensée, très vive évidemment...

Dans la conversation générale, le sujet

voyage est abordé par mon voisin, le Résident, qui l'effleure en homme d'esprit, observateur et dilettante, plutôt sceptique. Soudry réplique en artiste dont les sensations et impressions sont violentes, nées d'une sensibilité qui fait corps avec la pensée. Sa phrase est colorée, vivante, souvent imprégnée d'une sourde poésie qui la rend étrangement suggestive.

Un peu plus tard, je le surprends adressant flatteuses félicitations à Régine sur sa robe, ce soir, et sa façon générale de s'habiller... Hommage de connaisseur qui, sûrement, a plus d'une fois accompagné une femme chez un couturier créateur, sans trouver la distraction frivole!... Et je comprends pourquoi, quand je l'entends déclarer que, pour lui, une toilette féminine révèle la personnalité de celle qui la porte...

Là-dessus, un retour sur moi-même qui me demande ce que peut bien trahir ma robe de tulle noir perlée de fleurs de jais, voilant d'une ombre scintillante la nudité de mes épaules, de mes bras...

Bien entendu, Bernard Soudry ne me rendait en rien la curiosité dont je le gratifiais. Et par bonheur!... Car, somme toute, il m'intimidait horriblement; ses yeux clairs et durs accentuant le caractère d'impérieuse volonté qui souligne l'irrégularité des traits.

Une seule fois, comme avec une attention enchantée je suivais la conversation, je l'ai surpris à me regarder, poliment moqueur : et j'ai eu l'intuition qu'il pensait quelque chose comme :

— Tiens, cette petite femme silencieuse paraît s'amuser fort de ce qui se dit autour d'elle!

## VI

Et le hasard, après le dîner, m'a prouvé que je ne m'étais pas trompée. J'aidais Loute à servir le café, Régine m'en ayant délégué la mission qui l'ennuyait. Elle causait avec Estrella, sous le charme, et sans soupçon de l'incommensurable indifférence que peut dissimuler la grâce mondaine de Régine.

Dans mes évolutions à travers le salon, je suis tout à coup immobilisée par la surprise d'entendre mon nom articulé par la voix claire, un peu haute de Loute qui, dans le fumoir, verse le café aux amateurs. Et derrière la portière, je distingue les mots qu'elle lance avec sa prestesse moqueuse :

— Hein ! je ne vous avais pas trompé ! Avouez que, à sa manière, elle est très jolie, Chantal de Rhuys, ma tante à la mode de Bretagne.

Aussitôt, un personnage invisible réplique d'un accent détaché dont je reconnais tout de suite la résonance métallique :

— Est-elle jolie?... C'est possible... Tout d'abord, en elle, on ne peut remarquer que son invraisemblable fraîcheur, digne d'une gosse, et son air de petite fille sage. Quel crétin devait être le mari pour lui avoir laissé cette expression de première communiant !

J'ai un sursaut. Pourtant je ne bouge pas et continue à remplir la tasse de café que je tiens ; mais, d'instinct, j'écoute la réponse de Loute qui a éclaté de rire et riposte vertement :

— Eh ! vieil ami, vous pourriez être plus poli pour un homme savant, — ai-je entendu dire ! — lequel, sûrement, valait beaucoup mieux que vous !

— Croyez bien, jeune amie, que j'en suis tout le premier persuadé... En ce qui concerne la science, il connaissait, au moins, celle de conserver à son épouse un aspect incroyablement juvénile !

— Vous pouvez le dire !... Et sa fraîcheur n'est pas du *toc!*... Pas un pot de rouge sur sa table de toilette... A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, vous pourriez constater que cette peau veloutée est bon teint...

Entre haut et bas, Soudry marmotte — et les mots me font monter une flamme aux joues :

— Eh! eh!... la constatation ne serait peut-être pas désagréable et vaudrait d'y penser...

La voix de Loute s'élève, moqueuse :

— Soudry, mon cher, vous m'avez l'air d'oublier quelque peu que vous parlez à une jeune personne bien élevée...

— Oui, mais qui a si mal profité des leçons reçues !

— On fait ce qu'on peut... Vous en savez quelque chose, n'est-ce pas? jette philosophiquement Loute qu'aucune taquinerie ne désarçonne. Elle se sait de taille à riposter et poursuit :

— Un généreux conseil, pour finir : si vous voulez vous distraire, observez la dame en question. Ce n'est pas un exemplaire à la douzaine !

Et la voix mordante conclut, ironique :

— Loute, ma chère, vous vous montez l'imagination!... Moi, j'ai passé l'âge... Au seul coup d'œil, je suis en effet certain que votre tante est un spécimen plutôt rare dans notre milieu parisien. Je suis convaincu qu'elle fait des confitures excellentes, va au mois de Marie, a des armoires rangées à miracle fleurant la bonne lessive, et semble échappée d'un sachet de satin blanc parfumé à l'iris de Florence...

— Eh! mais, homme obtus, me semble que ce ne sont pas là qualités à dédaigner...

— Dieu m'en garde !... Seulement, je ne suis pas à la hauteur...

Ici, arrêt de ces confidences dont je puis m'édifier. Régine appelle :

— Loute ne pourras-tu, enfin, apporter le sucre?... Que fais-tu donc ?

D'un geste machinal, je prends moi-même le sucrier sur le plateau, me dirige vers Régine et me heurte à Loute qui, en coup de vent, rentre dans le salon. Derrière elle, la silhouette de Soudry, au seuil du fumoir. Son regard tombe sur moi et, une seconde, croise le mien. Peut-être, il y puise l'intuition que j'ai surpris ses paroles, mais il n'en paraît pas autrement troublé et l'imperceptible mouvement qui lui échappe semble dire :

— Tant pis si elle m'a entendu !... Je m'en fiche !... Après tout, je n'ai rien dit d'offensant !

C'est vrai. Sa perspicacité m'a plutôt amusée. Mais, bon Dieu ! combien ça se voit encore, que je suis une Parisienne de fraîche date ! Pourtant ma robe vient d'une bonne maison, indiquée par Régine elle-même. Mais, sans doute, pas assez originale ni décolletée. Et puis, je n'ai pas eu le courage de sacrifier mes cheveux que j'aime ridiculement, comme des amis de toujours, et auxquels je dois l'amusement d'être successivement brune ou presque blonde, selon les caprices de la lumière sur leur ondulation.

Je regarde si j'ai bien servi tous les hôtes de ma tante, quand apparaît François Rigault, le *flirt* de Régine, aperçu à Saint-Germain. Et comme ce jour-là, je suis saisie de la transformation soudaine des traits de ma cousine. Entre les sourcils, elle n'a plus la petite raie qui les rapproche. Ses yeux veloutés sont un foyer de lumière qui nimbe le visage... Pour moi, du moins.

Négligemment, elle tend la main à Rigault qui la baise ; et de sa voix chaude, elle dit, souriant un peu :

— Bonsoir ! Vous venez entendre une musique qui vous apportera l'illusion d'être soudain transporté dans la belle Espagne ? Mère, nous allons écouter Estrella, n'est-ce pas ? Vous savez que, ce soir, il ne peut nous donner qu'un moment...

— Mais nous sommes tout oreilles pour l'entendre, dès qu'il le voudra bien...

José Estrella incline sa tête bronzée où luisent, en blancheur, des dents de loup.

— Madame, je suis à vos ordres. Ayez la bonté de faire votre choix dans la musique que j'ai l'honneur de vous soumettre.

Ma tante soulève les feuillets et les tend à Estrella. Nous faisons cercle. Il s'est assis au piano. Un bref silence. Et puis il joue, il chante, — en compositeur, — avec une flamme tour à tour éclatante, voilée, enjô-

leuse... Il nous étreint, — les autres comme moi, je suppose, — brûlés par des éclairs de passion, meurtris par la mélancolie désespérée de ses harmonies qui éveille l'angoisse de ce que nous avons perdu, le douloureux désir de ce que nous attendons en vain... Et soudain, il nous entraîne dans la fougue de ses danses nationales, rythmées, semble-t-il, par le heurt claquant des castagnettes.

Cette musique sent le soleil, la nuit chaude, le jasmin et le syringa, les parfums violents des fleurs pâmées sous une lumière sans ombre. En l'écoutant, je vois la terre craquelée par la sécheresse, la mer éblouissante, la neige des sierras sur le bleu violet du ciel... Vraiment cette musique me grise...

Aussi suis-je pétrifiée et honteuse jusque dans les moelles, — comme si mon cœur qui vibre éperdument était violé devant tous, — quand dans le tumulte des applaudissements j'entends près de moi la voix métallique de Soudry me dire :

— Ces mélodies vous prennent toute, n'est-il pas vrai, madame? Moi aussi, d'ailleurs; et ce m'a été un intense plaisir de les entendre en même temps que vous.

Que signifie cette singulière déclaration? Désorientée autant qu'une enfant prise en

quelque flagrant délit d'indiscrétion, je m'exclame :

— Comment pouvez-vous m'attribuer une pareille impression?... Vous avez beaucoup d'imagination, monsieur.

— Nullement, madame. Mais quand j'écoute de la musique, j'aime à en suivre les modulations sur les visages autour de moi, pour peu qu'ils soient expressifs... Et je vous en avertis, madame, si par hasard vous l'ignoriez, le vôtre est d'une éloquence... délicieuse. Vos yeux parlent et votre bouche aussi, alors même qu'elle demeure close, vous gardant enfermée dans la réserve d'une dame sérieuse et sage...

— Qui fait des confitures, va au mois de Marie, range bien ses armoires en vraie provinciale, ai-je complété avant que ma volonté soit intervenue pour empêcher ma riposte.

Il la reçoit, d'ailleurs, avec son imperturbable aisance, l'air plutôt amusé et va répondre. Je ne lui en laisse pas le temps et achève avec l'espoir d'exercer une minuscule vengeance, en lui prouvant que j'ai surpris son opinion sur moi.

— Vous avez très bien jugé. En effet, dans ma vie de provinciale, j'ai très souvent fait des confitures et, comme vous voulez bien le supposer, elles étaient fort bonnes. Mais cette occupation... humble... de ménagère ne

m'empêchait pas d'en avoir d'autres d'un ordre plus élevé ; par exemple, de faire beaucoup de musique.

Tranquillement, il déclare :

— Cela ne m'étonne pas du tout... Vous devez être très artiste... J'en suis même sûr depuis que je vous ai vue *écouter*.

Pour le coup, je me rebiffe net devant l'assurance impertinente de Bernard Soudry. Elle me paraît inouïe, cette façon cavalière de m'observer ! Comme s'il était tout naturel que je serve à satisfaire ses goûts de curieux. Et je vais rendre franchise pour franchise quand, du bout du salon, je m'entends appeler par ma tante :

— Chantal, ma chère, puis-je vous enlever à Soudry?... J'aurais besoin de votre obligeance...

Je me lève aussitôt, tandis que Soudry s'incline, sa courtoisie saupoudrée d'une souriante ironie :

— Allez vite, madame... Je le regrette fort... mais, aussi bien, vous alliez me renvoyer sur mes terres... Votre visage, comme j'ai eu l'honnêteté de vous en avertir, parle avec une franchise à laquelle il n'y a pas possibilité de se méprendre.

J'ai un involontaire mouvement d'épaules et vais vers ma tante qui m'explique :

— Ma chère petite, j'ai envie, nous tous

avons envie, d'entendre le *Chant de la gitane*. Or, Estrella prétend que ce chant exige absolument une voix de femme. Régine, sous prétexte d'enrouement, se récite. Alors je recours à votre bonne grâce, Chantal, vous dont le timbre ignore la fatigue !

Je la considère abasourdie ; même plus, terrifiée de son invraisemblable idée.

— Mais, tante, vous voulez l'impossible ! Ma voix est très solide, soit... Mais je ne suis qu'une amateur, n'ayant jamais sérieusement travaillé... Et, tout juste, j'ai plusieurs fois chanté, pour moi seule, le *Chant de la gitane* que... que j'adore... Je ne puis m'aventurer ainsi devant le Maître.. Vous le comprenez bien... Ma bonne volonté ne suffit pas !

Je proteste désespérément mais sans espoir ; car, je le sais, dur comme fer, ma tante tient à ses idées. J'entends Loute me glisser, malicieuse :

— Tante Chantal, grand'mère répétait toujours : « Rien n'est plus charmant qu'une personne qui ne se fait pas prier. »

Et je sens peser sur moi, discrète, la curiosité de Soudry qui a l'air de penser :

— Comment cette petite provinciale intimidée va-t-elle sortir de l'impasse où on la jette ?

Alors, chose imprévue, le scepticisme impertinent de cet étranger fouette en moi je ne sais quel orgueil obscur... J'ai averti que

je n'avais rien d'une cantatrice... Tous insistent... Tant pis si je les décois !... Soudain, devant l'impossibilité de me dérober, je deviens très calme, délivrée de ma détresse. Advienne que pourra ! Je vais vers Estrella qui, lui, semble avoir accueilli sans enthousiasme la perspective d'être chanté par une interprète d'occasion ; mais devant ma capitulation, il n'ose protester ; d'autant que ma tante, satisfaite, lui répète, encourageante :

— Ne craignez rien, Maître... Cette jeune femme manque sans doute de métier, mais elle est très musicienne... Et surtout, elle a le *don* !

Il plante sur moi ses yeux de braise, me marmotte un vague remerciement et se rassoit au piano. Un imperceptible silence. Puis il prélude.

Et, tout de suite, le charme de la mélodie, ardente et originale, opère sur moi, me fait oublier toute peur, car elle semble, ainsi que j'en avais eu l'impression, écrite pour ma voix même. Je le devine, à la façon dont Estrella me suit, sans une observation, comme si j'avais l'intuition de ce qu'il désire, et l'exprime ainsi qu'il le souhaite — par chance !

Quand je me tais, il incline plusieurs fois la tête d'un geste approbatif, l'air si visiblement satisfait qu'une bouffée de joie emporte loin derrière moi le souvenir de l'émoi qui me laisse encore toute frémissante. Mais j'ai

eu si peur que, d'instinct, j'abaisse, une seconde, mes paupières, parce que je sens mes yeux humides... J'entends réclamer une seconde audition... J'entends Estrella me dire avec sa courtoisie espagnole, comme jadis il m'eût remerciée, balayant le sol de son feutre empanaché :

— Personne, madame, ne pourra mieux que vous comprendre et interpréter cette mélodie. Voulez-vous me faire l'honneur d'en accepter la dédicace?

Ma tante approuve et m'embrasse triomphante. Soudry, le sceptique Soudry ! trouve moyen de me glisser :

— Je suis très fier, madame, d'avoir si bien deviné à quel point vous avez un tempérament d'artiste.

Ce qui ne l'empêche pas, quelques minutes plus tard, de répondre en aparté à Loute qui l'interroge, *mezzo voce*, — mais l'accent clair sonne trop net :

— Avouez qu'elle n'a pas l'air d'une première communiant, tante Chantal, quand elle dit des chansons de gitane !

— Pas du tout, vous avez raison. Elle devient alors une autre Chantal... Mais je ne sais, en définitive, si je ne préfère pas la première édition, plus originale, où elle se montrait différente, totalement, de la foule de ses sœurs.

En vérité?... Ce qu'il me déplait, cet homme railleur, si orgueilleusement sûr de lui-même dans l'outrecuidance de ses jugements!... Il ne pourrait mesurer à quel point il exaspère mon désir de me retrouver seule dans mon *home*, pour échapper à l'attention appelée vers moi, qui fait renaître toute ma timidité... Surtout, pour fuir son impertinente curiosité que je sens rôdeuse autour de mon humble personne.

Et au risque de m'attirer — à distance — les foudres de ma tante, je file à l'anglaise après un rapide adieu à Régine :

— Vous m'excuserez auprès de votre mère, voulez-vous? Bonsoir! Il est tard et je suis très lasse...

## VII

Aujourd'hui trois ans que Charles m'a laissée. Aussi, je veux que ma veillée lui appartienne toute... Je veux m'évader de l'atmosphère du présent, à travers laquelle je l'aperçois déjà loin, si loin! derrière moi...

Dans la chambre qu'il n'a pas connue, j'écris devant son portrait; rendant par mon affection la vie à son visage pensif, à ses yeux intelligents et doux, un peu graves qui semblent me regarder avec la tendresse des

heures où sa mère n'étant pas entre nous, mon espoir se réveillait de connaître enfin l'union de cœurs dont je gardais la soif.

Mais les déceptions qui m'ont fait tant de mal et me conduisaient à un mortel détachement, je souhaite de plus en plus les oublier, pour me souvenir seulement, en pensant à Charles, de l'ami excellent dont la sollicitude m'a toujours enveloppée, si impuissante fût-elle, sans le savoir, à me donner le bonheur...

Dans les derniers mois seulement de sa vie, il a eu, ce me semble, la complète intuition que le joug de sa mère avait été pesant pour mes jeunes épaules et qu'il voulait réparer son injustice involontaire. Sans cesse, il réclamait ma présence, l'air heureux des soins dont j'essayais de bercer la mélancolie de ses jours finissants...

La dernière semaine de sa vie, un jour que, par hasard, nous étions seuls, après que je venais d'arranger ses oreillers, il a saisi mes mains, m'a attirée; ses lèvres ont caressé mes doigts, puis ses yeux cherchant les miens, il m'a murmuré :

— Chantal chérie, je crains bien que tu n'aies pas été heureuse comme je le souhaitais... Je n'ai pas su te révéler à quel point tu m'étais chère... en dépit des apparences, peut-être. Je te demande pardon, mon

pauvre petit, si je t'ai fait souffrir dans mon égoïste besoin de paix... J'étais si fatigué... Maintenant, trop tard ! je comprends ta patience, mon cher amour, et je t'en remercie de toute mon âme. »

Il était si faible qu'il n'a pu continuer l'effort de parler. Alors, bien entendu, je lui ai dit, le cœur plein de sanglots, tout ce qui pouvait apaiser son souci dont l'aveu me bouleversait. Depuis que je le soignais et le voyais conscient de son dépérissement, j'avais tellement pitié de lui qu'il m'était devenu cher comme mon enfant... Et cette heure poignante et douce, qui nous faisait tout à coup très proches, a été certes l'une des meilleures que nous ayons connues ensemble. Ah ! oui, je lui ai pardonné d'avoir permis que l'aube de ma vie de femme fut gâchée par sa faiblesse devant la jalousie de sa mère.

En ces jours disparus, apaisée par leur monotonie berceuse, j'en arrivais, d'ailleurs, à vivre sans regret ni espoir... Ah ! comme j'étais plus sage qu'aujourd'hui où, absurdement, j'attends... quoi ? je ne sais... Quelque chose qui *doit* être *bon*, la revanche de tant de mes années perdues, les meilleures, celles qui, jamais, ne pourraient renaître... Le délicieux printemps des jeunes, le bel été de la femme dont je n'ai pas joui... que, tout bas, j'ai

la faiblesse de regretter follement quand m'effleurent les premiers frissons de mon automne... Certes, à l'heure présente, je suis toute à l'ivresse de m'appartenir, mes liens brisés... Et cependant, parfois, obscurément, s'insinue en moi une crainte que, de toutes mes forces, je m'applique à étouffer. Ne m'arrivera-t-il pas, un jour, de trouver insuffisante à mon bonheur l'indépendance si ardemment appelée et reçue?... Insuffisantes les joies de ma vie cérébrale, le plaisir de découvrir des êtres, un monde que j'ignorais?... Est-ce que mon cœur n'aura pas la folie de réclamer la part qu'il n'a pas eue et dont il garde la nostalgie...

Alors, pourquoi cette contradiction? J'ai peur des blessures de l'isolement et je me refuse, avec une volonté farouche, à la perspective d'un nouveau mariage... Sans doute, parce que je crains trop fort qu'il ne soit pareil au premier... Et chaque jour, je me sens devenir tellement plus exigeante, plus compliquée... Aussi c'est secrètement troublée que je me demande vers quel inconnu marche la nouvelle Chantal qui avance les yeux large ouverts, mais sans guide...

## VIII

Brusquement, pour quelques jours, me voici transplantée, hors de Paris, dans le petit pavillon de Cléry que, jadis, j'ai obtenu de conserver, comme mon bien propre, quand Charles et sa mère ont décidé de vendre le domaine dont ils ne voulaient plus... Et que moi, j'aimais tant !

Avant-hier, une lettre du notaire des Andelys m'a avertie qu'il y avait en vue une grande habitation susceptible d'abriter l'abondant mobilier encore empilé dans notre ex-demeure, voisine de la cathédrale, dont je viens de me défaire avec l'allégresse d'une délivrance.

Il faisait, par chance, un joli temps clair de février finissant. Et, très volontiers, au lieu d'écrire à Me<sup>e</sup> Ravin, je m'en suis allée vers le pays où a fui ma jeunesse... Encore que craintive un peu des fantômes qui pouvaient s'éveiller pour m'y tourmenter sans merci.

Le ciel en soit loué ! ils n'ont pas osé approcher mon cœur ressuscité ; et, avec délices, j'ai pu contempler le paysage qui m'a été

cher ; la Seine onduleuse, ses lointains voilés ; l'horizon brumeux des forêts déchiré par le souffle qui vient de la mer, auquel j'ouvre des lèvres avides...

J'en ai tout le loisir, puisque, étourdimement, n'ayant pas prévenu M<sup>e</sup> Ravin de ma venue, j'ai appris, à l'Étude, qu'il était absent pour deux jours... Et demain seulement, je pourrai le rencontrer. Tant pis !... Presque, je dirais, « tant mieux »... Tout bas, je me surprends à répéter, reprise tout de suite par le charme de l'espace : « O solitude !... Bienheureuse solitude !... »

## IX

Jeudi soir.

Nulle intuition ne m'avertissait en écrivant mes dernières lignes que j'aurais pu ajouter : « O fugitive solitude ! » Est-ce parce que j'ai pris goût au monde qu'il vient si vite se rappeler à moi... Et sous quelle forme imprévue !

Tantôt, après le déjeuner, j'étais sur la terrasse à humer le printemps qui commence à chanter dans l'éclat plus chaud du soleil, la tiédeur de l'air tout imprégné de senteurs fraîches, comme si déjà étaient ou-

vertes les primevères et les premières violettes.

Un soudain coup de cloche à la petite grille du chemin qui monte de la route. Une silhouette d'homme entre les massifs sans fleurs et le jet des arbres encore nus. Me Ravin, de retour? Non. Un visiteur inattendu, à ce point, que je crois rêver en distinguant le visage tourmenté de Bernard Soudry!... Oui! Oui! de Bernard Soudry!

Est-ce vraiment lui?... Comment sait-il ma présence à Cléry?... Et que vient-il faire chez moi?

Il ne me voit pas et je l'entends interroger Mariette, accourue à l'appel résolu de la sonnette :

— Mme de Rhuys est-elle chez elle? Voulez-vous lui demander si elle serait assez bonne pour me recevoir un moment?

Quoi?... Un accident chez ma tante? Une brusque inquiétude me jette en avant. Il m'aperçoit, se découvre et, tout de suite, je suis rassurée. Il paraît surtout amusé de ma stupéfaction qu'il perçoit très bien et s'explique, — souriant, — mais sans la terrible ironie qui me dresse contre lui :

— Je m'excuse de cette visite incorrecte, madame. Mais c'est le maître-clerc lui-même, de notre commun notaire, qui vient de m'ap-

prendre votre séjour à Cléry et m'a engagé à venir vous parler.

— Pour?...

— Au sujet de la villa de mes parents, le *Clos Normand*, que je me suis décidé à louer, ou même vendre, car jamais je n'y mets les pieds depuis leur disparition. Me<sup>e</sup> Ravin s'est d'abord récrié devant cette décision, fâcheuse à son avis, puisqu'elle privait le nomade que je suis d'un gîte assuré pour ses vieux jours. Puis me constatant très résolu, il s'est résigné; et, il y a quelque temps, m'a avisé qu'il avait peut-être une locataire sérieuse à me proposer...

— Sans la nommer?

— Sans la nommer, comme chante Fortunio. C'est pourquoi, au cours d'une randonnée en auto, je me suis arrêté à l'Étude de Me<sup>e</sup> Ravin; et là, j'ai appris que la « locataire sérieuse », c'était vous, madame. J'ai reçu le conseil d'aller causer avec vous de cette location possible... Et me voici, pour vous dire que je serais charmé de vous avoir comme locataire..., aux conditions qui vous conviendraient.

Je m'incline, ahurie par cet inattendu, — Bernard Soudry mon propriétaire!... — par ses paroles d'une courtoisie presque excessive; par l'imprévu de cette visite dont la raison

m'échappe et qui me hérissé un peu, parce que j'y discerne l'espèce de curiosité dont, pour l'instant, Bernard Soudry semble me gratifier...

Ai-je donc décidément le visage d'une lamentable indiscretion?... Derechef, les terribles yeux lisent en moi et mon visiteur m'en avertit avec un sourire où pointe déjà son ironie réveillée :

— Vous pensez, madame, que ma venue était bien inutile? Et sans doute, vous avez raison. Me<sup>e</sup> Ravin était là !... Mais j'aime à traiter mes affaires moi-même, surtout quand j'ai l'envie qu'elles réussissent. Et c'est le cas ici... Il me serait agréable que la maison de mon enfance tombât de préférence en votre pouvoir...

— Parce que?...

— Parce que je suis sûr que vous seriez hospitalière à tous les souvenirs qu'elle abrite et qui pourraient ainsi continuer d'y vivre en paix... J'en ai eu, ce matin même, l'impression très nette quand j'ai cédé à la fantaisie de revoir le Clos Normand où je n'étais pas rentré depuis des années..., après y avoir passé les heures les meilleures de ma lointaine jeunesse.

J'écoute, désorientée par cette soudaine apparition d'un nouveau Soudry, jamais soupçonné encore. Raille-t-il? ou est-il sin-

cère dans son retour sentimental vers son passé d'enfant et de garçonnet?

Nous sommes encore sur la terrasse puisqu'il n'a pas aussitôt répondu à mon offre d'entrer dans le pavillon.

— Madame, vous étiez dehors... et il fait si beau! J'aurais scrupule à vous emprisonner...

Il est debout, tête nue, buvant l'air vif, lui aussi; et moi, appuyée à la balustrade, j'essaye de lisser mes cheveux que la brise fait éperdument voler. Ce que je dois être mal coiffée!... Par chance, ses yeux errent sur l'horizon fluide et diaphane d'où arrivent haut, en plein ciel, houspillées par le vent, des nuées folles, ourlées de soleil.

Et Soudry, du même accent sarcastique et détaché, — comme il détaillerait un pastel pâli par le temps, — finit, un peu lentement :

— Jamais je ne me serais douté qu'à l'égard du Clos Normand, par certaines fibres, moi le nomade, j'appartenais à l'espèce *chat* et gardais un attachement insoupçonné à ma vieille maison. Tout de suite, dans les pièces abandonnées, je me suis senti chez moi et j'ai aperçu l'ombre du petit garçon, pourri par les gâteries, en sa qualité de rejeton unique!... qui ont fait de moi le vieux garçon égoïste et sans la moindre valeur morale — tout le premier, je le recon-

nais — que les personnes sages, vous y comprise, madame, jugent sévèrement... Et avec justice !

La railleuse certitude de son accent me fait bondir et tout de suite, sans réfléchir, je me rebiffe.

— Que pouvez-vous, monsieur, savoir ce que je pense de vous, alors que nous sommes à peu près des étrangers l'un pour l'autre?... Tout au plus, j'essaie de vous comprendre parce que j'ai pu m'apercevoir que nos deux conceptions de la vie sont, sinon tout opposées, du moins très différentes. Mais je ne peux juger qui je ne connais pas...

— C'est-à-dire que vous êtes plus équitable que moi, voulez-vous dire? sans doute. C'est vrai, à l'heure actuelle, nous sommes encore des inconnus l'un pour l'autre... Mais je compte bien qu'il n'en sera pas toujours ainsi car... dois-je vous l'avouer, très respectueusement? vous m'avez donné de vous, madame, une grande curiosité... Vous êtes si différente des femmes que j'ai coutume de rencontrer.

Dieu ! que je pourrais donc lui retourner le jugement ! Mais je me tais et j'ai un geste pour écarter les paroles trop directes. Il ne paraît pas s'en apercevoir et achève légèrement :

— En toute loyauté, je dois vous avertir

que, si mon désir se réalise, vous aurez, hélas ! l'occasion fréquente de constater les fâcheux résultats d'une éducation dont l'indulgence a été déplorable... Aussi l'aurais-je, sans pitié, refusée à mes propres gosses, si la destinée ne m'avait préservé d'en avoir, en me refusant le goût de l'aventure conjugale. Je suis arrivé à mon âge, sans avoir compris comment, de gaieté de cœur, un individu ose s'engager à n'aimer qu'une femme unique, à lui appartenir corps et âme avec exigence de la réciprocité... Ce qui est tout simplement monstrueux... insensé... et irréalisable.

— Beaucoup de gens, cependant s'accommodent de cette forme d'existence, ai-je insinué en riant, amusée de la profession de foi.

— C'est qu'ils n'ont pas grandi ignorants de tout joug !... Les moralistes diront que c'est tant pis pour moi !... Peut-être, ils ont raison... Mais je vous confie tout bas que je ne regrette pas la faiblesse qui me permettait de me comporter en vrai petit tyran, certain que mes plus stupides fantaisies seraient accueillies. J'ai connu, ainsi, des jours d'un agrément inouï pour un gamin qui, déjà, voulait impérieusement tout ce qui le tentait, et ne craignait pas, je ne l'ai jamais oublié ! de dire à sa mère, venue le border dans son lit d'enfant :

— Ne t'en va pas... Je veux que tu restes à me regarder dormir...

— Et elle le faisait?

— Elle le faisait, ravie d'ailleurs. Du moins assez longtemps pour que j'aperçoive sa figure adorante quand j'entr'ouvrais mes paupières afin d'être sûr d'avoir été obéi... Vous comprenez, madame, comment j'ai pris, dès mon enfance, l'habitude de vivre selon mon seul bon plaisir et de foncer sur tout ce qui se mêle d'y faire obstacle... autant que la civilisation me le permet... Ah! vivre conscient de la force de son vouloir et de son absolue liberté d'action, quelle sensation incomparable! Essayez-en, madame, vous qui êtes curieuse des impressions nouvelles et récemment en possession de votre entière indépendance, si je ne me trompe...

Ce conseil, certes, est bien celui que, de mon mieux, je mets en pratique, mais l'ironie de Bernard Soudry ne m'incite pas du tout à la confiance et je laisse tomber ses derniers propos.

Tout en causant, nous nous sommes rapprochés du pavillon, ce minuscule pavillon, baroque et charmant, que Charles, jadis, fit bâtir à ma fantaisie sans souci d'aucun plan régulier. Le regard de Soudry enveloppe le perron de bois, la loggia, les baies ouvertes sur le jardin dévalant vers la Seine, et que l'été rend si merveilleusement sauvage et fleuri. Sans doute, l'originalité lui en agréée,

car une exclamation lui échappe quand nous pénétrons dans le hall en miniature, tendu de toile mauve de Parme où, parmi les meubles rustiques et les boiseries brunes, flambent les cuivres du petit lustre hollandais et des jarres débordantes de *monnaies du Pape*, de feuilles d'automne, rousses et empourprées.

— Oh ! madame, que c'est charmant chez vous !

Et, comme j'écarte devant lui la portière du salon, il finit :

— Certainement, c'est ici la pièce où vous vivez. Elle est délicieuse !... C'est à se croire transporté aux Charmettes !

Je tressaille de plaisir, car j'ai une tendresse de mère pour mes précieuses vieilleries.

— Les meubles et tentures doivent en effet être à peu près de l'époque. Ils viennent de mes arrière-grands-parents et parce qu'ils sont authentiques, tout bas, j'en suis très fière !

— Je le comprends, fait-il de ce même accent de conviction auquel je ne puis me méprendre ; pas plus qu'au regard d'artiste qui erre sur la toile de Jouy, un camaïeu, mauve aussi, sur fond bis, animé par des personnages floriantesques, sous les bouquets d'arbres, au bord des ruisseaux herbeux, parmi les moutons enrubannés.

Pour un moment, du moins, Bernard Soudry a cessé de m'intimider et de me déplaire.

Je suis contente que ses yeux connaisseurs apprécient mes bergères désuètes boisées de gris pâle, ma commode en demi-lune, les saxes dispersés sur les tables surannées, les pastels et gravures, pur dix-huitième, le clavecin qui me fait honte du piano moderne, son voisin, et de la musique très contemporaine qu'il supporte à l'unisson avec les livres posés sur le bureau ancien, sous le double regard de Charles et de moi... Nos derniers portraits faits avant sa maladie.

Je vois le coup d'œil incisif de Soudry les effleurer au passage. Mais il n'y fait aucune allusion et s'exclame seulement :

— Madame, comment, possédant ce logis exquis, pouvez-vous penser même à le quitter pour l'odieuse banalité du Clos Normand. C'est un crime !

— Mais je n'ai pas du tout l'intention d'habiter le Clos Normand !... Oh ! non ! Ne soyez pas froissé... Je veux en faire seulement une façon de garde-meubles à l'usage du mobilier, combien abondant !... de la famille de Rhuys... Pour mon propre compte, j'ai fini de vivre aux Andelys ; quant à présent, du moins...

Les yeux curieux se posent sur moi.

— Ce qui est stupéfiant c'est que, si longtemps, vous ayez pu y vivre !

Je me mets à rire de son accent d'horreur.

— Cela vous étonne?... Moi aussi! Mais jadis, je ne pensais à rien de pareil, grâce à Dieu! puisque où la chèvre est attachée, il faut bien qu'elle broute.

— Et vous broutiez sagement, vous arrangeant d'avoir, pour toute distraction, la Seine, les prairies, les forêts, les bêtes de toute nature, élevées dans votre propriété.

Encore une fois, je ris de son accent :

— Quel tableau enchanteur vous vous faites de ma vie passée!... Vous oubliez que des créatures intelligentes m'entouraient pour me rendre l'existence très supportable.

— Tant mieux! tant mieux!... Je me permets de vous en féliciter. Sans doute, vous étiez alors à l'image de la raisonnable jeune dame que j'aperçois sur ce bureau et qui,... à l'expression près..., vous ressemble comme une sœur...

— Bien entendu, puisque c'est moi!

Il me regarde, un éclair de malice dans les yeux :

— Je m'en doutais bien! Mais j'avais besoin de recevoir une certitude, je l'avoue.

— J'ai beaucoup changé?... Vieilli?

— Vieilli?... Ah! Dieu non... Vous avez l'air aussi jeune que Loute!... Mais votre expression est autre... Vos yeux ont l'air si avides de voir, de chercher, de goûter intensément la vie...

— Oh ! oui !

— Pourquoi ? Pour prendre votre revanche du calme et de la terrible monotonie de votre existence passée ?

— Calme... monotone... oui ! Mais non pas « terriblement »... Elle distillait la paix !... A sa manière, elle était bienfaisante, berceuse comme... comme le cours glissant de la Seine...

— Et cependant, vous ne vous contenteriez plus de cette paix ?

— Non ! oh ! non !... C'est que mes conditions d'existence ne sont plus les mêmes... Aussi, autant que je puis, je veux goûter aux fruits que, de loin, je distinguais seulement du petit espace où j'étais confinée.

Les mots m'ont échappé. Je le regrette aussitôt, remarquant l'expression du regard posé sur moi, mi-intéressé, mi-moqueur, alors qu'il réplique :

— Oui, je me souviens... Un jour, chez Mme Arnould de Bussy, vous avez laissé voir que vous étiez toute prête à vous élancer à la conquête du monde ; comme Ève elle-même, ignorante du serpent, à la découverte du Paradis... Et j'ai envié votre allégresse fervente, moi qui suis maintenant, hélas ! un vieux monsieur blasé ; désormais chercheur, vainement, du *nouveau* dont je garde la soif, inguérissable, je le crains bien...

En vérité, je serais une « petite » de seize ans, que le railleur Soudry ne se montrerait pas plus paternel. Tout ensemble, cette singulière façon d'être me paraît agaçante et comique ; et, sans relever ses derniers mots, j'explique tranquillement :

— C'est vrai, moi aussi, je trouve charmant de posséder ma pleine liberté d'action ; et j'en jouis... avec gourmandise ! Mais il se peut que je m'en lasse vite, mon expérience faite, et revienne m'enfouir dans la solitude du Pavillon pour y reprendre l'existence de ma jeunesse.

— Cela, madame, je me permets d'en douter ! Quand vous aurez mordu à l'arbre de la science, — nous sommes dans les comparaisons bibliques, — vos lèvres en garderont la saveur décevante mais... inoubliable pour une femme, telle que vous, vibrante, profonde, et désireuse de regagner un temps de paix que vous estimez perdu... Peut-être bien plus à tort que vous ne l'imaginez... La vie intense est très dangereuse, très méchante aussi trop souvent ; et elle se venge bien de nos exigences de toute sorte, en nous accablant sous la violence même de nos désirs.

Quelles réflexions imprévues ! J'ai l'intuition que, autant que pour moi, il parle pour lui, instruit par l'expérience dont il sent le

poids. Certes, chez lui, l'allure est encore singulièrement jeune ; mais les lignes du visage précises jusqu'à la dureté ; le pli de la bouche au repos ; l'extrême vivacité du regard quand certaine expression fugitive n'en adoucit pas, parfois, l'acuité, tout ce masque intelligent trahit l'usure d'années ultra-remplies.

Et, sincère, je dis :

— Vous me donnez, monsieur, de fort sages conseils... Mais je ne suis pas très sûre que, en ce qui vous concerne, vous les ayez mis en pratique... Autant que moi-même, vous êtes curieux de tout ce qui en vaut, ou non, la peine...

Encore son redoutable sourire.

— Qu'en savez-vous? madame.

— Je le sens.

Il va répliquer. Mais discrètement la porte s'entr'ouvre un peu et j'entends ma vieille Mariette commencer, derrière la portière écartée à demi :

— Le thé de Madame...

Elle s'aperçoit alors que mon visiteur est encore là, s'interrompt net et disparaît, tandis que Soudry se lève aussitôt, me gratifiant de ce sourire dont le charme imprévu doit lui faire pardonner beaucoup.

— Madame, j'étais venu, pour un instant, pour vous parler affaire, et je me suis laissé aller au plaisir de causer avec vous de tout

autre chose ; parce que je ne sais jamais résister à la tentation de faire ce qui m'est agréable... Je vous ai avoué que j'avais été très mal élevé. Veuillez m'excuser. Maintenant, c'est moi qui vous attendrai, si vous le voulez bien, au Clos Normand.

Je dresse la tête.

— Au Clos Normand?... Pour quelle raison ?

— Mais pour vous faire visiter ma vieille maison, connaître les réparations que vous pourrez y désirer. Votre heure serait la mienne.

Je ne répons pas aussitôt. Brusquement, s'est réveillée l'humeur défensive que, jusqu'ici, a surtout éveillée en moi Bernard Soudry. Mais il attend, il faut bien parler ; et, réfugiée dans une réserve instinctive, je dis :

— J'ignore à quelle heure je serai libre demain, devant voir M<sup>e</sup> Ravin et n'ayant pas encore l'heure de son rendez-vous.

Les lèvres volontaires ont repris leur indéchiffrable expression. Mais je suis certaine qu'il a pénétré mon obscure résistance à son désir inexprimé.

Nous avons traversé le jardin, maintenant sans soleil, et nous descendons le sentier qui amène à la grille. Il marche derrière moi ; pour lui répondre, je dois tourner à demi la

tête et je rencontre alors un regard qui semble détailler la silhouette que je lui offre ; un peu trop précise, j'en ai peur ! ma jupe, mon chandail plaqués sur moi par le vent qui bat mon visage et soulève mes cheveux, mordant mes lèvres entr'ouvertes pour en aspirer le souffle.

Je tourne le bouton de la grille. Il se courbe et, comme je lui tends la main, il y pose un baiser un peu lourd mais très correct. Simplement, il dit :

— Au revoir, madame, et merci d'avoir bien voulu recevoir le visiteur indiscret. Alors à demain, j'espère, au Clos Normand ? Je vous l'assure, il vaut mieux que nous ayons visité ensemble la maison avant que les clauses de la location soient établies par M<sup>e</sup> Ravin... Je puis, d'ailleurs, le convoquer, si vous le préférez...

Le ton est déférent ; mais j'y discerne, tout de même, l'autoritaire décision dont je me refuse toute à subir l'ascendant. Aussi, est-ce un peu distante que je réponds :

— La solution que vous proposez serait peut-être la meilleure pour gagner du temps... Je vous téléphonerai à ce sujet, avant le dîner, si vous le voulez bien.

— Je suis tout à vos ordres, madame.

Il me salue profondément. La grille retombe. Et, tandis qu'il descend vers la route,

moi je remonte l'allée du jardin, soudain consciente que je suis agacée de n'avoir pas, d'une façon nette, refusé le rendez-vous proposé. Pourquoi ai-je, en somme, cédé à la sourde volonté de Bernard Soudry, tout comme si j'étais encore la docile Chantal dressée par sa belle-mère à s'incliner devant le bon plaisir d'autrui. Et la fantaisie d'un étranger aurait si vite le pouvoir de la ressusciter? Presque avec colère, j'ai mordu ma lèvre, dépitée de mon incompréhensible faiblesse.

De nouveau j'étais sur la terrasse où, tout d'abord, j'avais reçu mon visiteur. Maintenant, le soleil caché, il y faisait presque froid.

Pourtant, je ne suis pas rentrée tout droit dans le Pavillon où cependant m'attendait l'hospitalité souriante de mon petit salon; feu et lampe allumés, thé bouillant que Mariette m'annonçait de nouveau.

Tout à coup, bizarrement, il me déplaisait que Soudry y eût pénétré. Lui disparu, je retrouvais l'hostilité enfantine, l'espèce de crainte qui m'a envahie dès que j'ai subi la perspicacité de ses yeux, âprement observateurs. Mais ces yeux, je le sais maintenant, peuvent avoir parfois une expression autre... d'un charme extrême dû peut-être à sa rareté. Par quel sortilège, quand nous causions, n'a-t-il fait oublier la sévérité de mon jugement sur le piètre emploi de sa vie vouée

toute, — semble-t-il... — à la seule recherche de sa personnelle satisfaction.

Je continue à le croire impérieux, égoïste et violent, sous ses dehors de parfait homme du monde. Mais je sais désormais qu'une sorte de séduction peut émaner de lui quand il laisse tomber son masque d'ironique froideur... Séduction à laquelle, s'il le veut, il doit être difficile de se soustraire. Je comprends aussi qu'il subit les conséquences de son éducation.

Et puis, en définitive, peu m'importe ce qu'il est, la valeur de sa personnalité ; si intéressante en une certaine mesure puisse-t-elle me sembler, en raison de sa nouveauté, pour mon inexpérience ?

D'un geste d'épaules, j'ai laissé tomber son souvenir ; et, cette fois, vite, j'ai été chercher le bienfaisant accueil de mon *home*.

## X

Mars.

Y a-t-il quelques heures ? quelques jours ? ou des semaines ? que je suis arrivée à Monte-Carlo, éblouie par le triomphant soleil, au sortir d'un Paris trempé d'averses ?... Mon séjour ici, c'est un enchantement. Aussi, avec

une joie reconnaissante, je bénis l'invitation de ma tante. Me jugeant fatiguée par l'installation — laborieuse, en effet, — de mon mobilier familial au Clos Normand, elle m'a appelée près d'elle à Monte-Carlo où elle villégiate, comme chaque printemps, installée dans un vaste appartement dont les fenêtres ouvrent sur la mer... Cela de si près et de si haut, que j'y ai l'impression de me trouver sur quelque immobile bâtiment. Et l'impression est délicieuse.

Depuis lors, je vis par toutes mes fibres sensibles. Je me laisse griser de lumière. J'aspire, les lèvres gourmandes, la brisière qui sent les fleurs, l'eau saline, la verdure naissante dont les limbes soyeux se déploient, poudrés d'or. Quelle fête, l'éclosion du printemps dans ce merveilleux pays ! J'en jouis comme si j'étais une gamine de vingt ans et ignorais les jours tristes du passé, comme si je ne savais pas que, trop aisément, ces jours peuvent ressusciter et montrer de nouveau leur figure méchante.

Mais, en ce moment, j'ai une âme de jeune fille. J'oublie que, en réalité, je n'ai rien à espérer. Je me laisse emmener là où ma tante et Loute le décident... Loute, soigneuse de me montrer ce que la côte — rivage et montagne — peut offrir à ma faculté d'enthousiasme ; ma tante, elle, mettant sa gloire

à me révéler les richesses musicales de l'Opéra de Monte-Carlo, la féerie des Ballets russes, à me faire entendre les artistes qu'elle a connus à Paris et a le don de grouper ici, dans son salon où se réunissent très volontiers, me paraît-il, les nombreuses relations qu'elle a sur la côte.

J'ai la chance que, parmi elles, ne figure pas Bernard Soudry qui erre quelque part en Italie, je crois. Depuis la fin de février, je l'ai tout juste aperçu une ou deux fois, chez ma tante. Ce n'était plus du tout mon visiteur du Pavillon, mais le monsieur chic et paradoxal, aux yeux ironiquement observateurs, tour à tour impérieux et détaché dans ses opinions, qui me donne, si aiguë, l'envie de me dérober à sa curiosité quand il n'excite pas mon humeur combative réservée à son usage. Je crois bien qu'il s'en aperçoit ; mais sa superbe ne daigne, bien entendu, pas s'intéresser aux impressions de la jeune provinciale qu'il a une fois honorée de sa visite, je ne comprends pas encore pourquoi...

J'ai l'idée qu'il m'en veut toujours d'avoir prié M<sup>e</sup> Ravin de venir nous retrouver au Clos Normand, le matin où, ayant cédé à son injonction, je suis allée visiter la propriété. Tant pis, si ce semblant de chaperonnage lui a semblé ridicule ou blessant...

## XI

Mardi.

Vaguement, la Chantal de jadis, — celle des limbes ! — juge qu'il est mauvais de vivre ainsi uniquement pour sa jouissance et essaie de se cramponner à ses vieilles habitudes de méditations quotidiennes, de lectures sérieuses.

Le résultat de ces efforts est piteux !

Je me surprends vite, le livre austère tombé sur mes genoux, regardant avec des yeux insatiables, avec tout mon cœur, éblouie en tout mon être qui vibre dans la chaude lumière et ne pense même plus... Jamais, je n'ai connu d'heures pareilles !

Comment Régine reste-t-elle à Paris de son plein gré ! Elle dit n'en pouvoir quitter, pour cause de peintures à faire faire dans son appartement, raison qui ne semble pas satisfaire ma tante, facilement préoccupée à son endroit.

D'autre part, elle est ravie de s'être vu confier Mimi, toujours à cause des susdits peintres ; et je le suis autant qu'elle, quoique le voisinage de cette adorable petite réveille mes instincts maternels jamais assouvis. Ce m'est un délice de sentir son corps frêle

blotti contre ma poitrine ; de l'emmenner, sa main serrant la mienne, dans les jardins, sur la plage, ou de la regarder bondir devant moi puis me révenir les joues brûlantes de soleil, les yeux brillants, les lèvres en fleur, me criant avec un sourire câlin :

— Tante Chantal, j'aime mieux rester avec vous !

Et elle s'enroule dans les plis de ma robe ou de mon sweater entr'ouvert.

Ah ! si cette petite était mienne, je ne demanderais plus rien à la vie !... Comment ne suffit-elle pas à Régine ? Je n'ai qu'un regret, c'est de devoir bien me garder de toute apparence d'accaparement, sa grand-mère prompte à prendre ombrage des effusions de la caressante Mimi pour d'autres que pour elle.

Par bonheur, Loute qui, elle aussi, adore Mimi, à sa manière, met beaucoup de générosité à me l'abandonner, car elle a deviné la joie qu'elle me cause ainsi ; et, en toute occasion, cette gamine garçonnière, moqueuse, antisentimentale, montre un souci de m'être agréable dont je suis touchée au plus profond de mon cœur avide. Il me semble bon que, dans sa vie trépidante, elle pense à l'isolée que je suis... Elle, si occupée par maintes distractions, à commencer par celle de diriger l'attelage de ses flirts nom-

breux, que séduisent la drôlerie de ses sorties blagueuses, l'audace et la justesse des propos qui jaillissent comme des balles, de ses lèvres dédaigneuses du fard.

Par l'entremise, justement, de l'un des flirts en question, elle a trouvé moyen de s'offrir, avec grand avantage, une petite *Citroën* que, m'a-t-elle expliqué, elle revendra après en avoir joui à Monte-Carlo.

Et, en effet, elle en jouit, la moderne petite fille ; au demeurant, aussi honnête qu'elle est hardie, n'ayant peur ni des gens, ni des mots, ni de la vérité qu'elle discerne tout de suite. Sur toutes les routes, dans sa voiture, elle file, comme un blanc petit bolide, ses cheveux courts et bouclés éparpillés par la brise autour du mince visage, impertinent et délicieux.

Je la trouve toujours prête à me proposer :

— Tante Chantal, — ou simplement, « Chantal » — un tour dans ma *Citroë* ?

J'hésite une seconde, craignant de l'importuner si j'accepte sa charitable invitation. Elle s'impatiente et insiste, amicale :

— Eh bien, vous ne montez pas ? Vite, nous perdons notre temps... Venez !

— Je ne vous gênerai pas ?

— Mais non !... Puisque je vous le demande, vous me ferez plaisir. Montez, chérie.

Le mot affectueux culbute ma réserve. Je grimpe près d'elle, le cœur soudain chaud de

gaieté et murmure, tandis qu'elle met sa voiture en mouvement :

— Vous êtes bonne pour moi ! Loute. Vous ne pouvez savoir à quel point je vous en suis reconnaissante !

Cela, confidence d'hier même. Elle a riposté :

— Je ne suis pas bonne du tout... Tout bonnement, je vous aime.

— Ah ! Loute. en êtes-vous sûre ? Ce serait délicieux ! Mais si invraisemblable !

Une seconde, elle plante dans mes yeux les siens, moqueurs et tendres et me lance :

— C'est peut-être invraisemblable... mais ça *est*... Sans que je devine, d'ailleurs, comment la chose s'est faite... Car Dieu seul qui m'a créée sait à quel point mon cœur est une citadelle fermée. Pourquoi, alors, ai-je le désir instinctif de vous câliner comme Mimi ! Vous pouvez vous vanter d'être, vous et la gosse, les deux seuls êtres qui m'inspirent une pareille idée !... Peut-être parce que j'imagine qu'il ne doit pas être drôle de se voir solitaire « dans le vaste monde », comme disait un auteur anglais qui fut cher à ma jeunesse.

Comment cette gamine a-t-elle eu l'intuition de la soif de caresses qui, depuis mon enfance, est demeurée inapaisée...

. . . . .

Et cependant sur la route de Beaulieu, déjà encombrée, la petite *Citro* file, conduite par Loute avec une imprudence juvénile, d'une allure de vol qui nous enchante l'une et l'autre. Ah ! la bonne matinée !... Les paroles de Loute bourdonnent en moi, y éveillant une allégresse qui me fait l'âme divinement légère.

Au retour, devant le Casino, nous nous arrêtons pour examiner les programmes des diverses représentations. Demain soir, *l'Après-midi du faune*. Au plus chic cinéma, une annonce en lettres gigantesques qui arrache à Loute une exclamation :

— Tiens ! une reprise du film de Soudry ! C'est pour cela, sans doute, que Myriam Vlasquèz est ici depuis quelques jours. J'espère que, du coup, Soudry ne va pas rappliquer !

Moi aussi, « j'espère » ! J'ai l'impression d'une ombre soudaine sur mon ciel radieux.

— Vous « espérez », dites-vous, Loute ? Pourquoi ? Vous n'aimez pas Bernard Soudry ?

D'un ton un peu singulier, elle laisse tomber, l'accent détaché :

— Si... Oh ! si !... Nous nous disputons souvent. Mais, en somme, c'est un vieil ami, fidèle autant qu'il peut l'être. En ce moment, sa présence à Monte-Carlo ne me paraissait pas autrement désirable. Mais tant pis ! La sagesse commande de subir ce qu'on ne peut

empêcher!... Et là-dessus, nous rentrons, n'est-ce pas, tante Chantal? L'heure du déjeuner approche...

Et nous sommes rentrées, sans que j'aie su ni demandé pourquoi Loute ne souhaitait pas la présence actuelle de Soudry à Monte-Carlo.

## XII

Vendredi.

Donc, hier soir, nous partons pour les *Ballets russes*, à l'Opéra, après que, de mon mieux, je me suis appliquée à ma toilette, afin de satisfaire le goût exigeant de ma tante. Pour lui plaire, j'ai quitté mon uniforme noir et revêtu cette robe de tulle d'argent qui me donne l'impression d'être habillée dans un rayon de clair de lune.

Nous arrivons juste pour le lever du rideau. Aussi ai-je à peine le temps de jeter un coup d'œil sur la brillante salle des soirs de gala et de reconnaître une femme très belle qui entre seule — sur les épaules, un merveilleux manteau du soir — et gagne sa place, laissant derrière elle un sillage admiratif, Myriam Vlasquèz.

Mais l'obscurité envahit la salle, les rideaux

s'écartent... Alors j'oublie tout ce qui n'est pas la scène où, comme une vision, dans une musique de rêve, apparaissent, s'échappent, se cherchent, bondissent harmonieusement les nymphes qui éveillent le désir du faune.

Le spectacle est pour moi d'une telle jouissance que la fuite des minutes en devient insensible ; et quand le rideau m'enlève à ma contemplation, j'ai, sur les lèvres, un cri d'enfant :

— Comment, c'est déjà fini?... Oh ! pas encore ! Pas encore !

Souhait aussi vain que tous ceux que nous formulons...

Les lustres flambent de nouveau. Un brouhaha emplit la salle que, distraits, effleurent mes yeux encore éblouis. Je distingue, debout, Myriam Vlasquèz qui a laissé tomber sa pelisse — broché or et fourrure — et, hiératique de ligne dans la gaine d'une robe à grandes fleurs aux tons éteints, cause au milieu d'un cercle d'hommes.

Soudain une sorte de choc me fait tressaillir, car une silhouette masculine qui approche du groupe m'a brusquement rappelé celle de Soudry. Même carrure des épaules, élégante dans sa robustesse. Même haute taille. Même port impérieux de la tête. Le visage m'est caché, en ce moment. Impossible d'avoir une certitude. Ah ! que je vou-

drais être trompée par une ressemblance !... S'il est ici, j'ai l'impression, — stupide, je le reconnais ! — que c'en est fait de l'allègre sérénité de mon séjour à Monte-Carlo... Je me contracte toute, à la seule idée de me voir désormais exposée à subir, à tout propos, l'observation de ses yeux sans indulgence et si pénétrants que j'en ai un peu peur toujours... Encore une fois, je regarde vers le groupe, mais le spectateur inquiétant a disparu. J'essaie de me raisonner, me disant que si Soudry était à Monte-Carlo, sûrement il se serait déjà présenté chez ma tante. J'ai alors un petit soupir d'allègement, prête à me moquer de mon absurde appréhension et je me retourne... pour voir s'incliner devant ma tante, et lui baiser la main, l'objet de mon antipathie qui répond à son exclamation de surprise. Il explique qu'il est arrivé le matin même ; pour une dizaine de jours, en principe. Oh ! si cela pouvait être vrai ! Mais je ne le devine que trop !... Comme d'ordinaire, tout dépendra de son bon plaisir...

En camarade, il serre les doigts de Loute qui, pas plus que moi, ne paraît charmée de son apparition et lui lance un désinvolte :

— Bonjour ! vieux copain, relevé aussitôt par sa mère impatiente.

— Mon Dieu, Loute, quand donc parleras-tu enfin convenablement ! Soudry, excusez...

Il a l'air divertí et riposte avec son flegme ironique :

— Madame, je vous en prie... Je suis très flatté de me voir traité par Loute comme l'un de ses jeunes amis. J'y gagne, pour une seconde, l'illusion d'être encore un jeune homme, non un ancêtre.

Loute éclate de rire. Dans sa robe rose, la peau éblouissante, elle a l'air d'une fleur qui vient d'éclorre. Et alors voici l'instant désagréable que je redoutais. Soudry se tourne vers moi restée un peu en arrière, contemplant la salle, en tant que public. Aussitôt, je sens la prise de possession du regard à qui rien n'échappe. Mais ce regard n'est ni incisif, ni ironique, ni froidement indifférent avec une nuance de dédain... Et ce n'est pas non plus le regard *presque* amical des Andelys. Mais un vrai regard d'homme posé sur une femme dont la vue lui est... — serait-ce possible? certainement, je me trompe... — lui est agréable! Sa bouche effleure ma main nue et la voix métallique prononce comme si ces propos étaient les plus naturels du monde :

— Bonjour, madame. Quelle charmante surprise de vous trouver ici, évoquant la vision d'un beau clair de lune printanier! J'espère que vous ne me trouvez pas fort impertinent de vous l'avouer? Vous devez, en ce moment, être d'humeur très indulgente.

Vos yeux sont encore pleins de rêve... Vous avez beaucoup aimé, n'est-ce pas, la féerie musicale qui vient de vous être présentée?

J'incline la tête, laissant tomber les paroles qui ont une tendance complimenteruse :

— C'est vrai... Je suis encore sous le charme. Je connaissais seulement la musique de *l'Après-midi d'un faune* et le spectacle en est une si délicieuse illustration!... Ne trouvez-vous pas?

— Oui, mais je suis plus blasé que vous.

Ma tante intervient. Elle est enchantée de mon admiration.

— Chantal est « excellent public ». Avec une intensité prodigieuse, elle s'intéresse à ce qu'elle voit et entend.

— Ah! pas plus que vous! ma tante.

— C'est vrai, sur certains points, je suis restée bien juvénile...

— Pour votre plus grand agrément, reconnaissez-le, madame.

— Je le reconnais, déclare drôlement ma tante; je crois bien que, pour la musique, je garderai, même tout à fait décrépite, un cœur d'amoureuse.

— Comme Mme de Rhuys.

Je ne relève pas la réflexion, car une sonnerie annonce la fin de l'entr'acte, et aussitôt je suis reprise par la jouissance de voir le spectacle continuer. Soudry le devine et,

avec une indulgence un peu moqueuse de vieux monsieur, il laisse tomber :

— Maintenant, je n'ai plus qu'à me sauver, pour ne pas troubler le plaisir des enfants. Bonne soirée pour elles... Tous mes hommages. Et à bientôt !

Et se tournant de mon côté, il achève :

— Vous êtes ici pour quelque temps sans doute ? madame.

— Bien entendu, répond ma tante. Nous comptons la garder le plus longtemps possible.

— L'excellente idée que vous avez là ! chère bonne amie.

Ai-je bien entendu ? Quel prestige m'a donné ce soir ma robe clair de lune ! Loute a l'air de s'en être aperçue sans satisfaction aucune. Les sourcils un peu froncés, après un imperceptible « Ouf ! », elle a suivi des yeux Soudry qui regagnait sa place.

Cette place était voisine de celle de Myriam Vlasquèz.

Nous ne l'avons plus revu de la soirée.

### XIII

Lundi.

Tantôt, quand je suis rentrée, grisée d'air et de soleil, d'une flânerie charmante au Jar-

din exotique, ma tante, qui lisait son courrier sur la terrasse, a levé la tête, au bruit des pas et m'a saluée d'un sourire et d'une exclamation :

— Chantal, ma chère, décidément Monte-Carlo vous réussit ! Il semble que tous les jours, vous rajeunissiez...

— Si bien qu'en partant d'ici, je serai redevenue un bébé, ai-je répliqué joyeusement.

Je ne sais si, en vérité, ma personne physique rajeunit, mais, à n'en pouvoir douter, moralement, je vieillis ! Dans le milieu où je me trouve transplantée, je perds, de plus en plus, mes ignorances de nonne ; et je suis saisie des découvertes, effarantes pour ma naïveté, que je fais peu à peu et qui bouleversent toutes mes idées d'antan.

Surtout, je suis honteuse... — profondément ! — de me sentir envahie par l'atmosphère de coquetterie que je respire. Impossible de m'illusionner ! Moi aussi, maintenant, je m'occupe de ma toilette, je cherche qui m'est le plus seyant, j'essaie d'être élégante à la façon de Régine. C'est, d'ailleurs avec elle, chez son couturier, que j'ai choisi la fameuse robe « clair de lune » qui m'a valu le rare suffrage de Soudry. Mon Dieu ! que dirait Charles de me voir rompre avec les traditions de la famille quant à la façon dont une femme

*comme il faut* doit s'habiller ; « se garder d'attirer l'attention, se confiner dans les teintes neutres, dominer la mode et non se soumettre à ses fantaisies », etc.

Troublée, je vois s'éloigner, de plus en plus, la Chantal de jadis, habillée aux Andelys par Mme Caroline ; sans nul souci d'être plus ou moins jolie ; qui vivait docile, dans la retraite ; soigneuse seulement de bien faire ce qu'elle devait, pour devenir meilleure. Ce constant souci du perfectionnement, à ma honte, je découvre que je ne l'ai plus aussi vif ; et, anxieuse, je me surprends à murmurer : « Où vais-je ? mon Dieu... Où vais-je ? »

Hier soir, j'ai été punie de ma frivolité, car, — devant quelques intimes, heureusement ! — Loute a tout à coup déclaré :

— Vous ne le savez sans doute pas, maman, eh bien, tante Chantal devient coquette !... Tantôt avec moi, chez Pacaud, elle a regardé une très jolie robe du soir, vaporeuse, un soupçon de corsage, sans ombre de manches... Pas du tout genre « Petit Andely ». Elle avait l'air si séduite que j'ai vu le moment où elle allait se décider à la prendre !

— Oh ! Loute, Loute, ai-je interrompu suppliante, désespérée de me voir ainsi,

juchée sur la sellette. C'est mal de vous moquer de moi !

Ma tante m'a lancé un coup d'œil d'amicale taquinerie :

— Mais Chantal a parfaitement raison. Elle écoute mes conseils et je suis sûre qu'elle s'en trouvera à merveille.

Aussitôt, pour aggraver la punition de ma futilité, j'ai entendu la voix railleuse de Soudry, que je croyais au fumoir, articuler alertement :

— C'est cela, madame, devenez coquette, cela vous ira si bien ! Je voudrais vous voir déjà dans la robe vaporeuse, sans corsage et sans manches !

Je me suis raidie, comme chaque fois que je sens sur moi l'attention *prenante* de son regard ; et, du bout des lèvres, j'ai laissé tomber, moqueuse, à mon tour :

— Probable, monsieur, que vous n'aurez pas cette satisfaction ! La tentation me donne instantanément le désir d'y résister vu, sans doute, mes instincts d'indépendance.

— Toutes mes félicitations, madame. Que ne puis-je, hélas ! vous ressembler...

Je n'ai pas répondu, mécontente de moi et, bien injustement, des autres. Pourquoi faut-il que ce Bernard Soudry soit ici?... Que presque chaque jour, je sois amenée à le rencontrer.

Pourquoi fait-il attention à moi, alors que, à Monte-Carlo, ses relations sont légion et peuvent lui fournir toutes les distractions à son gré?...

## XIV

Mardi.

Ce matin, j'ai la fantaisie d'entrer un instant dans la maison de jeu pour observer les visages et de m'aventurer dans les salons fermés, où, seuls, les joueurs de gros coups ont le droit de tenter la chance. Alors, un petit choc m'arrête soudain. A l'une des tables, Soudry est assis et, impassible, suit les hasards du jeu. A portée de sa main, des liasses de billets, des jetons. Il en avance, en écarte, en passe au croupier. Gagne-t-il ou perd-il?... Je suis trop novice pour le discerner. Ses traits n'en laissent rien paraître... Mais comme leur caractère de volonté dure s'est accentué! Plus que jamais, il a une expression d'audacieux homme de proie...

Je reste à distance pour n'avoir pas l'air de l'épier, s'il m'aperçoit. Précaution, d'ailleurs, bien inutile... Tout lui est étranger, hors les chiffres qu'observe son regard... Mais, malgré moi, mes yeux demeurent atta-

chés sur ce masque violent de condottière, dédaigneux des obstacles ; qui, toujours, passera là où il a décidé. Il n'est plus uniquement le clubman chic et froid qu'il apparaît dans le monde.

Je l'observe ardemment... Et plus que jamais, je pressens en lui une amoralité pétrie de scepticisme, une connaissance des dessous de la vie, même les plus laids, stupéfiante pour mes ignorances, sous les dehors corrects dont il la revêt, devant moi du moins, à un tel degré même que j'en suis agacée. Plus encore que Loute, il me traite en jeune fille, ayant l'air de faire table rase de mes quinze années de mariage.

Les minutes passent... Pourquoi donc est-ce que je ne m'en vais pas?... Il joue ; et, instinctive, je continue d'observer le visage figé dans une expression de résolution inflexible, où tant d'impressions de toute sorte ont laissé leur empreinte. En ce moment, quelles pensées agitent ce cerveau qui ne trahit pas ses secrets ? Seulement, dans les prunelles impénétrables, l'éclair d'une vie intense.

Un coup s'achève. Au moment où, dans un sursaut de volonté, j'échappe enfin à l'espèce de bizarre envoûtement qui m'immobilisait et vais me détourner, je vois le croupier passer à Soudry une grosse liasse de billets.

Il la prend, recule sa chaise, se lève. Une sorte de fatigue semble tout à coup détendre les muscles du visage.

Comme moi, vient-il soudain d'apercevoir Myriam Vlasquèz qui joue à une autre table et va-t-il aller près d'elle, se reposer de sa dépense nerveuse?

Mais, à ma profonde stupéfaction, c'est vers moi qu'il vient, comme s'il savait que j'étais là, depuis un instant, toute mon attention retenue par lui. Et, de sa manière ironique, il dit, me tendant la main :

— Comment, sage petite madame, vous osez vous aventurer dans cet asile de perdition?... Pour ma part, j'ai tout lieu d'en être charmé, car, j'en suis sûr, c'est votre présence qui, soudain, a fait tourner la chance, acharnée ce matin, contre moi.

— Et cependant, vous continuiez à jouer...

— Bien entendu, j'adore la lutte. Elle est, pour moi, une telle jouissance! Elle seule donne un peu de saveur à ma plate existence!... Triompher, m'est un délice...

Je ne réponds pas. J'aurais trop à dire... Et des choses inutiles, en la circonstance.

Bien entendu, il a instantanément compris ce que signifiait mon silence. Sur sa bouche, a glissé le sourire qui me donne aussitôt le double désir de le fuir et de le braver.

— Votre raison blâme, avouez-le ? madame.

— Je ne suis pas raisonnable, ai-je corrigé en toute sincérité. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais, c'est vrai, je trouve stupéfiant... qu'un homme intelligent... puisse prendre un si vif plaisir dans une pitoyable distraction, alors que tant de moyens s'offrent de rendre la vie intéressante et de lui donner de la valeur...

— Ce dont, je l'avoue, je ne me préoccupe pas du tout, ignorant un souci de cet ordre.

Il s'est mis à marcher près de moi, sans s'occuper de Myriam Vlasquèz — est-il possible?... — Près de moi, qui me dirige vers la sortie, saisie d'une soif d'air pur, de soleil, de large ciel...

Et, de sa voix mordante, il achève imperturbable :

— Sans doute, je ne suis pas, dans le sens où vous l'entendez, un homme intelligent ; pas tout à fait par ma faute, à la vérité. La destinée m'a refusé le bienfait d'avoir à réaliser un but immédiat et utile, ou de devoir me soumettre à l'une de ces obligations dont il est impossible de se délivrer. Alors, faute de mieux, je m'applique à chercher dans les régions inférieures, à ma portée, la petite fièvre excitante tout à fait nécessaire pour

aider à supporter la monotonie des jours. Madame, il me faudra vous révéler le charme du jeu, dans son imprévu. Alors vous serez moins sévère pour me juger...

— Que savez-vous de mon jugement?

— Ah! je n'en doute pas du tout. Vous avez pensé beaucoup de mal de moi, tandis que vous me regardiez allonger ou retirer mes jetons... Mais, quand vous serez instruite, vous ne vous étonnerez plus qu'un blasé aime le risque sous toutes ses formes... Qu'il s'agisse de grosses affaires dont l'envergure est périlleuse, des cartes, de n'importe quelle aventureuse conquête, en somme. Aussi j'en arrive parfois à me demander comment je peux être le fils du monsieur et de la dame infiniment pondérés qu'étaient mon père et ma mère... Pourtant, je ne crois pas avoir été changé en nourrice!

Il dit cela avec une sorte de gaminerie joyeuse qui lui est si étrangère, qu'une seconde il me paraît un autre Soudry, beaucoup plus jeune.

Nous traversons les grandes salles où il y a foule déjà. Par la baie des hautes portes, j'aperçois les terrasses, le frisson bleu de la mer, les jardins tout fleuris où les promeneurs respirent le printemps... Et je me prépare à quitter mon compagnon de rencontre. Il n'a l'air de s'attendre à rien de pareil;

et, avec son assurance autoritaire, s'informe :

— De quel côté voulez-vous que nous marchions un peu?

Mais l'inattendu m'évite de répondre. Au bord du trottoir, devant nous, une petite *Citro* freine ; et les cheveux soulevés, les joues brûlantes, les yeux étincelants de plaisir, Loute bondit à terre et s'arrête court à notre vue.

— Ah ! ça, je n'ai pas la berlue ? Est-ce que, par hasard, tante Chantal, vous sortiriez de la maison de jeu ? Et en compagnie de ce monsieur ? Serait-il arrivé si vite à vous pervertir ?

Il se charge de répondre :

— Je n'ai ni d'intention, ni de fait, essayé de pervertir Mme de Rhuyt !... Mais la vérité est que, ensemble, nous sortons de la salle de jeu.

— Où le hasard a amené notre rencontre, ai-je achevé prestement, un peu ennuyée par le regard dont nous enveloppaient les prunelles claires de Loute.

— Très bien, bonnes gens, vous êtes d'âge à vous conduire ! Mais sûr ! que dans votre salon fermé, vous avez ignoré la jouissance de revenir en trombe de Menton ! Seulement, j'en ai la gorge desséchée... Vieil ami, soyez aimable, et offrez moi..., à cette jeune dame aussi, un doigt de porto, au Café de Paris...

— A vos ordres, petite fille. Asseyons-nous au soleil... Madame, vous consentez, n'est-ce pas?

— Mais... je n'ai pas du tout la gorge desséchée...

— Mais vous adorez le soleil et l'air de mer qui sent aussi les fleurs. Tenez, ici, nous serons bien, ce me semble.

Tout de suite, malgré l'affluence, il nous a découvert une table et arrive vite à nous faire servir. Ici, il est traité en habitué du lieu ; et universellement connu, si j'en juge d'après les saluts qu'il déverse et reçoit. A Loute, aussi, bien des visages semblent familiers et elle me les nomme, tamponnant sa houppette sur ses joues en feu, avec une exclamation :

— Très brillante, ce matin, la lanterne magique ! Aussi, Soudry, vous devez être satisfait de vous montrer avec deux jolies dames comme nous, du *vrai* monde, et chics, avec tant de distinction !

— Oh ! pas moi ! Loute.

— Comment, tante Chantal, vous n'êtes pas distinguée ?

Cela glissé de son air malin de pince-sans-rire.

— Distinguée, oui, je l'espère... Mais, pas chic du tout...

— Tiens ! tiens ! Vous voulez des compliments ? coquette Chantal. Soudry, dites-lui

qu'elle fait des progrès épatants et avance à pas de géante dans la carrière des belles madames.

Quand elle s'en mêle, cette Loute est terrible ! Pourquoi attirer ainsi l'attention sur mon insignifiante robe mauve... Mais décidément, ce matin, Soudry est en favorables dispositions à mon égard. Car il réplique, sans ironie apparente :

— Vous avez raison, Loute... Mme de Rhuyt a tout à fait le sens de ce qui convient à sa personnalité.

La réplique est ambiguë ; je n'y réponds pas, contente que, sans insister plus, il demande à Loute :

— Votre sœur ne vient pas encore vous rejoindre ?

— Non, pas encore... Si tant est qu'elle vienne !... Les travaux dans son appartement n'avancent, paraît-il, pas. Avec les ouvriers, rien n'est jamais prêt à la date promise.

— Oui... Oui... C'est exact.

Son accent est détaché ; et j'ai l'impression d'un scepticisme secret dans son esprit. Croit-il à donc un motif inexprimé dans l'absence prolongée de Régine qui, jamais d'ordinaire, ne se sépare ainsi de sa fille pour tant de jours...

Négligemment, il interroge encore :

— Est-ce que votre mère a appris le pro-

chain départ de Rigault pour le Canada où il est envoyé en mission pour quelques mois ?

Rigault, le « flirt » de Régine, comme nous disons en plaisantant. Soudry a-t-il eu quelque intention en nous donnant cette indication ?

Loute a répondu par un indéfinissable :

— Ah ! vraiment?... Je ne savais pas...

Soudry n'ajoute rien ; et, comme nous, laisse errer ses yeux sur le brillant défilé des promeneurs qui sont légion par cette radieuse matinée. Dieu ! qu'il fait bon ! et que c'est exquis d'être encore un peu jeune, avec des lèvres capables de connaître la saveur de la vie !

Une exclamation de Loute me ramène au présent immédiat.

— Ah ! voilà Myriam Vlasquèz qui entre au Casino. Que cette créature est donc belle ! sinon intelligente !... Mais elle ne peut tout avoir... C'est justice !

« Sinon intelligente »... — Qu'en pouvez-vous savoir, mademoiselle Loute ? En tout cas, d'instinct, elle est artiste à un point prodigieux. Quand nous préparons ensemble un film, ses trouvailles m'ahurissent... Aussi l'ayant pour collaboratrice, à l'occasion, et surtout pour interprète, je finirai peut-être par accepter de créer un nouveau film avec elle cette année...

Loute répond avec sa malicieuse taquinerie, entretenant la guerre d'escarmouches qui les amuse tous les deux. Je les laisse aller... C'est bizarre, j'ai l'impression qu'un léger nuage a passé sur ma joie de « végétal ».

La voix de Soudry m'interpelle :

— Madame, vous ne causez plus?... Vous vous ennuyez !

— Oh ! non ! non !... Je m'instruis...

— Même au Café de Paris?... Tante Chantal, décidément, vous êtes incorrigible !... et insatiable !... Ce que vous serez savante quand vous serez vieille !

— Eh bien, amie Loute, j'ai très peur que vous ne permettiez pas à madame votre tante d'atteindre un âge avancé !

— Parce que?...

— Parce que vous la promenez en auto avec une imprudence criminelle. Je vous préviens même, honnêtement, que je vais, pour dégager ma responsabilité, en avertir votre mère, point renseignée.

Loute regarde son adversaire avec un sourire exquis d'impertinence.

— Vous croyez que cela changera quelque chose?

— Non... Mais ma conscience sera en paix.

— Votre conscience? Comment, vous, Bernard Soudry, vous avez une conscience???

— Mais oui, fait-il narquois, aussi im-

pertinent qu'elle... Seulement je ne l'exhibe que dans les grandes circonstances. Or c'en est une de vous empêcher d'estropier Mme de Rhuys. Sur vous, bien entendu, vous avez tous les droits.

Elle éclate de rire.

— Grand Dieu ! quelle sollicitude ! M'est avis, tante Chantal, que vous pourriez répondre à ce monsieur qu'il est bien indiscret de se mêler de vous protéger.

Tout en sachant très bien que les propos échangés sont un jeu, j'interviens, conciliante :

— Oserai-je avouer que, comme Loute, j'adore faire de la vitesse?... Alors je ne puis me plaindre d'être conduite selon mon goût !

— Et moi, madame, jugeant sur l'apparence, je vous croyais très raisonnable, quoi que vous en disiez. Alors, puisque vous ne redoutez pas les conducteurs casse-cou, j'espère que vous me permettrez, un de ces matins, de vous emmener faire un petit tour au cap Ferrat, qui est votre promenade favorite, vous ai-je entendue dire quelque jour...

Je l'ai écouté stupéfaite. Mais je surprends un coup d'œil coulé vers Loute. Je comprends que cette proposition insolite est une taquinerie à son adresse. D'ailleurs, pas

du tout, elle n'en paraît atteinte. Tout en se dirigeant vers sa petite *Citro*, elle le considère une seconde, souriante et moqueuse, puis nous enveloppe lui et moi d'un coup d'œil un peu singulier et lance cavalièrement :

— C'est parfait ! tante Chantal. Allez courir routes et sentiers avec M. Bernard Soudry qui, je vous en préviens, s'entend à compromettre les jolies dames qu'il honore de son attention.

— Loute, vous êtes un vrai petit poison ! interrompt-il si rudement qu'elle en est une seconde saisie.

Puis elle jette son rire frais.

— Hum ! hum ! quelle colère... Faut croire que je suis tombée bien à pic !... Enfin, tante Chantal, ma conscience... — pour parler la langue de ce monsieur... — m'a commandé de vous avertir du danger... Débrouillez-vous avec lui, maintenant. Nous rentrons ensemble ?

— Bien entendu, Loute, si vous voulez bien me ramener !...

— Petite tante, je suis toujours ravie de vous avoir comme compagne. Montez vite Il est tard !

Je grimpe près d'elle. Alors, gentiment, elle tend la main à Soudry :

— Vieil ami, une fois de plus, signons la

paix, de puissance à puissance?... Ne m'en veuillez pas de vous houspiller. Cette fois, c'est pour le bon motif.

— Ah! ah!... Je vous avoue que je ne comprends pas...

Il lève vers elle un regard surpris ; mais elle n'explique rien, se prépare à mettre sa machine en marche et finit :

— Au revoir... et merci de votre porto, il était exquis !

Soudry écarte le remerciement et me salue.

— A bientôt, n'est-il pas vrai? madame. C'est convenu, je vous emmène un matin, très proche, au cap Ferrat, puisque vous n'avez pas peur de moi,... en tant que chauffeur...

Dans le fond de ma pensée, si, j'ai un peu peur... Peur, pas dans le sens où, sans doute, il l'entend... Seulement il n'en doit rien savoir... Et souriante, négligemment, je réponds, sans regarder Loute qui, impatiente, met la main sur le volant :

— Oui, si possible, nous arrangerons une promenade au cap Ferrat que j'adore, c'est vrai. Au revoir.

Il se découvre, et nous filons. Quand nous tournons, Soudry, devant le Casino, cause avec Myriam Vlasquès.

Elle va le changer de la petite provinciale

auprès de laquelle... — parce qu'il l'a bien voulu!... — toute la matinée, il s'est embourgeoisé.

## XV

Toujours la même obscure impression que, moralement, le séjour de Monte-Carlo ne me vaut rien du tout. Je cède, malgré moi, à la tentation de m'y laisser vivre, abandonnée corps et âme au délicieux printemps... Et tout bas, irritée contre mon... enfantillage (?), je constate que ce m'est une déception de ne pas voir se réaliser la promenade au cap Ferrat... Stupide, cette déception... Brusquement, depuis cinq jours, Soudry a disparu. Il a l'indépendance fantasque...

## XVI

Même soir.

En rentrant d'une promenade à Èze, je trouve ces lignes :

« Madame, vous devez croire que j'ai oublié notre promenade projetée... et vous

avez bien tort ! Seulement, à l'improviste, j'ai été entraîné pour une fugue de quelques jours en Corse. J'en arrive tout juste et viens aussitôt vous demander si demain matin — 10 heures et demie, par exemple, — vous me permettriez de vous emmener au cap Ferrat... ? En ce cas, ne prenez pas la peine de me répondre et je viendrai, avec beaucoup de joie, vous enlever, très respectueusement, ainsi que je vous prie d'agréer mes hommages. »

Était-ce bien raisonnable?... Je n'ai pas répondu...

## XVII

Eh bien, je l'ai faite cette promenade qui, tout bas, me tentait étrangement et qui me laisse une impression confuse — très lumineuse mais troublante...

Faite avec un Soudry que je ne connaissais pas... Non le Soudry au sourire ironique. Pas même mon visiteur, soudain sympathique, du Pavillon... Mais un Soudry qui m'a accueillie par ces incroyables paroles :

— Alors, c'est bien vrai?... Je vais avoir pour moi seul la distante Chantal?... Jusqu'à la minute où je vous ai vue devant la voiture, j'ai eu la peur d'un imprévu qui vous retiendrait !

Et avec quelle expression de plaisir il parlait, tout en déposant sur mes genoux d'admirables violettes...

Et nous sommes partis d'une allure de vol. Ah ! il n'a pas le droit de gronder Loute... Aussi, trop vite, nous sommes arrivés... Et j'en avais tant de regret qu'une exclamation d'enfant m'a échappé.

— Déjà !

— Vous le regrettez?... Voulez-vous que je vous emmène plus loin?... A Menton? A Vintimille? Voire même en Italie... Quelle jolie fugue impromptue nous y pourrions faire !... Je suis, sans vanité, un très bon cicerone et vous devez être une parfaite compagne de voyage, jamais lasse, ardemment curieuse de voir, acceptant l'imprévu, même désagréable, parce que vous avez un caractère idéal...

— Vous n'en savez rien du tout ! ai-je protesté un peu désorientée et riant, malgré moi, de toutes ces gratuites suppositions.

Notre allure s'est ralentie, car nous atteignons les bois qui bordent le cap. L'auto s'arrête. Avant que Soudry soit venu à moi, j'ai sauté à terre et je fais quelques pas dans l'odorante allée des pins, le laissant installer sa machine en lieu sûr. Le sentier où je me suis, au hasard, engagée fuit vers la mer miroitante au fond de la coulée ombreuse.

Des aiguilles sèches craquent sous mes pas. A pleines lèvres, j'aspire le souffle chaud qui sent le sel, l'eau, la résine et j'avance lentement, éblouie et un peu grisée, avec une complexe impression de curiosité et d'insécurité, née du sentiment de ma solitude auprès de Bernard Soudry...

Je voudrais être ici, non avec lui, mais en tête-à-tête avec moi-même, ou encore avec Mimi ; et, bizarrement, montent en ma cervelle les mots de la chanson que je dis pour amuser ma toute petite quand elle marche, sa main blottie dans la mienne : « Promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas... »

« Le loup » ! Suis-je bien sûre qu'il n'y rôde pas autour de l'imprudente promeneuse isolée?... N'est-ce pas lui qui prend une voix humaine pour demander, d'un ton presque paternel :

— Eh bien, l'enfant est-elle contente ?

Soudry, en quelques enjambées, m'a rejointe. Preste, je corrige sa phrase.

— Oui, la « dame » est contente, très contente. Mais pourquoi donc vous obstiner à me traiter en pouponne !

— Parce que... puis-je l'avouer simplement?... parce que tout en étant très femme, à votre manière, qui est pour moi un inconnu délicieux, vous avez la fraîcheur

d'âme et de visage d'une gamine... Vous êtes reposante et vous donnez, aux altérés, l'envie de tendre les lèvres vers vous, comme vers une source pure...

Un geste m'échappe pour l'arrêter, si expressif, sans doute, qu'il achève souriant et d'un accent de prière :

— Madame, je vous en supplie, ne prenez pas cette mine sévère ! Soyez bonne... Ce n'est pas ma faute si vous incitez incroyablement à la sincérité. Je crois qu'il me serait impossible de vous mentir. Et cependant l'enfer sait combien il est rare que je me sente tenu à la véracité absolue envers une femme...

Je me mets à rire, recueillant l'aveu pour ce qu'il vaut.

Nous suivons la route en corniche qui ourle la côte. Autour de nous, une lumière éblouissante sur la mer dont les petites vagues caressantes mouillent le sable ; sur le velours des verdure toutes neuves, dans le parc que nous longeons, ses frais massifs épanouis au pied des pins. Et j'ai l'impression que cette radieuse clarté me pénètre comme une joie. Je n'ai plus peur de l'homme qui marche près de moi, de la même allure flâneuse, sapant de sa canne, au passage, des herbes folles. Car pour obéir à mon désir, il s'est mis à parler des pays lointains qu'il a le plus aimés ; que sans doute

jamais je ne verrai que par ses yeux. Simple, il les évoque merveilleusement, et je l'écoute ravie, aussi enthousiaste que lui.

Alors la conversation me devient très facile, car il ne m'intimide plus. Quoique je le devine soigneux, autant que moi, de ne pas trahir la secrète curiosité que nous avons l'un de l'autre, nos esprits se rapprochent, ou se dérobent, selon que nos idées, nos goûts, nos impressions, nos souvenirs se rencontrent ou se heurtent. Et tous ces remous me font vivre intensément.

Mais sur mes sentiments, le silence...

Après tout, ai-je bien le droit de dire cela? Par je ne sais quel sortilège, n'est-il pas arrivé à me faire parler de mon enfance, de l'isolement de mes années de jeunesse, avant mon mariage?... D'ailleurs, sur ma vie de femme, pas même une allusion. Il est trop clairvoyant pour n'avoir pas compris qu'il se fût heurté au silence de tombe où elle doit demeurer ensevelie...

Les minutes furent insaisissables. Une sonnerie de cloche, dans quelque invisible hôtel, m'a soudain rendu la notion de l'heure... Je n'ai pas voulu me laisser ramener par Menton, comme Soudry insistait pour le faire avec sa terrible force de volonté qui se fait si aisément tentatrice... Contre laquelle, par bonheur, me défend mon orgueil de femme,

conscient, d'instinct, d'un obscur travail d'approche, discrètement mais obstinément poursuivi.

Je suis rentrée au gîte, comme il fallait, et j'ai parlé de ma course au cap Ferrat sans me laisser désarçonner par les réflexions malicieuses de ma tante et le silence expressif de Loute.

Et puis, dès mon premier instant de loisir, j'ai voulu m'imposer un scrupuleux récit de ma promenade... Car je ne voyais plus bien en moi...

A quoi bon? Il m'en reste une sensation de magnifique clarté... Le souvenir d'un visage rajeuni, de deux yeux gris qui, tour à tour, parfois tout ensemble, demandent, veulent, implorent... Et puis le son d'une voix métallique qui s'assouplit pour prononcer des paroles que mon âme semble avoir recueillies tant elles y résonnent encore : « Vous devez faire étrangement de bien à ceux que vous admettez dans votre atmosphère... Aussi j'espère que, par charité, vous permettrez d'y pénétrer au pécheur impénitent que je suis... »

Mon Dieu! pourquoi ai-je si fort, le désir d'être heureuse, ne fût-ce qu'un instant, avant qu'il soit trop tard?...

Et pourquoi aussi le sentiment, chaque jour grandissant, que je reprendrai mon équi-

libre moral seulement loin de Monte-Carlo dont l'ambiance ne vaut rien à la nouvelle Chantal, trop vibrante...

Je le comprends bien, la raison serait de regagner le Paris cérébral qui ravit ma pensée... Ou encore de me réfugier dans le calme apaisant du Pavillon...

## XVIII

Subitement, Soudry ne gravite plus dans mon orbite. Sinon invisible, il m'est devenu lointain tout à coup. A distance, je l'ai aperçu à Roquebrune, tandis que, sous une voûte délicieusement obscure, j'achetais des roses à une fillette. Il flânait en compagnie d'une jeune femme très chic, femme du monde ou du demi-monde, le doute était possible. Plus exact, peut-être, une étrangère. Mais certitude, la femme était très jolie et l'agrément de la promenade semblait être partagé. Près d'elle, il avait cette allure de courtoisie galante, désinvolte et imperceptiblement hautaine qu'il a souvent auprès des femmes, — de certaines, du moins.

Tous deux semblaient traiter de puissance à puissance, mais de puissances qui goûtent fort leur entente.

Est-ce que nous avons ce même air quand nous marchions sous les pins, au cap Ferrat?... Avait-il cette même expression dominatrice? et moi cette apparence de subir un charme que j'acceptais volontiers...

En flèche, la question a traversé mon cerveau. Et aussitôt, ma fierté s'est cabrée; la volonté m'a étreinte de ne permettre à Bernard Soudry aucune intrusion dans ma vie où il n'a que faire.

Quelle puissance d'envoûtement a-t-il donc su exercer sur la créature neuve que je suis...? Envoûtement auquel, je dois, je *veux* me soustraire.

## XIX

Comme un fruit mûr tombe nécessairement à l'heure voulue, sous un invisible choc, ma résolution de partir s'est tout à coup précisée et m'a fait prononcer les mots qui annonçaient mon retour à Paris... Cela, sans que ma volonté consciente semble être intervenue... J'ai obéi à une irrésistible impulsion, comme on fuit à l'approche d'un danger pressenti.

Ma déclaration a soulevé les aimables protestations de ma tante qui a insisté pour que j'attende son propre départ, en mai. J'ai été

touchée mais n'ai pas cédé. Telle que je la connais, mieux valait la laisser sur le regret de mon absence. Certes, elle est accueillante et bonne ; mais elle se lasse vite des gens comme des choses qui cessent d'avoir pour elle, l'attrait du nouveau.

Loute, elle, n'a rien dit. Elle m'a enveloppée d'un regard un peu surpris, chercheur, comme si elle supposait une cause secrète à ma disparition soudaine ; mais elle a paru si bien l'accepter que j'en ai éprouvé un petit frisson au cœur. Combien je m'étais déjà attachée à elle et m'imaginai recevoir en retour... Illusion stupide !...

Une personne a été bouleversée par l'annonce que j'allais partir, c'est Mimi, ma petite bien-aimée. Elle l'a entendu dire par sa *nurse*. Aussitôt, elle a bondi dans ma chambre, m'a jeté ses bras autour du cou, avec un cri de tendresse :

— Tante Chantal, c'est pas vrai, n'est-ce pas ? Betty s'est trompée, vous ne vous en allez pas?... Maman n'est pas là... Je veux *vous* avec moi... Vous êtes comme maman !

Je l'ai enlevée dans mes bras, blottie contre ma poitrine, et je sentais haleter, tout près, son cœur d'enfant en détresse. Mes lèvres cherchaient la petite figure contractée qui se cachait dans les plis de mon corsage et qu'elle relevait, par instant, toute pâle et sans

larmes, pour m'embrasser. Afin de la calmer, je lui souriais, ma voix cherchant à la bercer :

— Mon petit amour, je vais aller t'attendre à Paris et envoyer ta maman te chercher... Tu veux bien que j'aie lui dire qu'elle arrive bien vite...

Elle murmurait :

— Oui... oui... Envoyez maman !

Mais elle se serrait toujours contre moi.

Ah ! quelle vague d'amour maternel, en cette minute, me submergeait toute, me pénétrant, de la douceur sans pareille de posséder, moi, la solitaire, le trésor de cette tendresse d'enfant !

Si Mimi était vraiment *mienne*, je serais trop comblée pour avoir jamais le droit de me plaindre et désirer rien de plus...

## XX

Je pars demain.

Aujourd'hui, seule, j'ai voulu revoir la côte jusqu'à Vintimille. Je suis allée à la frontière. La chaleur était lourde ; la mer, une nappe soyeuse d'un bleu argenté dont le frémissement se hérissait d'aigrettes de lumière. Des roses foisonnaient en bouquets le long des sentiers, dans les jardins dont elles esca-

ladaient les haies. Les feuilles chaudement violettes des boulainvilliers s'accrochaient à des murs roses, mêlées aux iris dont la senteur fine s'effaçait sous le parfum violent des orangers. Et, sur la route montante, je suis restée immobile à contempler cette beauté épandue autour de moi, inconsciente de la fuite des minutes ! D'insaisissables désirs me meurtrissaient délicatement... Cette femme toute vibrante, était-ce encore la paisible Chantal qui savait être heureuse même dans les limbes ?

Le tumulte d'une suite de cars qui arrivaient et s'arrêtaient à grand bruit m'a soudain arrachée à ma rêverie confuse. J'ai regardé l'heure indiquée à mon poignet... Ah ! que l'après-midi était donc avancé déjà ! Et je voulais revoir encore quelques coins de Monte-Carlo que j'ai aimés entre tous... Un dernier regard d'adieu autour de moi, douloureux comme un arrachement ; et je me suis précipitée vers le train dont l'heure était toute proche. J'ai fait le trajet les yeux attachés sur l'horizon que je reverrai... Dieu sait quand ! Et aussitôt sortie de la gare, je me suis trouvée dans la cohue dense du Café de Paris, — c'était encore l'heure du thé, — dans le flot incessant, vers le Casino, des joueurs et des curieux. Comme je passais, pour gagner ma terrasse préférée, j'ai aperçu

Soudry qui sortait du Casino. Il avait ce visage tendu que lui donne le jeu. Je ne sais comment il a pu me distinguer dans la foule. Tout de suite, il s'est approché ; et de sa manière impérative, il a interrogé :

— Où donc étiez-vous tantôt ? Je suis allé chez Mme de Bussy exprès pour vous, espérant vous y trouver et vous enlever pour quelque promenade puisque je vous ai tout juste aperçue ces jours-ci... Vous étiez déjà en mouvement !... Madame Chantal, — remarquez la correcte appellation, — vous me traitez souvent de « vagabond »... Je crois que je puis vous retourner la compliment !... Où donc trottiez-vous ?... Seule ?

— Bien entendu, seule... Ma tante déteste la marche et Loute est au tennis.

— Quel dommage qu'un bon hasard ne m'ait pas amené sur votre passage ? Je m'en fusse bien trouvé à tous égards !

— Pas de chance, aujourd'hui, alors ?

Il hausse les épaules, insouciant.

— Peuh !... Du bon et du mauvais, ce qui a été un agréable coup de fouet pour mes nerfs, toujours en quête de stimulants. Près de vous, Notre-Dame de la Paix, ç'aurait été l'accalmie délicieuse.

Je déteste quand il parle de cet accent sarcastique qui me rejette loin et me rend aussitôt toute prête à me dérober.

Il s'en aperçoit immédiatement. Ses yeux s'éclairent et me regardent avec ce charme que le sourire leur donne parfois, — trop fugitif...

— Vous me trouvez très peu aimable, n'est-ce pas, madame, et vous pensez à semer le monsieur désagréable qui trouble le souvenir enchanté que vous rapportez de votre promenade...

— Comment savez-vous que j'en ai été contente?

— Croyez-vous donc que je ne connaisse pas maintenant toutes les expressions de vos yeux?... Votre visage fleure les roses, le soleil et la mer qui vous ont frôlée tout cet après-midi que j'aurais tant aimé passer près de vous!... Où étiez-vous?

— A la frontière.

— Et vous avez jeté des regards d'envie sur la chère Italie. Quel dommage de n'avoir pas été près de vous pour faire de même et vous emmener à San Remo, par exemple, ou, tout au moins, au jardin de la Mortola pour ressusciter la promenade, — inoubliable pour moi, — du cap Ferrat...

Que veut-il dire? En rafale, s'élève soudain, en mon âme, un tourbillon de regrets. Pourquoi est-ce que je pars?... Pourquoi l'ai-je obstinément voulu?... Est-il possible que, sans nécessité aucune, demain je sois emportée loin de ce pays où j'ai appris la douceur de vivre ;

retournant, de mon plein gré, vers l'austère solitude, qui est mon bien le plus sûr... Les minutes heureuses que le destin nous accorde..., c'est insensé de les abréger volontairement !... Comment ai-je pu faire cette folie !

Sans doute, quelques secondes, je suis restée silencieuse sous le choc qui heurtait ma vaine sagesse. Soudry se penche un peu. Son regard cherche le mien. Pourvu que sa clairvoyance n'y découvre pas le regret aigu dont tout mon cœur est angoissé... Il continue :

— Mme de Bussy a, tantôt, dit devant moi que, demain, vous partiez... Sûrement, j'ai mal entendu... n'est-ce pas... il n'est pas vrai que vous quittiez subitement ainsi Monte-Carlo ?

— Non pas subitement... Depuis quelques jours, mon retour à Paris est décidé. Je pensais que, comme tous les intimes de ma tante, vous l'aviez appris...

— Non. Le hasard ne m'avait pas renseigné... Sans quoi, vous pouvez être certaine que je n'aurais pas résisté à la tentation de vous dire : « Ne partez pas !... Il faut, je *veux*, je vous en prie, restez encore ! »

Il parle comme Mimi... Mais quel abîme entre les deux élans qui éveillent, en mon cœur frissonnant de détresse, la même douceur poignante.

— Et pourquoi partez-vous ?

Je me raidis et articule légèrement :

— Les meilleures choses finissent... Je ne puis éternellement encombrer ma tante de ma présence... Si bien que je me trouve chez elle, il me semblera bon de revoir mon *home*.

— Votre *home* solitaire ! Vous vous y ennuierez, je vous en prévient, jette-t-il impatient.

— Non ! oh ! non ! C'est impossible. Votre perspicacité ne vous a-t-elle pas révélé que d'invisibles présences le peuplent, infiniment bienfaisantes pour moi ?

— Tout est parfait alors, réplique-t-il, la voix mordante. Partez donc, le cœur léger, tirant votre révérence aux amis pour lesquels votre présence ici était un bien précieux...

J'ai un instinctif geste d'épaules avec un petit rire sceptique dont le son m'étonne comme s'il échappait aux lèvres d'une autre... Encore une fois, où prétend-il arriver?... Comment ne s'aperçoit-il pas qu'il m'est impossible de prendre au sérieux ses assurances, simples propos de politesse... Il doit avoir l'habitude d'en offrir l'hommage aux femmes dont il veut galamment prendre congé ; et, sincère, je répons un peu moqueuse :

— Que vous avez donc de courtoisie et d'imagination ! Mais vous me jugez vraiment bien naïve ou bien orgueilleuse, pour me supposer capable d'admettre que ma présence, mon absence puisse être remarquée et éveiller

quelque intérêt, en dehors du cercle de ma famille...

Son regard m'enveloppe toute, me donnant l'impression d'un bras caressant qui m'attirerait avec une sorte d'impérieuse douceur.

— Alors, sincèrement, vous ne croyez pas... vous, l'exceptionnelle Chantal qui ne ment jamais, vous ne voulez pas croire que la certitude de votre départ me révolte?... Qu'il va me sembler dur... triste ! de constater sans cesse que vous avez disparu de l'horizon où je trouvais si... charmant de vous apercevoir... Alors même que je ne vous approchais pas, obéissant à la sagesse — une fois par hasard !... — avec un regret que, évidemment, vous ne pouvez soupçonner... Maintenant, devant votre départ, cette... discrétion me paraît ce qu'elle était,... absurde !... Comme si, à mon âge, j'ignorais encore qu'être sage, c'est être fou !... Tant pis pour moi si je pâtis de la sottise d'avoir prétendu agir pour le « bon motif »...

Je lève vers lui des yeux qui doivent être interrogateurs passionnément.

— Je ne comprends pas... Expliquez.

Est-ce vraiment à moi que s'adressent ces étranges paroles qui tombent en mon cœur et le font heurter ma poitrine à larges coups... Ainsi, de lourdes pierres troublent une eau frémissante.

Avec une mélancolie désespérée, je contemple les flammes, les ors féeriques, les mauves et les verts tendres du couchant sur Monaco, sur la mer devenue violette, sur les jardins dont les senteurs, apaisées par le crépuscule, frôlent la folle créature que je suis ce soir... Avide de tant de choses !

J'entends la voix troublante me dire avec son autorité dominatrice :

— Ne cherchez pas à comprendre, Chantal... Un jour, peut-être, je pourrai vous expliquer... Aujourd'hui, je vous en prie, croyez tout simplement à la sincérité, à la force de mon regret de vous perdre...

— Je le voudrais bien... Mais c'est si peu vraisemblable !... Enfin, merci de me laisser partir sur la pensée que je serai un peu regrettée... Cela me semble bon et consolant... Au revoir... Il faut que je rentre... Il doit être tard...

— Mais non !... Et puis qu'importe ! Jouissez du beau crépuscule... Le dernier de votre séjour ! Ne soyez pas inutilement sage ! A partir de demain, vous aurez toute facilité de l'être. La tentation sera loin.

Aura-t-elle disparu avec le tentateur?... Je tressaille obscurément ; et d'instinct, je dis avec une sorte de prière, dans un besoin éperdu de me ressaisir :

— Ne me retenez pas ! Il faut que j'aie m'habiller pour le dîner...

— Soit ; mais alors je vous accompagne.

Il ne demande aucun consentement et avance près de moi qui ne proteste pas — et n'y songe guère... Une dernière fois, mes yeux enveloppent l'horizon que voile le crépuscule et je commence à monter les escaliers ramenant en ville.

A la dernière marche, quand j'atteins les jardins, je me heurte à Loute qui rentre aussi. Elle a sa raquette en main, des joues de rose pourprée. Me reconnaissant, elle jette un *shake-hand* masculin au garçon en costume de joueur qui l'accompagne et nous accoste, Soudry et moi, avec un leste :

— Bonsoir, vous deux, les promeneurs.

Un léger froncement rapproche ses sourcils par-dessus les yeux vifs qui happent les plus subtiles nuances ; et elle me demande, désinvolte :

— Revenons-nous ensemble ? tante Chantal. Ou préférez-vous que je vous laisse en la société de ce monsieur qui, si vous étiez restée à Monte-Carlo, aurait certainement fini par vous compromettre, en étant ainsi toujours sur vos talons... .

Les notes de la voix sont provocantes malgré le ton de badinage. Je réponds à l'agression par un : « Loute ! » dont je fais, de mon mieux, un rappel à l'ordre. Mais je

suis maintenant trop habituée aux propos audacieux de cette gamine pour y attacher de l'importance.

Soudry n'a pas bronché. Il regarde Loute d'un air narquois. Seulement, au fond de ses prunelles, je lis clairement qu'il est exaspéré contre elle et, de tout son être, regrette de ne pouvoir la congédier comme une enfant insolente. Ironique, il riposte :

— Tiens, tiens, tiens... Ça vous étonne, jeune Loute, que je goûte la société de madame votre tante et désire en profiter pour son dernier crépuscule à Monte-Carlo?

— Mais non, mais non ! Ça ne m'étonne pas du tout car, à ma façon, je partage votre goût... Vu ma générosité, je ne veux pas, vieil ami, vous enlever votre plaisir... Et je me sauve... vite... Au revoir, bonnes gens... Bien de l'agrément !

Quelque chose dans son accent ressuscite instantanément l'ancienne Chantal qui répond :

— Moi aussi, je rentre, Loute. Attendez-moi... Nous ferons route ensemble. Je ne demande pas à M. Soudry de nous accompagner, car vous m'avez l'air d'humeur bien batailleuse...

Je tends la main d'un geste de congé à son adversaire. Il a son mauvais visage, railleur et dur, une sorte de reproche aigu, presque

de la colère dans l'acier de ses yeux gris.

— C'est cela, madame, obéissez, selon la raison, à cette jeune mère-grand !... Adieu.

Je corrige tout de suite :

— Non pas adieu, au revoir. Je pense que, demain, nous nous rencontrerons encore...

— S'il plaît au hasard, et que la petite personne ici présente vous le permette. Mesdames, je vous présente mes hommages...

Un temps... Et il achève :

— ...les plus respectueux.

Nous partons, Loute et moi. Dans la nuit qui tombe avec une paix infinie, j'aperçois l'altière silhouette de Soudry immobile où nous l'avons laissé...

— Tante Chantal, vous ne parlez pas... Vous êtes fâchée?... interroge la voix changée, très douce, de Loute, alors que nous nous dirigeons vers l'avenue des Moulins dont flambent les étalages.

— Fâchée?... Pourquoi le serais-je?

— Parce que j'ai troublé votre flirt avec Soudry...

— Vous savez bien que je ne flirte ni avec Soudry ni avec personne.

— Mais lui désire le faire avec vous... Et, je vous assure... cela ne doit pas être... Je vous le jure, il ne faut pas le lui permettre!

— Loute ! oh ! Loute !

Saisie, je la regarde. Elle marche près de

moi, sans tourner la tête de mon côté, mais une expression nouvelle durcit sa figure juvénile.

Elle a soudain un profil de femme, presque grave, tandis qu'elle poursuit :

— Laissez-moi vous dire ce que je pense, tante Chantal... Vous ferez de mes paroles ce que vous voudrez ensuite... Depuis... depuis toujours, je connais Bernard. De tout temps, je l'ai vu à la maison... Et aussi, hors de chez nous. Je l'ai entendu causer et j'ai entendu parler de lui. Je me rends donc bien suffisamment compte de ce qu'il est. D'ailleurs, je le reconnais fort intelligent, très séduisant quand il le veut... À certains points de vue, j'ai même une réelle confiance en lui... Ainsi, par exemple, s'il le fallait, je partirais très bien seule avec lui, sûr qu'il ne ferait ni ne dirait rien qu'il ne doive pas... C'est que je suis une gosse qu'il a connue toute petite, pour qui son sentiment est plutôt paternel... Tandis que vous, Chantal, vous êtes une femme, une *vraie* femme, et très tentante... D'autant plus, qu'il vous devine sur la défensive... Aussi il tourne autour de vous, poussé par un orgueil et une rapacité de conquérant — impitoyable dès que son bon plaisir a mis en lui la volonté de subjuguier... C'est pourquoi je déteste le voir près de vous..., occupé de vous...

— Vous craignez... quoi? Loute.

— J'ai l'impression... absurde peut-être, qu'il va vous faner, même plus... vous salir!

— Oh! Loute, comment osez-vous dire de telles choses!

— Parce qu'elles sont la vérité... Laissez-le à ses actrices, à ses danseuses, à ses femmes du monde... frelatées, à ses amies équivoques... Ce n'est pas un homme pour vous, je vous assure, tante, vous méritez mieux... Vous valez trop pour lui permettre de vous mêler à cette bande...

Je ne répons pas tout de suite. Mon Dieu! pourquoi, en moi, un écho clame-t-il que cette enfant voit juste... Et pourquoi cette certitude qui s'implante, précise, m'est-elle ainsi décevante et douloureuse?... Je dis, un peu amère :

— Que votre jeunesse est sévère! Loute. Soudry prétendait que vous me dites du mal de lui... Je ne pourrai plus lui affirmer qu'il se trompe... Vous lui reprochez, en somme, une manière d'être qu'il a auprès de Régine, de votre mère...

— Oui, mais elles sont blindées par l'expérience... Vous, pas du tout! Vous êtes tombée dans notre milieu, tout différent du vôtre, comme un innocent petit oiseau jeté hors de son nid, qui, alors, tout seul, bravement s'élançe, sans se douter que dans l'immense

ciel, il y a toujours quelque épervier rôdeur en quête d'une proie...

Machinalement, je jette un coup d'œil sur ma compagne. Qui me parle?... Est-ce une petite fille dont les dix-sept ans ne sont pas encore sonnés? Non pas une femme?...

Et je murmure :

— Loute, vous êtes trop jeune pour vous rendre compte... Je ne suis plus une enfant...

— C'est vrai, tante Chantal, si nous comparons nos âges, je suis une bambine près de vous, une femme qui a été mariée... Et il est très ridicule à moi de vous parler comme j'ose le faire... Mais nous autres, les petites d'après-guerre, nous sommes, de par les circonstances, bien plus vieilles que les jeunes filles de jadis, au même âge. Tante, ne croyez pourtant pas que je me permette de vous donner un conseil. Tout bonnement, je vous dis mon impression. Une impression si forte que...

— Que?... pourquoi vous arrêtez-vous? Loute.

Elle lève vers moi des yeux qui, sous la flambée d'un étalage, m'apparaissent brillants d'affection.

— Que... Vous voulez savoir?... que... eh bien!... que, malgré mon plaisir de vous avoir ici, j'aime mieux que vous partiez... Ainsi, *il* sera séparé de vous; et, tel qu'il est, distrait par ses fantaisies successives,

il perdra le goût de vous qu'il a vif en ce moment, parce qu'il vous « découvre » et que vous le changez de son habituelle société féminine. Ce sera mieux, de la sorte.

Je ne réponds pas. Une douceur a dissipé, — pour un instant, peut-être, — le malaise éveillé en moi par les paroles de Loute. Il me semble bienfaisant que, par affection, elle fasse passer ce qu'elle estime ma sécurité, avant son propre plaisir...

— Tante Chantal, pendant que nous sommes encore seules, dites-moi que vous n'êtes pas fâchée parce que je vous ai livré tout l'intime de ma pensée... Ce que je fais avec si peu de personnes !

Je m'aperçois que nous sommes arrivées à destination, devant notre villa du *Grand Palais*. Je pénètre dans le vestibule et, très sincère, tendre, j'attire la jeune figure sous mes lèvres et murmure :

— Je vous remercie, Loute, de vous être montrée pour moi une vraie petite amie et jamais je ne l'oublierai... Je ne vous en aime que mieux, ma chérie.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

Soulevant le rideau de la fenêtre, Chantal regarda si la fin de l'averse s'annonçait. Des gouttes, encore, giclaient contre les vitres, mais le ciel s'éclairait entre les nuées déchirées... Et la sourde mélancolie s'allégea qui, depuis son retour, pesait sur Chantal.

Elle avait retrouvé Paris trempé de gibou-lées, glacé par une vague de froid qui s'abat-tait sur les calorifères éteints et lui avait fait commander de grosses flambées de bois dans toutes les pièces de son logis, déserté depuis un mois.

Était-il possible que son absence eût eu pareille durée?... A Monte-Carlo, elle n'avait pas remarqué cette fuite du temps. Les jours y passaient si vite!... Bien autrement vite encore qu'à Paris... Un peu saisie, elle en prenait conscience, irritée de découvrir dans

les replis obscurs de son cœur, la nostalgie du radieux pays abandonné sans nécessité aucune.

Soudry lui avait donc jeté un sort en la menaçant de ne pas trouver le plaisir espéré dans la recouvrance de son *home*? Décidément, elle le constatait, il ne lui avait rien valu d'être entourée, gâtée, d'apprendre le charme du farniente, jusqu'alors inconnu à son existence ultra-remplie et très ordonnée.

Mais sûrement ! c'était là un moment de désarroi né d'un brusque changement de vie. Bien vite, elle allait retrouver la saveur vivifiante de son indépendance ; échapper à la sensation bizarre que quelque chose ou quelque'un lui manquait, faisant son cœur pareil à un pauvre arraché soudain au foyer où se réchauffait sa nudité.

Vaillante, elle reconnaissait l'obligation de réagir, de se reprendre à tout ce qui l'intéressait ou la charmait, avant le troublant voyage.

Ce jour-là, elle allait chez Régine pour répondre au désir instant de sa tante :

— Aussitôt votre retour, je vous en prie, Chantal, passez chez Régine et écrivez-moi ce qu'elle devient.

La rage de l'averse était épuisée. Un pâle soleil glissait maintenant sur le pavé luisant ; et, contente d'échapper à elle-même,

Chantal se dirigea vers la maison de sa cousine.

— Non, Madame n'est pas sortie, répondit le concierge à sa question.

Elle s'engagea dans l'escalier et, près d'atteindre l'étage de la jeune femme, soudain elle entendit le choc d'une porte qui retombait, puis un bruit de pas, de voix ; et elle reconnut celle de Régine qui s'exclamait avec une familiarité tendre :

— Oh ! mon chéri, j'ai oublié la liste de ce que nous avons encore à prendre chez nous... Descends, je te rejoins tout de suite, dans le vestibule.

Un timbre masculin répondit aussitôt.

— Veux-tu que j'aille chercher le papier ?

— Non, tu ne le trouverais pas... Je te suis.

Chantal entendit les pas précipités de la jeune femme qui grimpait en courant. Pétrifiée, elle était restée sur la marche qu'elle venait de gravir. Et devant elle, apparut le « flirt », l'ami de Régine, François Rigault qui, tranquille, continuait à descendre.

— Ah ! fit-elle inconsciemment.

Tout de suite, elle eût voulu étouffer son exclamation. Trop tard !... Elle avait attiré l'attention du jeune homme qui allait passer, en se découvrant, sans la reconnaître.

Il s'arrêta court.

— Madame de Rhuys!... Ainsi vous êtes de retour?... Régine, Mme de Bussy, veux-je dire, l'ignorait...

— Je viens d'arriver...

Tous deux se turent, conscients de la gravité de la rencontre imprévue, si banale d'apparence ; et dans cette seconde de silence, ils entendirent la voix gaie de Régine qui approchait toujours courant et annonçait :

— Me voici!... Je n'ai pas été longtemps, tu vois, mon François. Sauvons-nous ! maintenant.

Mais alors, elle aperçut le groupe ; et à son tour, dans sa stupeur, s'immobilisa. La voix sourde, elle interrogea :

— Est-ce bien vous ? Chantal... Où est-ce que je rêve éveillée ?

— C'est bien moi... J'arrive de Monte-Carlo et, de la part de votre mère, je viens chercher de vos nouvelles, vous redire son désir de vous avoir enfin près d'elle, dans le Midi.

Elle s'était appliquée à parler d'un ton naturel, comme si rien n'était anormal dans leur rencontre. Mais, tout de suite, Régine discernait la note fautive dans la voix de Chantal. Et un silence lourd d'hésitation plana quelques secondes. Fallait-il laisser la situation dans le vague sans la préciser par

une explication, ou l'accepter hardiment, en reconnaissant ce qui était.

Régine sentit qu'à elle appartenait la décision ; et un frémissement dans la voix, mais fière, elle articula :

— Je crois, Chantal, que mieux vaut vous confier la vérité... Car vous m'avez entendue, n'est-ce pas ?

Silencieuse, Chantal inclina la tête.

— Alors vous êtes maintenant éclairée sur la raison qui me retenait à Paris. Voulez-vous nous en garder le secret... ? quelque temps encore, du moins... Pour que j'apprenne moi-même à maman le parti nécessaire que François et moi avons dû prendre.

De nouveau, Chantal eut un geste affirmatif. Son regard trahissait une attention grave et ne se détachait pas du visage transfiguré de sa cousine. Plus rien de l'expression sombre et fermée dès que la bouche ne souriait pas. Maintenant, en dépit de son émoi, les traits de Régine semblaient nimbés par une clarté rayonnante et chaude.

— Chantal, je vous expliquerai... Vous serez notre alliée et plaidez notre cause avec tout votre cœur.

— Tout ce que je pourrai faire pour votre bonheur, Régine, je le ferai certainement.

— Merci, chère. Demain, j'irai vous trouver dans la matinée. Voulez-vous ? Je vous

raconterai... Et vous me parlerez de ma petite fille... Son absence est l'ombre dans l'allégresse de ma vie nouvelle.

— Elle aussi, à sa manière, souffre de votre éloignement, Régine.

— Pourtant maman, qui la chérit, doit être très bonne pour elle, la gâter. Loute aussi... Et je suis sûre que vous faisiez comme toutes deux...

— Pour elle, hélas ! nous ne pouvions être *vous*... l'Unique, la maman.

Les yeux brûlants de Régine cherchèrent l'homme debout près d'elle, dont le regard ne la quittait pas. L'attirant, il se courba et baisa la main qui était allée se blottir dans les siennes, d'un geste si tendre de confiance que dans le cœur de Chantal une sorte d'envie tressaillit. Malgré elle, arrivaient à son oreille, les mots qu'il murmurait à la mère en détresse :

— Ne soyez pas désolée ainsi, mon cher amour... Les mauvais jours ne dureront pas... Ayez confiance. Ensuite, tout sera si bien...

Elle secoua un peu la tête mais se redressa. Dans la pénombre, ses yeux étaient brillants, comme pleins de larmes qui ne tombaient pas.

— A demain, Chantal, puisque, aujourd'hui, nous avons un rendez-vous qui me prive d'aller tout de suite vous trouver.

Pensez à moi avec beaucoup d'indulgence et de bonté... Je vous assure que je suis excusable et que j'essaie d'agir pour le mieux.

— Oui, c'est ce qu'il faut... Mais il est quelquefois si difficile, je le comprends trop bien... d'être rigoureusement sage...

Et tous trois se séparèrent. Chantal emportait sur son visage, le baiser frémissant de Régine, et ses mains étaient encore brûlantes de la forte étreinte de François Rigault.

## II

Régine avait dit :

— J'irai vous trouver et je vous expliquerai...

Ces mots bourdonnèrent sans relâche dans le cerveau de Chantal jusqu'à la minute où, après un coup de timbre, elle entendit sa vieille femme de chambre lui annoncer :

— Mme la baronne Régine attend Madame au salon.

— Bien, dites que je viens tout de suite.

A l'avance, Chantal le savait, ce que la jeune femme avait à lui expliquer ; et, tout ensemble, elle redoutait et désirait l'en-

tendre... « Vous verrez que je suis excusable, » avait ajouté Régine, et sa cousine le souhaitait ardemment.

Attendant assise devant le foyer, elle semblait réfléchir, le visage appuyé sur ses mains jointes; et sa méditation devait être bien profonde, car elle eut un sursaut quand Mme de Rhuys, lui effleurant l'épaule, dit doucement :

— Me voici toute à vous, Régine. Que pourrais-je pour vous?

— M'écouter avec votre cœur, non pas seulement avec les opinions que vous ont données votre éducation. Mes paroles imprudentes d'hier vous ont sûrement fait comprendre ce qui est entre... François et moi...

— Il vous aime et vous l'aimez, fit lentement Chantal dont le cœur battait à coups plus pressés encore que celui de Régine.

— Oui, depuis un an... Aujourd'hui, je l'aime plus... plus que tout ce qui existe au monde en dehors de lui...

— Pas plus que Mimi ! C'est impossible !

— Non ! Oh ! non, pas plus que Mimi... ! Je les aime différemment... J'ai besoin de tous les deux près de moi pour être heureuse... Je ne sacrifierais ni l'un à l'autre, ni l'un pour l'autre... Ma petite fille m'est un trésor... Mais *lui* a transformé ma lugubre vie. Par lui, j'ai eu la revanche des années traver-

sées après mon... abominable mariage. Ma chaîne brisée, j'avais respiré ! Maintenant... tout mon être semble ressuscité... Et c'est tellement bon ! Vous me comprenez ? Chantal.

— Ah oui ! Mais...

— Mais quoi ?

— Mais comment pouvez-vous accepter l'obligation inflexible de cacher votre amour, qui certainement veut la durée et exige que vous viviez toujours dans le mensonge... Ce doit être terrible !

Régine eut un étrange sourire. Ses prunelles dont le mystère avait fait, tant de fois, songer sa cousine, luisaient avec le même rayonnement que, la veille, avait remarqué Chantal, tressaillante.

— Je n'ai pas eu le choix... Quand le bonheur vient, alors qu'on ne l'espérait plus, il faudrait, pour le repousser, un héroïsme dont j'étais incapable après tout ce que j'avais souffert... Mais soyez satisfaite, François pense comme vous... C'était pour lui un supplice de ne pas m'aimer au grand jour. Il veut que je porte son nom et soit sa femme, non sa maîtresse. Cela même dans l'intérêt de Mimi qui, peut-être, me serait enlevée si notre liaison était apprise... Alors, avec tout le reste, j'ai oublié ma terreur de nouveaux liens, quand je sentais encore les blessures du premier... Et j'ai consenti à ce qu'il voulait, re-

commencer ma vie avec lui, par le mariage...

— Mais... mais Régine, vous n'êtes pas libre !... Vous êtes toujours mariée !

Une expression de révolte durcit les traits de la jeune femme et elle dressa la tête.

— Je suis libre puisque j'ai obtenu mon divorce... Et avec combien de droit !

Les préceptes éternels que Chantal reconnaissait lui jetaient aux lèvres une protestation... Mais telle était la résolution qui martelait l'accent de Régine, qu'elle ne prononça pas les mots prêts à jaillir de sa bouche.

La main de Régine se posa sur la sienne.

— Que pensez-vous ? Chantal. Dites... Rien de votre part ne peut me blesser. Avec les idées dont on vous a pénétrée, vous me blâmez ?

— Ah !... Je n'en ai pas le droit. Que ferais-à votre place?... Aurais-je le courage d'obéir à un devoir très... dur !

— Un devoir !... En conscience, vous me jugez tenue de sacrifier toute ma vie — et je n'ai que vingt-six ans ! — à un être dépravé, sous ses beaux dehors de gentilhomme... Un drôle ! Je vous jure, vous pouvez me croire sur parole ; père en est mort de chagrin, désespéré d'avoir, sans le savoir, préparé mon malheur... Et c'est à un misérable de cette espèce que vous prétendez me voir enchaînée, sans délivrance possible... que ma mort... ou la sienne?... Chantal, je n'ai rien d'une

sainte !... Je ne suis qu'une malheureuse désemparée qui, tout à coup, a la chance inouïe de rencontrer un appui sûr et peut cesser ainsi d'être ballottée en épave, appuyée sur le cœur qui l'a recueillie et la soutiendra toujours... Et vous croyez possible que de tels biens, on ne les saisisse pas dans la détresse, quand ils apparaissent à portée?... C'est si court la vie ! Surtout quand on a l'audace de vouloir la commencer à l'heure où sont déjà si entamées, les années qui nous sont accordées pour en jouir ! Et vous le savez bien !

Chantal tressaillit toute. N'était-ce pas sa pensée même que Régine articulait là, avec une véhémence passionnée ?

Elle serra ses deux mains d'un geste inconscient de défense, et dit, la voix assourdie :

— Au point de vue humain... oui, peut-être. Mais j'ai toujours vécu dans un milieu où personne n'aurait admis la possibilité d'écarter la loi qui vous révolte...

— Alors, Chantal, vous aimeriez mieux me voir rester la maîtresse de François ?

— Cela aussi est mal...

— Eh bien ! puisque tout est mal, je n'ai plus qu'à m'arranger comme je puis !... Et Dieu, le bon Dieu me pardonnera, lui qui m'a créée telle que je suis...

— Votre mère sait ?

— Elle doit savoir maintenant, François

lui a écrit. Au dernier moment, comme je l'en ai supplié. Maman est intransigeante... surtout quand il s'agit des convenances ! Et les divorces marquent mal, dans notre monde ! Plusieurs fois, quand l'occasion s'en est présentée, elle m'a déclaré que, mon mari vivant, je ne devrais pas compter sur son consentement à un autre mariage. J'avais alors trop présent, le souvenir des mois affreux traversés pendant ma première expérience, pour discuter sa décision. Mais aujourd'hui, j'aime infiniment, comme je suis aimée... C'est moi qui, étant avertie, m'occupe de ma destinée et je veux la confier à l'homme qui m'a rendu la joie de vivre. Et c'est si enivrant de se savoir le *tout* d'un autre qui vous protège, éveille en vous le désir de se dévouer corps et âme, d'aimer toujours plus, jusqu'à se fondre en lui...

D'une voix contenue, Régine avait parlé ; mais son accent faisait, de ses paroles, des gouttes ardentes qui tombaient sur le cœur de Chantal... Comme des flammes atteignent la cendre chaude d'un foyer étouffé.

Une prière irraisonnée lui jaillit des lèvres :  
— Oh ! Régine, taisez-vous ! je vous en supplie... Vous êtes cruelle de dire ces choses devant moi qui n'en possède rien !

Régine se pencha et ses lèvres cherchèrent le visage de Chantal.

— Chérie, c'est vrai... Comme les gens

heureux j'étais affreusement égoïste ! Mais pourtant, je souhaite bien fort que vous le deveniez aussi pour la même raison... Jeune, charmante comme vous l'êtes, il est impossible que vous ne retrouviez pas l'atmosphère d'amour que vous avez perdue.

Chantal eut un frémissement et serra ses lèvres pour qu'il n'en sortît aucune indiscrete parole.

Non, elle ne l'avait pas connue cette atmosphère de passion dont, autant que sa cousine, elle était altérée. Elle avait été, seulement, chère à un ami affectueux et sage, dévoué... Comment ce don reçu ne lui suffisait-il pas !

Laissant tomber les paroles de Régine, elle questionna :

— Votre mère a-t-elle répondu ?

— Elle n'en pas eu encore le temps matériel. Mais sa réponse, je la connais. Elle veut bien me plaindre car elle est très bonne, m'offrir, s'il est besoin, sa protection, sa maison, l'argent qui me manquerait... Mais toujours sûre d'avoir raison, elle estime que, pour éviter un scandale, je dois me résigner à une éternelle solitude de cœur et de corps, où je demeurerai cloîtrée, par respect des convenances mondaines. Est-ce qu'un pareil renoncement est possible à une femme de mon âge ?... Allons donc !... En tout cas,

moi, je suis incapable de tant d'héroïsme.

— Régine, alors... Oh! alors, que va-t-il arriver?

— Ce qui est nécessaire pour éviter des scènes inutiles et très pénibles. Si, ainsi qu'il est probable, elle me refuse son consentement, nous passerons outre. Vous le savez peut-être, à la fin de la semaine, François part en mission au Canada. La veille, nous serons mariés et je partirai avec lui, portant son nom, devenue sa femme. La force du fait accompli agira beaucoup plus sur maman que les raisons, les prières, les larmes...

Avec stupeur, Chantal avait écouté la jeune femme, toujours figée dans une sorte de calme résolu. Mais ses yeux étaient brûlants de fièvre.

— Régine, vous ne ferez pas cela! C'est un acte si grave!

— Si, je le ferai, puisqu'il le faut.. Selon les circonstances, nous resterons absents plus ou moins de temps, pour que notre éloignement aide à l'apaisement. Je vous ai tout dit, Chantal. Vous plaidez notre cause, n'est-ce pas? Soudry aussi n'y manquera pas...

Chantal eut la sensation d'un choc qui la heurtait.

— Lui aussi sait?

— Oui. Il est un des meilleurs amis de François, aussi dévoué que le permet son

égoïsme de célibataire. Il aurait été notre témoin si, par égard pour maman, il n'avait pas voulu se trouver directement mêlé à notre mariage...

— Et... oh ! Régine ! et Mimi, que devient-elle dans ce... bouleversement ?

Le visage de Régine se décolora jusqu'aux lèvres.

— J'ai écrit à maman, qui adore Mimi, que, jusqu'à mon retour, je la lui confie et la supplie d'être une mère pour ma petite bien-aimée, telle qu'elle l'a été pour nous, enfants... Je la recommande à Loute en même temps, à vous aussi, Chantal, pour qu'elle souffre le moins possible de mon départ.

— Elle en souffrira beaucoup, Régine, sensible comme elle l'est...

La jeune femme posa les deux mains sur ses oreilles pour ne pas entendre. L'angoisse contractait son visage.

— J'ai le cœur déchiré de laisser ma chérie... Mais je ne puis entraîner sa petite vie dans notre aventureuse odyssée... Chantal, vous lui parlerez beaucoup de moi pour qu'elle ne doute pas de ma tendresse... Vous lui répéterez que, de cœur, je suis près d'elle toujours, et la regrette !... Que je vais venir la reprendre... et de loin, hélas ! je l'aime toujours fort... fort... oh ! si fort !

La voix de Régine se brisa et de grosses

larmes roulèrent sur ses joues. Brusquement, elle se leva :

— Ne parlons plus d'elle... Sans quoi, le courage me manquera pour partir. Et cependant, il le faut... il le faut ! Merci, Chantal, de m'avoir écoutée et pardonnez-moi de vous avoir peut-être scandalisée. Je ne prévois pas la possibilité de vous revoir avant notre départ. Je vous écrirai ce qu'il en est... Gardez-moi votre cœur. Je l'ai senti si compatissant que, maintenant, vous me semblez une vraie sœur. Au revoir, chérie.

D'un geste rapide, elle essuya son visage humide et l'offrit aux lèvres de Chantal qui lui murmurait :

— Oh ! oui, je vous plains, Régine, ma pauvre chère Régine...

Elle la plaignait, certes... Mais elle n'eût osé s'avouer que, obscurément, elle enviait son coupable bonheur, sa volonté de sacrifier tout à celui qui l'appelait vers la joie...

Et, presque épouvantée, elle voyait sans illusion que le terrestre paradis de Régine c'était celui-là même où, intensément, elle souhaitait pénétrer, avant qu'il fût trop tard, la fin du jour... le soir... Un être pouvait-il encore paraître qui le lui ouvrirait?... Dans sa mémoire, passaient confus des visages

d'hommes dont le regard avait appelé le sien, sans pouvoir le retenir. Et brusque, un geste lui échappa soudain. Dans l'ombre de son souvenir, s'étaient précisés des traits durs et volontaires, un regard impérieux qui suppliait et commandait, et, sur elle, s'était parfois posé, avec la douceur d'une caresse...

### III

Deux jours s'écoulèrent sans qu'elle apprît rien de Régine chez qui, par discrétion, elle ne parut pas... Puis un *bleu*, le troisième matin.

« Chantal chérie, la réponse de maman a été telle que je l'attendais. Donc, ce matin, nous avons été mariés, tous nos papiers étant prêts ; et, tout à l'heure, nous quittons Paris pour nous embarquer demain. Je ne puis donc vous revoir... D'ailleurs, je suis brisée d'émotion... Encore une fois, je vous recommande Mimi, mon petit amour, et vous supplie de préparer notre retour, aussi proche que possible.

« Apaisez maman à qui j'envoie mon adieu que je désire tant voir bientôt suivi du re-

tour... Je vous écrirai du Canada. Ne m'oubliez pas, pensez à moi avec affection... Et priez pour nous ! Je vous aime et François est tout prêt à faire comme moi...

« Le cœur bouleversé, je suis

« votre RÉGINE. »

. . . . .  
Le soir même, quand Chantal rentra la pensée tout occupée des nouveaux époux, elle trouva, venant de Monte-Carlo, une lettre et un envoi de fleurs.

La lettre était de Loute et disait :

« Chère tante Chantal, un mot car je ne sais pas du tout quand je vous retrouverai. Maman, horrifiée par le scandale que va causer autour de nous, dans nos relations, à Paris, la radicale décision de Régine, préfère demeurer ici jusqu'au moment où son savoir-faire lui aura permis de sauver le mieux possible les apparences. Elle a déjà commandé des « faire-part » pour annoncer le mariage « célébré dans la plus stricte intimité », sans préciser ce qu'elle entend par là. Et adroitement, devant les curieux, elle parle de l'annulation du premier mariage à Rome... Cela en termes si vagues et bien trouvés, qu'il est fort possible de croire que cette bienheureuse

annulation a été obtenue avant une nouvelle cérémonie... Ce n'est pas vrai, mais ça pourrait l'être ; et vu la diplomatie de maman, sans doute, ça le sera...

« Tout de même, je plains ma pauvre chère mère qui vient de rudement écoper ! Confiante en la réalisation de tout ce qu'elle décide, elle s'était persuadé que devant ses refus successifs de consentir à un nouveau mariage, Régine s'était résignée, sans avoir aucun goût pour une existence de nonne — au point de vue « amour terrestre », s'entend... C'est pourquoi la lettre de ladite Régine annonçant, avant de s'embarquer, que le Rubicon était franchi, l'a successivement abasourdie, exaspérée autant qu'indignée ; non qu'elle n'ait l'esprit très large quant aux questions religieuses, mais il est évident que le remariage d'une divorcée marque très mal et lui inspire des inquiétudes, — par suite, — sur mon futur établissement.

« De mon mieux, je l'ai tranquillisée, car dans son émoi, elle m'a prise pour confidente. Je lui ai offert les plus consolantes perspectives surgies en ma cervelle ; et sans lui en rien laisser voir, j'ai bien deviné que, en son quant à soi, elle aurait plus facilement accordé à Régine une discrète liaison qui n'aurait rien cassé.

Tandis que ce patatras !... Évidemment, c'est « fichant »...

« Tante Chantal, ne soyez pas trop choquée, mais vrai ! je comprends que Régine ait voulu être enfin heureuse ! C'est si loin, si vague, si inconnu, « l'autre monde », qu'il faut bien, prudemment, se débrouiller d'abord en celui-ci !

« La seule personne que je plaigne, plus que maman, très vite rebondissante, c'est notre pauvre petite Mimi... Je l'ai surprise, hier, secouée de longs sanglots silencieux car elle venait d'apprendre que sa mère n'arrivait pas du tout.

« De mon mieux, j'essaie de la gâter... Mais, sans doute, je ne sais pas bien m'y prendre... Elle garde cette petite figure grave et douloureuse qui me fend le cœur... Pauvre mioche ! Comment Régine a-t-elle eu le courage de la laisser !

« Tante Chantal, c'est donc bien dur de se passer de mari?... Pourtant vous m'avez l'air de vous en arranger très bien, quoique jeune et la séduction faite femme ! »

. . . . .  
Loute ne disait pas un mot des fleurs. L'envoi ne venait donc pas d'elle, comme Chantal l'avait supposé?... De qui, alors?...

Un frémissement fit un peu trembler les doigts qui coupaient les attaches, soulevaient

le couvercle, découvraient sur le feuillage humide, une moisson radieuse, œillets de pourpre sombre, d'un rose de chair, couleur de citron mûr ; et puis des mimosas floconneux, des iris de velours, et, à profusion, des roses comme elle aimait si fort à en cueillir le long des chemins lumineux, allongées sur les courtes branches de ces arbustes dont l'odeur est celle de l'oranger. Pas de carte.

Saisie, elle contemplait l'anonyme et magnifique envoi, quand tout à coup, par terre, elle aperçut un étroit feuillet qui avait dû glisser du panier. Et sur ce feuillet, elle lut, son cœur battant vite, soudain :

« Bonjour, madame!... Vous voulez bien accepter ces quelques fleurs, ainsi que mon respectueux souvenir, n'est-ce pas?... Je ne résiste pas au plaisir de leur confier, avec l'espoir qu'elles vous le rediront, que je m'ennuie terriblement de vous, comme je le prévoyais... Quoique vous ayez, certes, douté de moi, il est bien vrai que je suis toujours,

« Votre

« B. S. »

## IV

Comme Chantal sortait de chez un antiquaire de la rive gauche où elle venait de fourrager, elle se trouva devant une petite femme qui descendait d'un autobus et la heurtait presque pour éviter le frôlement d'une voiture. Elles échangèrent un coup d'œil et deux exclamations se croisèrent.

— Oh ! Chantal de Rhuys ! Je ne me trompe pas ?

— Mademoiselle Visme !

Solange Visme ! le chaperon des solitaires vacances de Chantal, jadis, qui s'était montrée l'amie la plus dévouée, la plus sûre... Après le mariage de la jeune fille, leurs relations s'étaient espacées ; les lettres échangées s'étaient faites rares. Pourtant quand Chantal était devenue veuve, l'amie de sa jeunesse lui avait envoyé un mot tout plein de cœur. Et puis les circonstances avaient laissé le silence s'appesantir entre elles. Et voici que tout à coup le hasard les remettait en présence. Sur le mince visage fatigué, Chantal retrouvait la même expression d'énergie douce, dans les prunelles, le même regard de bonté, de franchise, de volonté... Et

tout de suite, aux lèvres de Chantal, monta tendrement, l'affectueuse appellation d'autrefois :

— Chère grande amie, quelle chance de vous rencontrer !

Solange Vismes sourit.

— Autrement, nous ne nous serions pas revues de sitôt ! oublieuse enfant. Vous êtes de passage à Paris ?

— J'y demeure maintenant, avoua Chantal un peu confuse. Et j'ai été très prise par mon installation. Mais dans ce moment, où je connais la joie de vous parler, je me demande comment j'ai pu retarder cette joie.

— Parce que j'étais... un peu « sortie » de votre souvenir, petite Chantal...

— Cela, c'est impossible... Mais je ne savais plus trop où vous trouver...

— Toujours dans mon même logis... Si vous n'êtes pas pressée par l'heure, ne voulez-vous pas, pour un instant, y monter comme autrefois ? Nous causerions mieux que dans la cohue de ce trottoir...

Tout de suite, joyeuse, Chantal consentit.

La présence soudaine était pour elle un souffle bienfaisant venu du passé ; comme l'atmosphère des pièces nues, presque autant que des cellules, mais tout illuminées par des reproductions de belles œuvres d'art, des fleurs, des livres et encore des livres, sur les

tablettes allongées contre les murs ; par la vaste corbeille où s'empilaient les vêtements de toute sorte à confectionner pour les miséreux auxquels Solange Vismes livrait la plus grande part de sa vie.

Dans sa jeunesse de fille très instruite, elle avait donné leçons sur leçons, pour vivre et faire vivre une mère veuve et paralysée. Et puis la mère était morte... Et puis, Solange avait fait un petit héritage inattendu. Alors n'étant plus harcelée par la nécessité, généreuse follement, sans besoins personnels, elle avait cédé à sa soif d'altruisme et s'était consacrée toute aux malheureux qui, sous une forme ou une autre, pouvaient avoir besoin d'elle !... Cela, sans renoncer à la profonde vie intellectuelle que réclamait son cerveau éclectique, intéressé aussi bien par les questions politiques, les problèmes sociaux, que les questions d'art ou de pure littérature.

Toujours, elle avait été ainsi ; et sûrement son influence avait développé chez la jeune fille, à elle confiée, le goût d'une vie intensive et complexe que l'indépendance avait vite ravivé chez Chantal de Rhuy.

A la suite de son amie, la jeune femme avait grimpé les étages de la vieille maison ; et toutes deux, avec un égal plaisir, se retrouvaient dans l'intimité de l'humble studio.

Solange Visme posa sur la jeune femme la lumière de son regard.

— Quelle dame élégante vous êtes devenue ! petite Chantal. Et quelle mine fraîche ! Je n'ai pas à vous demander si vous êtes en bonne santé...

— Je reviens du Midi où j'ai passé un mois, chez ma tante de Bussy...

— Et le séjour vous a réussi... Qu'y avez-vous fait de beau ?

— Grande amie, je suis confuse de mon aveu, à une travailleuse comme vous, mais je m'y suis laissée vivre, tout simplement... et avec délices !

— Et vous avez eu bien raison... De temps à autre, il faut des haltes reposantes.

Chantal secoua la tête :

— Je n'avais droit à aucun repos. C'est si peu de chose de n'avoir qu'à s'occuper de soi-même ! Maintenant c'est mon lot...

— Vous le regrettez ? Chantal.

— Non... Pas encore, du moins...

Les derniers mots lui étaient échappés. Elle en demeura un peu saisie. Puis, comme autrefois, spontanée avec Solange Visme, elle songea tout haut :

— Vraiment, à cette heure, je n'ai pas, je ne puis avoir le regret de l'austère passé où j'étais la *chose* des autres. Maintenant que je connais la jouissance de vivre sans

tutelle, je mesure le prix de mon bonheur...

— Le bonheur d'être seule?

Les yeux pénétrants de Solange interrogeaient et il y avait du scepticisme dans leur question.

— Est-ce « le bonheur » qu'il faut dire? Les cœurs très chauds, comme le vôtre, se contentent rarement à si peu de frais. Il leur faut plus, et mieux...

Chantal eut un sourd battement de cœur.

— C'est-à-dire?

— Vivre toute pour un être élu...

Afin de goûter cette joie, Régine, — et tant d'autres! — n'avaient reculé devant aucun sacrifice... Et voici que Solange, indifférente aux félicités terrestres dont elle était si détachée, parlait comme la femme amoureuse qui avait, un instant, brûlé de sa flamme, l'âme altérée de Chantal. Toutes étaient donc dans la vérité?...

Lentement elle dit, la voix songeuse :

— Mais, Solange, la destinée... privilégiée dont vous parlez, il ne dépend pas de moi de la posséder!

— Bien entendu, mon petit. Aussi est-ce un simple vœu que j'exprime. Mais enfin, elle est dans les réalisations possibles! Attendez les événements... Et dans votre désir de vous libérer du passé, ne devenez pas une belle dame très mondaine.

Chantal se mit à rire :

— Ce sera plus simple, en effet, et plus à ma portée... Mais je suis stupéfaite — et un peu effarée! — de m'apercevoir combien maintenant, — réaction sans doute de ma vie monotone tant d'années! — j'ai besoin du contact d'êtres dissemblables de moi, besoin de diversité dans mes lectures, mes occupations, les quelques relations qui distraient mon isolement... Besoin d'écouter mon plaisir, d'aller vers ce qui m'intéresse ou simplement m'attire. Besoin de la sensation d'exister par toutes les fibres de ma personne morale, de me sentir plongée dans le large flot de la vie quoique j'y sois seulement une épave à la merci de l'inconnu...

Solange avait écouté, attentive. Et brusquement, Chantal se sentit confuse de l'entraînement passionné de ses paroles, en entendant son amie répondre avec un sourire :

— Ah! comme je retrouve la petite Chantal d'autrefois! Des années ont coulé mais elle est toujours aussi ardente! Seulement, aujourd'hui qu'elle est une femme, son avidité est plus dangereuse. Qu'elle prenne garde...

— Oh! grande amie, qu'ai-je à craindre? Je vous assure, je n'ai pas la moindre envie de me laisser entraîner à quelque sottise!

Solange la considérait d'un air d'indulgence amusée :

— Vous n'en avez pas envie, j'en suis aussi convaincue que vous. Mais la sagesse des peuples enseigne que l'occasion fait le larron... Et dame ! auprès d'une jolie femme jeune, curieuse, et sans protection, il serait bien étonnant que le ou les larrons ne surgissent pas !... S'ils n'ont déjà surgi...

Au plus intime de sa pensée, Chantal entendit jaillir un nom... N'était-ce pas un larron qui avait rôdé autour d'elle dans la féerie printanière de Monte-Carlo?...

Son orgueil se dressa ; et une imperceptible dureté dans l'accent, elle dit :

— Le larron peut approcher... Je me défendrai et ne me laisserai pas saisir, Solange, je ne veux plus être enchaînée !

Mlle Vismes sourit.

— C'est votre droit, indépendante jeune femme. Mais en ce cas, faites si bon emploi de votre liberté qu'elle ne puisse vous peser et n'ayez pas à la regretter... Une idée me vient... Vous allez penser que je prêche pour mon saint... Et pourtant, c'est à vous que je songe avant tout, Chantal. Puisque vous avez des loisirs, ne voudriez-vous pas nous aider un peu dans nos efforts pour être utiles à nos frères misérables... ? La tâche est... infinie ! et nous n'avons jamais assez de

bonnes volontés agissantes... Avec un cœur comme celui que je vous ai connu, vous sauriez si bien trouver ce qu'il faut faire, dire, conseiller, pour soutenir, ou relever...

Lentement, Chantal articula, un peu désorientée :

— Certes, Solange, si vraiment je puis vous être bonne à quelque chose, j'en serai heureuse... Mais en suis-je capable?... J'ai bien peur que vous ne vous illusionniez sur moi !

Solange Vismes eut un geste négatif et il y avait une affectueuse autorité dans la douceur de son regard.

— Je ne m'illusionne pas du tout ! Mais je ne veux pas vous prendre par surprise... Réfléchissez à ma proposition... et puis vous déciderez... Auparavant, venez donc, s'il vous est possible, assister demain à notre séance annuelle où vous vous rendrez compte, en écoutant le rapport de la secrétaire, de tout ce qu'il y a à faire. Je vais vous donner l'adresse des sœurs de la Pitié, qui nous reçoivent dans leur salle de récréations, tout près d'ici...

Une surprise passa en éclair dans les prunelles de Chantal. Elle avait connu Solange Vismes soumise aux seules lois que lui imposait sa conscience, très exigeante d'ailleurs. Et voici qu'elle la retrouvait inféodée à une œuvre de charité où devait exister l'influence religieuse.

Sa pensée s'était-elle donc pliée à des croyances imposées, ou librement acceptées?

Discrète, elle n'interrogeait pas. Mais tout de suite, Solange avait deviné et expliquait, avec son limpide sourire :

— Le bien est toujours le bien et les dogmes et opinions n'ont rien à faire dans la matière. Venez en juger, petite Chantal.

— Puisque vous estimez que je le dois, je le ferai, grande amie.

Solange sourit encore.

— Vous le ferez sans enthousiasme, sinon avec méfiance...

— Ne me grondez pas ! Solange. Mais je les connais les réunions des dames de charité !... Je les ai pratiquées, longtemps, à la suite de ma belle-mère !

— Et vous les redoutez !... Eh bien, une fois encore, risquez-vous et... j'ai l'idée que vous ne le regretterez pas... Et puis, à vous si gourmande de bonheur, le rappel de tant de misère qui nous enveloppe sera toujours salutaire, vous prouvant que vous êtes malgré tout, parmi les privilégiées...

— Solange, au point de vue matériel, oui !... Mais l'homme ne vit pas seulement de pain...

— Enfant, il est des êtres auxquels manquent à la fois le pain du cœur et celui du corps... Ayez pitié d'eux et aidez-les...

Il y avait une conviction si chaude dans l'accent de Solange Vismes que Chantál n'hésita plus... Peut-être l'aliment que le hasard lui offrait, pour n'être pas celui que réclamait sa dangereuse faim, lui apporterait, du moins, des forces pour accepter son existence sans but.

## V

Et le lendemain, à l'heure dite, elle entra dans la salle des sœurs de la Pitié. Le cadre était bien celui qu'elle attendait : grande pièce d'aspect froid, Vierge blanche entre des gerbes de fleurs sans vie, chaises luisantes, rideaux immaculés sur l'éclat miroitant des vitres.

Et puis, déjà installées, une quarantaine de femmes, des « dames d'âge », pour la plupart, vêtues de couleurs sombres, indifférentes aux élégances de la mode, des visages marqués par l'empreinte de la vie qui, plus ou moins, en avait ciselé ou durci les lignes, sans que nul souci de coquetterie intervînt pour lutter contre l'œuvre du temps.

Çà et là, quelques jeunes filles, de celles qui fréquentent « le mois de Marie », aurait décrété Soudry, ironique et dédaigneux : des

petites, touchantes par leur tenue discrète, leur air sage et effacé, sous leurs manteaux sombres, qui eussent semblé d'humbles papillons de nuit auprès de la fringante Loute dont l'allure moderne aurait presque fait scandale en cette atmosphère édifiante.

L'idée traversa le cerveau de Chantal et l'amusa une seconde. Ah ! quelle complexité dans l'immense univers des êtres qui, fatalement, suivent leurs voies diverses, imposées ou choisies... Et elle retrouva le sentiment qui lui était familier de ne représenter qu'une frêle unité parmi la foule mouvante si vite engloutie, en somme... Atomes, inconscients de la réalisation d'un plan qu'ils ignorent. Puisque de cela, elle était convaincue, comment pouvait-elle avoir si violent, le souci d'une destinée tout insignifiante dans l'infini du monde. A quoi bon tant d'inquiétudes, de tristesses, d'espoirs !...

D'un sursaut de révolte, elle chassa l'idée décevante et, des yeux, chercha Solange. Vite, elle l'eut repérée tant sa personnalité s'accusait dans ce milieu amorphe. Debout auprès de la table derrière laquelle présidaient les sommités dirigeantes de l'Œuvre, elle parlait à un prêtre qui attendait l'ouverture de la séance : un homme de haute taille qui avait de grands traits nets sous ses cheveux blancs, des yeux tout ensemble vifs et

profonds dont le regard était très bon et l'expression si loyale qu'une idée imprévue traversa la pensée de Chantal. Aux heures difficiles, ce devait être bienfaisant de se confier à un tel homme.

Lui et Solange sûrement s'appréciaient, rapprochés par leur altruisme commun, si leurs croyances n'étaient pas à l'unisson.

Solange aperçut la jeune femme et lui faisait signe de venir la rejoindre quand tinta la sonnette de la présidente. Le prêtre, aussitôt, alla prendre place près d'elle. Après quelques mots de bienvenue, il eut un large signe de croix et commença la récitation du *Pater*, auquel répondirent dévotement les femmes agenouillées. Puis, dans un bruit de chaises remuées, l'auditoire s'installa ; et une dame, souriante et douce, commença d'une voix blanche, la lecture du rapport sur les résultats obtenus, donnant des chiffres, citant des noms, des exemples...

L'auditoire écoutait très intéressé. De toute évidence, pour beaucoup, dans leur paisible existence, l'Œuvre, et tout ce qui s'y rattachait, avait une place capitale... Surtout chez les solitaires : veuves isolées, mères désormais sans enfant, filles qui avaient vécu et vieillissaient seules. Nullement, ni les unes ni les autres n'étaient découragées par l'inévitable insuffisance de leurs efforts dans le

domaine sans limite de la misère sous ses formes multiples. Sages, elles limitaient leur horizon, satisfaites de la plus humble moisson dont la récolte leur était une joie. Distraction précieuse, ou consolation de ces créatures sevrées des bonheurs qui sont l'enivrante richesse des privilégiées et des jeunes.

Chantal aussi écoutait la voix claire de la lectrice qui tombait sur elle avec la froide limipité d'une eau de source dans les roches ; et elle regardait les femmes attentives dont les sourires approbatifs ponctuaient le discours prononcé.

Ah ! pourquoi n'avait-elle pas leur sagesse?... Pourquoi, elle — une isolée aussi ! — ne savait-elle pas se contenter d'un avenir de charité et de renoncement qui lui apporterait la paix, bien plus sûrement que l'égoïste souci de bonheur qu'elle voyait, dans le monde, chez les êtres avant tout occupés d'eux-mêmes et de leurs désirs...

Mais son âme trop exigeante se refusait, éperdue, à l'acceptation qui lui était obscurément proposée.

Tandis que, devant elle, s'évoquaient des visions de misère et de souffrance, elle voyait se dresser les souvenirs tout proches de Monte-Carlo, des heures inoubliables où elle avait cessé de se sentir une épave perdue

dans l'immense solitude ; et frémissante, elle pensait :

— Oui, de grand cœur, je ferai tout le bien qui est à ma portée sans m'inquiéter du néant relatif de mes efforts. Mais m'enfermer comme Solange dans l'unique souci de la charité, je ne peux pas, oh ! non, je ne *peux* pas !... Plus tard, peut-être... quand le temps sera venu de renoncer à tout espoir... Mais aujourd'hui, pas encore ! puisque aucun devoir ne m'y oblige ! Pendant mes dernières années de jeunesse, je veux tenter la chance de goûter enfin au bonheur humain...

## VI

— Bonjour, madame. Quelle prodigieuse chance de me trouver juste sur votre passage !

Et Bernard Soudry, se découvrant, jetait vers Chantal l'éclair de ses yeux gris. Dans son regard comme dans son accent, il y avait une expression de plaisir si évidente que, instantanément, elle sentit tressaillir, toujours vivants, les indéfinissables liens que leur commun séjour à Monte-Carlo avait semblé nouer entre eux et qu'elle croyait brisés, au moins distendus par la séparation.

Tous deux se retrouvaient ainsi par l'effet du hasard, dans l'affluence d'une ouverture d'exposition à Bagatelle, celle des Pastellistes des dix-huitième et dix-neuvième siècles, où la curiosité toujours en éveil de Chantal l'avait amenée. D'autant plus volontiers, que la journée était radieusement belle. A Paris, le printemps avait enfin épanoui la fraîcheur de ses verdure, les multiples coloris de ses bouquets dont la floraison embaumait l'air chaud d'une senteur de jardin. Et grisée un peu par l'allégresse de ce jour vibrant de lumière, Chantal avait pris un plaisir de petite fille à se vêtir joliment, dans un besoin d'unisson avec l'atmosphère joyeuse de cette après-midi de mai.

Ravie, elle venait d'errer à travers les salles, guère assez nombreuses à son gré, insouciant de la cohue élégante qui la couvoyait, car elle appartenait toute à son plaisir de regarder. Puis, comme avec regret elle atteignait la sortie, elle rencontra tout à coup Soudry qui, lui, arrivait.

La surprise, — était-ce seulement la surprise?... — rosit aussitôt son visage d'un éclat de fleur, tandis que, à la main tendue vers elle, la sienne s'abandonnait. Et elle eut une lente aspiration pour calmer le battement de son cœur, soudain trop vif.

Il continuait, sans quitter des yeux le visage expressif :

— J'avais été très déçu de ne pas vous trouver jeudi, quand je me suis permis de me présenter chez vous, pour vous apporter des nouvelles toutes fraîches de Mme de Bussy. J'arrive de Monte-Carlo... C'est pourquoi, sur ma carte, je vous avais demandé de vouloir bien m'indiquer une heure où j'aurais chance d'être reçu... Vous ne m'avez, d'ailleurs, pas répondu.

— J'allais le faire... Mais ces jours-ci, j'ai été très occupé...

— Une vraie petite Benoïton, toujours hors de chez elle ! Heureusement, vous aviez du temps pour assister à la *première* des Pastellistes. C'est bien ? Vous avez été contente de votre visite ?

Elle lui sut gré d'aiguiller la conversation sur un terrain neutre où son stupide émoi allait vite se dissiper. Elle devinait très bien qu'il avait pris le prétexte de son silence pour ce qu'il valait ; trop perspicace pour n'avoir pas tout de suite compris qu'elle hésitait à lui ouvrir l'entrée de son foyer solitaire.

Ce en quoi, il avait raison. Envers lui, l'impression première n'était pas morte, faite d'attrance, de trouble, de rébellion aussi devant l'impérieuse personnalité dont l'in-

connu l'effrayait, tout en la séduisant. Et ce complexe sentiment, jamais plus elle n'en avait senti la secrète vitalité qu'en ce moment même où, à l'improviste, des semaines écoulées, elle se retrouvait sous le regard de Bernard Soudry.

D'instinct sur la défensive, elle répliquait, alertement :

— Si je suis contente des Pastellistes? Oh! oui!... Je viens de leur devoir une heure exquise mais trop courte... Exquise, d'autant plus que, étant venue seule, j'ai pu voir tout à ma guise...

Il rit de la sincérité de son accent.

— Eh bien, vous pouvez bénir le ciel de me rencontrer seulement, votre visite terminée... Car certainement, sans soupçon de l'indiscrétion commise, je vous aurais demandé la permission de vous accompagner... Et comme vous êtes une dame suprêmement bien élevée, vous vous seriez refusé, par politesse, à « semer » le fâcheux, malgré votre envie grande...

Drôlement, elle jeta :

— Ça, c'est possible... mais pas tout à fait sûr! Car j'ai le très vif désir de connaître les nouvelles de Monte-Carlo...

— Et moi de causer avec vous... après que tant de semaines nous ont séparés. Puisque vous avez achevé votre visite aux

Pastellistes, descendons dans le parc... Voulez-vous? Ici, nous sommes très mal pour bavarder.

En effet, bousculés par les flots montant et descendant des visiteurs, ils ne pouvaient s'immobiliser sur le perron devant les salles. Et sans attendre de réponse, lui se mettait tout de suite en marche pour lui frayer le chemin de la terrasse, bien qu'elle protestât, confuse :

— Mais je ne veux pas vous empêcher de visiter...

— Visiter?... Ah ! j'ai bien le temps ! C'est une trop bonne aubaine de vous rencontrer pour que je n'en profite pas... Venez...

— Où cela?

— Où il y aura le moins de monde et, par suite, où je profiterai le mieux de votre présence, fugitive toujours, petite étoile filante. Vous préféreriez rester sur la terrasse?

— Oh ! non, peu m'importe. C'est joli partout, à Bagatelle !

Et ses prunelles ravies contemplaient l'horizon voilé d'une brume diaphane qui donnait à l'humble mont Valérien la ligne harmonieuse d'une colline de l'Ombrie, estompée par la délicate lumière.

Soudry, lui, regardait sa compagne comme s'il reprenait possession d'elle, presque étonné qu'elle fût à ce point charmante... Comment

avait-il pu oublier l'attrait qu'elle exerçait sur son goût blasé?... violemment, elle redevenait pour lui le beau fruit, frais et chaud de soleil, auquel ses lèvres altérées étaient avides de mordre...

Il interrogea, son regard l'enveloppant toute :

— Vraiment, c'est pour vous toute seule que vous vous êtes si délicieusement habillée? Une vraie Parisienne, très chic! vous savez.

Elle eut l'air si enchantée qu'il sourit, diverti de l'entendre s'exclamer :

— Vrai?... Eh bien! tant mieux. C'est que je profite enfin des leçons que mes yeux cherchent, reçoivent et essaient de mettre en pratique. Cela commence à m'amuser de m'habiller et, même, j'en suis assez honteuse! C'est un plaisir tellement vain!

— Pas du tout!... C'est un plaisir d'art.

— Soit!... Mais laissons cette insignifiante question et parlez-moi de ma famille... Vous êtes resté à Monte-Carlo, comme elle, depuis mon départ?

— Que non... Vous avez donc oublié que je suis un errant? Pour mon agrément, je me suis accordé un petit tour dans les Dolomites. Puis, pour les affaires, quelques jours en Angleterre avec pointe en Allemagne... Ensuite, retour en flèche à Monte-Carlo et me voici Parisien... pour un temps X...

Il pensait : « Peut-être pour le temps que vous me donnerez le désir d'y rester. » Mais il ne voulait pas l'effaroucher et seulement répondit à sa question posée :

— Dites ce que devient ma tante? Se remet-elle un peu?

— Mme de Bussy a un ressort prodigieux. Aux dernières nouvelles, elle était en partance pour Rome afin d'activer les autorités compétentes en matière d'annulation de mariage... Puisqu'elle a pris fâcheusement à cœur, la décision de Régine que, pour ma part, je trouve très sage... Vous pas?

Elle avoua :

— La... désinvoltura du procédé effare un peu « la dame qui pratique le mois de Marie ». Mais je comprends trop bien Régine dans sa soif de bonheur et de revanche, pour la condamner...

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut... Chacun a le droit de faire sa destinée comme il l'entend. A quoi bon compliquer la vie? quand, tout simplement, on peut la rendre heureuse... Ce serait absurde! De cette évidente vérité, j'ai, de mon mieux, essayé de pénétrer votre tante... La moderne Loute m'a été, en l'occasion, une très précieuse alliée. Je pense que, elle aussi, va séjourner à Rome; et de même, Mimi qui, elle, me fait un peu pitié, la pauvre petite gosse. Un oiselet hors du nid... Tout

de même, l'amour est féroce ment égoïste !

— Oui, murmura Chantal qui songeait à certaine lettre reçue du Canada, hymne de triomphante allégresse où s'étouffait la plainte, certes sincère, du cœur maternel.

Soudry continuait :

— Votre tante était ennuyée de vous abandonner seule à Paris, pendant tout le mois de juin. Alors, pour la tranquilliser, je lui ai assuré que, si vous me le permettiez, pour distraire votre solitude, je vous ferais les honneurs de notre joli Paris printanier dont, je suis certain, vous ignorez encore le charme.

— C'est la première fois que j'ai l'occasion d'y goûter !...

— Eh bien, j'aurai l'agrément de vous en révéler les distractions... puisque nous sommes maintenant de... vieux amis, possédant, communs, certains goûts capitaux ; à commencer par notre même besoin d'agir, nos coudées bien franches. Vous m'indiquerez vos préférences, en promenades, musées, concerts, théâtre, etc. Et autant que je pourrai vous être bon à quelque chose, mon escorte, ou mes seuls renseignements, seront à votre disposition... C'est convenu n'est-ce pas ?

Elle secoua un peu la tête. Elle l'avait écouté, saisie par l'impression d'être brusquement jetée en plein rêve ; et elle essayait de

rentrer dans la réalité, devenue lointaine, lui semblait-il :

— Votre proposition est infiniment aimable... Mais vous me jugez bien indiscreète, en supposant que je puisse ainsi user et abuser de votre bonne grâce...

Il haussa les épaules, presque impatient.

— Ce n'est pas la sincère Chantal qui parle en ce moment... Indiscreète, vous savez très bien que vous ne pouvez l'être et que votre appel me sera toujours agréable!... Par exemple, je serais ravi si vous aviez la fantaisie de retourner à Saint-Germain, puisque je vous ai rencontrée là pour la première fois... Ou encore de vous promener... à Versailles?... à Fontainebleau?...

— Voire même à Port-Royal... peut-être. Il y a si longtemps que je désire y aller !

A Port-Royal, le nom résonna un peu austère dans l'esprit sceptique de Bernard Soudry. Mais, après tout, que lui importait de promener ici ou là, Chantal de Rhuys. Ce qu'il voulait, c'était parvenir à l'avoir toute à lui, peu à peu conquise, ainsi que, fort de son expérience, il avait l'orgueilleuse confiance d'y arriver.

— Pourquoi souhaitez-vous aller à Port-Royal?

— Parce que j'aime Pascal, ses sœurs, ses amis, pour tout ce que j'ai lu d'eux et sur

eux... Peut-être vous ne vous en doutiez pas, mais vous êtes bien imprudent en m'offrant de me montrer tout ce que je désire connaître!... Si je vous prenais au mot, où ne vous entraînerais-je pas?... Je vous ai déjà avoué que ma soif de voir était insatiable!

— Tant mieux, fit-il, bien autrement sincère qu'elle ne pouvait le soupçonner.

Tout d'abord, elle avait tenu ses paroles pour un galant badinage. Mais cela lui était impossible maintenant qu'elle avait rencontré le regard qui croisait le sien quand elle tournait la tête vers lui.

L'un près de l'autre, ils avançaient dans l'ombre verte des allées où les promeneurs étaient rares, en ce jour de semaine, les faisant presque seuls. Et pour Chantal, s'avivait la bizarre sensation d'être frôlée par l'approche de quelque bonheur inouï.

Tout à coup, avec une exclamation enthousiaste, elle s'arrêta à l'orée d'un sentier qui, vers le velours éclatant d'une pelouse, allongeait la voûte odorante des lilas épanouis dans la magnificence de leurs nuances diverses... Thyrses roses ou chaudement violets, colorés du mauve bleuisant des hortensias, couleur d'amarante ou d'améthyste, dressés en aigrettes, courbés en lourds panaches, retombant en grappes souples qui

semblaient s'incliner pour offrir de plus près la griserie de leurs parfums, épandue dans la brise chaude.

— Que c'est beau ! Oh ! que c'est beau !... Et qu'il fait bon ! murmura Chantal.

Les lèvres entr'ouvertes, les prunelles radieuses, toute elle subissait le sortilège de cette splendeur embaumante qui la ravissait.

Bernard, lui, ne voyait qu'elle et savourait le régal de la contempler ainsi, dans ce cadre qu'un dieu artiste semblait avoir créé pour elle. Au plus profond de lui-même, un âpre et vain regret grondait furieusement de ne pouvoir l'attirer au gré de son désir, comme le faune eût saisi la nymphe printanière dans l'ombre du bois que nimbe le couchant.

Et cependant, seule la fêlure de sa voix, trahissant l'invisible vague qui s'élevait en lui, il disait simplement :

— Vous avez raison, la campagne est exquise en ce moment. Nous irons la revoir dans la vallée de Chevreuse, comme vous souhaitiez.

Et sans hésiter, sans songer même à se dérober, elle répondit :

— Oui, oh ! oui, nous irons...

## VII

Alors pour Chantal commencèrent à s'égrener des jours tels que, jamais, elle n'en avait connu de pareils, et qui devaient lui demeurer inoubliables...

Des jours riches d'un imprévu né des découvertes qu'ils faisaient l'un sur l'autre, libres de se voir autant qu'il leur plaisait, mais soigneux également de se garder de toute indiscrete exigence.

Elle le sentait tout à sa dévotion ; et il le lui prouvait par la constante attention, tout à la fois délicate et audacieuse, dont il lui offrait l'hommage, résolu à gagner une confiance qu'il percevait difficile à capter. Et il apportait tant de tact et de maîtrise à jouer son rôle d'ami, — en attendant mieux... — qu'elle ne soupçonnait pas avec quelle soif grandissante, il devenait altéré d'elle à mesure qu'il pénétrait plus dans son intimité.

D'abord, il avait subi vers elle, une attirance toute physique, séduit par sa prodigieuse fraîcheur, la grâce de son geste, la souplesse jeune et fine du corps épanoui aux souffles du plein air. Mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir que la forme charmante enfer-

mait une pensée ardente et neuve, un cœur altéré de tendresse, lourd de passion latente. Or il était trop clairvoyant pour n'en pas discerner les remous, toute jalouse fût-elle de les garder dans l'ombre. Et pour lui, si habitué à rencontrer des femmes d'autre sorte sur sa route, celle-ci avait la séduction rare de l'imprévu.

Et voici que les circonstances lui offraient le régal de l'approcher plus ; vite il en usait, sans scrupule, parce que, en définitive, quinze années de mariage avaient apporté à Chantal de Rhuys l'expérience de la vie et des hommes.

De l'excursion à Port-Royal, il avait eu l'art de faire une promenade exquise, comme, jadis, de la course au cap Ferrat... Et de même, en somme, les autres excursions dans lesquelles il l'avait entraînée... Vraies fugues d'amoureux, sans qu'elle en eût conscience et dont elle avait semblé jouir avec une sincérité joyeuse qui, pour lui, avait été savoureuse.

Mais si franche se montrât-elle dans l'expression confiante de son plaisir, force était bien à Soudry de constater qu'en elle, existaient des profondeurs qu'elle ne laissait pas pénétrer, dont l'inconnu éveillait en lui une sorte de vertige grisant contre lequel, de tout son orgueil, il s'appliquait à réagir ; conscient

d'un obscur danger et fidèle à son inflexible résolution de n'accepter aucune chaîne dont il pût sentir le poids.

Toutefois, sûr de lui-même — pour avoir fait ses preuves ! — il ne se déroba pas à la tentation de goûter le charme d'une créature qui n'était ni sa camarade, ni sa maîtresse, ni quelque banale relation mondaine... Une femme de jeunesse surprenante, raffinée par sa nature même, son éducation, sa culture morale et intellectuelle... Surtout qui possédait cette originalité d'être toujours *vraie*.

Pour lui, l'éternel « sans foyer », c'était une jouissance de se voir accueilli dans l'intimité élégante et souriante d'un vrai *home*, du petit salon où Chantal vivait de préférence, si bien que tous les détails portaient son empreinte.

Il aimait à y suivre les jeux de sa physionomie expressive, la clarté changeante de ses prunelles passionnées quand elle causait, écoutait ou interrogeait, la tête un peu soulevée vers lui, d'un mouvement d'attention.

Il adorait entendre la musique réclamée comme un don précieux, depuis qu'il avait découvert à quel point elle était artiste dans son jeu, dans le chant de sa voix chaude qu'il prétendait l'amener à travailler sérieusement, comme le méritait la qualité du timbre... Mais jugeant l'heure passée, elle ne se laissait

sait pas convaincre, et, avec sa décision souriante, elle détournait une conversation toujours riche d'aliments.

Car tous deux, curieux des choses de l'esprit, ils trouvaient un commun plaisir à l'échange des idées ; soit durant leurs promenades, mieux encore quand l'heure du thé les réunissait dans le petit salon de Chantal. Inlassablement, ils causaient de tout et de rien, des pièces de théâtre vues ensemble ; des livres qu'elle avait lus sur son indication ou par son choix personnel et qu'ils se plaisaient à discuter... Lui, vite impatient quand leurs appréciations se heurtaient et qu'il ne pouvait lui faire adopter son opinion, écoutée attentivement, mais qu'elle réfutait, si la conviction n'était pas venue, avec une animation et souvent une maturité et une justesse de jugement qui le stupéfiaient. D'où, surtout, lui venait sa prodigieuse intuition des abîmes de la passion que, sûrement, elle n'avait jamais eu l'occasion de sonder.

Aussi, avec une insatiable curiosité, il l'observait, déconcerté par le mélange qui la caractérisait d'une réserve enveloppante — tel un voile jamais rejeté — et d'une hardiesse simple et confiante dans ses allures ; espèce de *Je m'en fichissime* candide ou dédaigneux, d'une créature qui, jamais, n'a eu rien à cacher...

La vérité est qu'un malentendu initial les rapprochait, créé par la franchise de tous deux à établir le besoin de leur indépendance et la jalouse résolution de la garder intacte. Lui, en rébellion hautement déclarée contre le joug du mariage, toujours repoussé... Elle n'imaginant pas, une seconde, qu'il pût songer à être pour elle autre chose que l'ami qui semblait s'offrir pour transformer sa solitude.

La Chantal de jadis se fût peut-être effarouchée de se voir de la sorte recherchée et entourée d'une sollicitude que, sous cette forme, nul homme ne lui avait encore témoignée... Bien différente de l'affectueuse protection de son mari.

Mais l'ambiance avait fait son œuvre. Maintes fois Chantal avait vu Régine et ses amies accepter ouvertement une escorte masculine, même fussent-elles des jeunes filles, à plus forte raison si elles étaient des femmes en droit de disposer d'elles-mêmes. Elle en avait conclu que cette façon d'être qui, tout d'abord, la choquait un peu dans sa réserve provinciale, était, au contraire, toute naturelle, même chez les femmes les mieux élevées, appartenant au *vrai* monde. Elle s'était dit que sa surprise devait tenir à son éducation d'antan. Et alors, sans scrupule, tout simplement, elle avait accepté les soins de

Bernard Soudry qu'elle ne redoutait plus.

Mme de Bussy eût été à Paris que, sûrement, son expérience fût intervenue pour modifier l'allure que prenaient les rapports mondains de sa nièce et de Bernard Soudry. Et plus prompte encore à voir le péril, eût été Loute, servie par l'affection avisée dont, drôlement, elle enveloppait la jeune femme. Sans nul doute, elle l'eût mise en éveil.

Mais Loute était à Rome avec sa mère. Et loin de Paris, également, se trouvait Solange Vismes qui, en Bretagne, organisait une Colonie de vacances, tout à côté de la petite villa dont elle avait hérité à Locquirec.

Elle aussi eût vu clair, et, certainement, se fût mise à la traverse de la route que, sans la redouter, descendait inconsciemment Chantal, à son tour, après tant d'autres ! La jeune femme avait bu le philtre de l'amitié amoureuse, et elle se mouvait soudain dans une sorte de rêve enchanté qu'elle ne cherchait pas à préciser ni analyser, craintive d'en dissiper la merveilleuse allégresse...

## VIII

Cependant, pour lui faire reprendre pied dans la réalité, il restait les visites charitables

que Solange lui avait demandées et qu'elle continuait, avec toute sa chaude compassion, d'accomplir scrupuleusement dans la zone parisienne.

Un des derniers jours de juin, comme elle achevait sa tournée et rentrait vers Paris, suivant un des sentiers enserrés par les roulettes et les cahutes des chiffonniers, un violent bruit de voix l'arrêta brusquement. Quelque querelle, une fois de plus, avait dû éclater entre certains habitants des taudis qu'elle longeait. Et tout ensemble, elle eut envie de s'éloigner vite et aussi d'avancer afin que, peut-être, sa présence interrompît la scène. Sans réfléchir, elle poursuivit sa marche en avant, la poitrine soudain un peu haletante. Le tumulte devenait tout proche... Et soudain dans un espace nu, entre les hangars, elle aperçut un groupe qu'encerclaient des voisins ou des passants ; une gitane aux yeux étincelants dans un visage bistré, et deux hommes qui, furieux, se menaçaient et que les assistants essayaient en vain de séparer.

Chantal reconnut la gitane, plus d'une fois rencontrée dans ses visites à travers la zone... L'un des hommes était un grand diable à mine de bandit romantique... L'autre, beaucoup plus petit, un joli garçon efféminé qui, sans reculer, bravait son adversaire.

Quelqu'un dit devant Chantal, qui s'était arrêtée saisie :

— Bien sûr que tout le monde sait qu'il est l'amant de Consuelo. Tant pis si, maintenant, Pedro veut cogner sur eux !

Le jeune garçon lança une nouvelle injure à son ennemi... Et celui-ci, alors, d'un sauvage effort, parvint à échapper aux hommes qui tentaient de le retenir... Il sortit son couteau. Mais tandis que des mains s'élançaient pour le désarmer, la gitane avait bondi dans la roulotte ouverte et redescendait en courant avec un cri de bête dont le « petit » est en danger. Elle se jetait entre eux.

— Prends garde ! Pedro. Si tu le touches, je te tue... C'est lui mon homme, maintenant... Je l'aime, tu entends, je l'aime ! Et toi, je te hais !

Il eut un ricanement et d'un brutal mouvement d'épaule se dégagea, s'élançant vers l'adversaire, d'un élan sauvage. Mais il n'arriva pas jusqu'à lui... Un coup de feu cingla l'air qu'un cri déchirait :

— Ah ! la garce, elle m'a tué !

Et le grand corps s'abattit sur la terre pelée que rougit le sang qui giclait à flots.

La femme avait laissé tomber son arme et lourde, tragiquement belle, elle se cramponnait sur la poitrine du garçon qui la serrait.

Le regard stupide, tandis qu'elle répétait comme une folle :

— Je l'aime !... Je l'aime !... Oui, je l'aime !  
Et lui je le hais !

Par toutes les allées des gens accouraient, appelés par la détonation. Des hommes relevaient le blessé qui ne parlait plus, le visage décoloré, et ils essayaient de le monter sur l'espèce de grabat qui, dans la roulotte, encombrée de chiffons, représentait son lit.

Chantal horrifiée ne songeait même pas à partir, toute convaincue fût-elle de l'inutilité de sa présence. Une voix la fit tressaillir qui lui disait :

— Ma petite dame, allez-vous-en ! Vous n'y pouvez rien... C'est pas des choses pour vous à voir !

C'était une vieille, dépenaillée, sa chevelure blanche dépeignée, qui lui parlait, l'enveloppant d'une sorte de regard admiratif.

Et brisée d'émotion Chantal s'écarta. La foule hurlait :

— La police !... Voilà les agents !

A la vieille, Chantal demanda, la voix blanche :

— Est-ce qu'il est mort ?

— On dit qu'il a son compte... Dommage, c'était un beau gars, bien mieux que son commis ! Pourtant, c'était le petit que Con-

suelo avait dans la peau, depuis qu'il travaillait chez eux.

— Elle a des enfants?

— Oui, quatre... Paraît que le dernier est du garçon !

Chantal alors s'écarta, dominée soudain par un besoin éperdu de s'enfuir. Elle apercevait la gitane que la foule huait au milieu des agents, le masque rigide, les yeux farouches dans leur fixité.

Par un détour, elle parvint à sortir du dédale des sentiers enchevêtrés et se retrouva sur le large boulevard qui limitait la zone. Elle fit signe à un taxi et s'y jeta comme elle se fût réveillée d'un cauchemar.

L'auto fila. Alors ses nerfs se détendirent un peu. Mais elle savait bien que jamais elle ne pourrait oublier l'expression de la femme, superbe de passion, quand elle s'était élancée devant son amant en danger.

Un souvenir se ravivait en son cerveau... Cette même expression d'amour pour un être unique, cher par-dessus tous les autres, elle l'avait aperçue aussi dans les yeux de Régine.. La femme de luxe et la gitane primitive se révélaient les mêmes devant la passion, quelle qu'en fût l'essence ou la forme, parce que, de gré ou de force, elle courbe tous les êtres sous sa rafale.

« L'amour... » Les lèvres de Chantal mur-

murèrent le mot redoutable et tentateur divinement. N'était-ce pas ce maître-là que depuis tant d'années elle attendait? Qu'à l'approche du couchant, elle regrettait, jusqu'à la souffrance, de n'avoir pas connu... Alors, cependant, qu'elle en avait peur et se raidissait dans l'orgueilleuse assurance d'être assez forte pour se dérober à son emprise... si elle le voulait.

La voiture s'arrêta. Elle était chez elle. Dans la paix souriante de son *home*, elle allait se ressaisir, échapper à la fièvre qui, encore, crispait ses nerfs.

Mariette accourut à l'appel du timbre et sa figure bougonne s'éclaira :

— Ah ! enfin ! voici Madame ! J'étais bien tourmentée de son retard. M. Soudry attend Madame depuis près d'une demi-heure...

Elle se rappela. Soudry devait, à l'heure du goûter, lui apporter sa place pour un gala de danses espagnoles, au théâtre des Champs-Élysées. Dans son désarroi, elle avait oublié, mais l'annonce de la présence amie lui fut bienfaisante. Sans même ôter son chapeau, d'un élan, elle entra dans le salon.

Debout, il avait un air d'attente et l'exclamation de la vieille femme de chambre lui vint aussi :

— Enfin ! vous voilà ! L'inquiétude de Mariette, habituée à votre exactitude, me

gagnait. Méchante Chantal ! Si vous étiez coquette, je croirais que vous avez voulu exaspérer mon désir de votre retour !

Les paroles, surtout leur accent, étaient à ce point expressives qu'elle tressaillit. Si hautement elles étaient révélatrices qu'il avait subi l'anxiété d'un retard inexplicable. Dans les siennes, il gardait les mains saisies, et ainsi il la retenait tout près de lui comme s'il obéissait au désir impérieux de l'attirer sous son étreinte, sauve de tout danger.

Une seconde, elle demeura immobile, abandonnée au bienfait de la protection, prête à s'offrir... Vague, flottait en elle le sentiment que, au sortir de son émoi, elle eût trouvé bon de reposer sa tête encore brûlante sur l'épaule de cet homme qui s'était inquiété pour elle... De s'appuyer sur sa poitrine comme une enfant confiante, ou une femme aimée, sûre d'être accueillie dans son trouble.

Mais ce ne fut là qu'une fugitive tentation. Elle se dégagea, enleva son chapeau qu'elle jeta sur le divan, et du geste familier releva ses cheveux un peu froissés, après avoir sonné Mariette. A son visiteur, elle demandait, accueillante :

— Vous prendrez bien une tasse de thé ou un verre de porto ?

Mais sans répondre, parce qu'il la voyait

en pleine lumière, non plus sous l'ombre de sa capeline de paille, il s'exclamait :

— Chantal, que vous est-il arrivé? Votre visage est tout altéré!

De sa manière dominatrice, il l'obligeait à s'asseoir sur le divan; et, debout devant elle, l'interrogeait avec des yeux qui voulaient la vérité.

— A moi, il n'est rien arrivé... Mais je viens d'assister à une scène qui m'a bouleversée!...

— Quoi? Quelle scène?

Fiévreusement, elle raconta.

Il l'écoutait stupéfait.

— Mais, grand Dieu! Qu'alliez-vous faire dans un pareil endroit! C'est insensé! Votre curiosité devient dangereuse! Prenez garde, petite Ève du vingtième siècle, la curiosité vous perdra!

Elle eut un faible sourire :

— Ne me grondez pas injustement! Ce n'est pas du tout par curiosité que je vais maintenant dans la zone.

— Maintenant?

— Oui, au début, j'avais eu la tentation de connaître une région dont j'avais tant entendu parler. Pour cette raison, j'avais demandé qu'il m'y soit indiqué les familles que je devais visiter... Aujourd'hui, je suis renseignée et...

— Et vous regrettez l'imprudence de votre demande...

— Ah ! non ! cette étrange population m'intéresse bien fort... Mais je n'avais pas imaginé que je risquais de voir tuer un être devant moi... Et c'est terrible !

Elle eut un frisson. Il la regardait avec une sorte de colère tendre et caressait de baisers apaisants, les mains qui, par moments, tremblaient encore.

— Je suppose que, désormais, vous êtes édifiée sur la folie de pareilles visites, dans un milieu que vous êtes indulgente en le qualifiant seulement d' « étrange ». Puisque personne n'a qualité pour vous interdire de telles imprudences, vous allez, de bonne grâce, me promettre, comme à votre ami, d'y renoncer et d'aller, à l'avenir, chercher des pauvres — il y en a partout ! — ailleurs que dans la zone, particulièrement dégoûtante, où vous risquez de trouver, en plus des maladies, les pires aventures, à commencer par la possibilité de recevoir quelque balle lancée par des brutes qui se battent. Promettez et je serai tranquille, car je sais que, toujours, vous tenez vos promesses.

Elle secoua la tête et lui sourit. Une joie miraculeuse chantait éperdument en elle, devant cette preuve d'un souci d'elle que jamais, elle n'aurait soupçonné.

— Je ne peux pas vous faire une promesse de cette sorte, justement parce que j'ai toujours le scrupule d'accomplir ce à quoi je me suis engagée...

— Et il y a longtemps que vous vous êtes lancée dans des distractions de cette espèce?

Tout à la fois, riieuse et intimidée, elle expliqua, ne prenant plus garde qu'il lui retenait toujours la main sous le chaud frôlement de ses lèvres :

— C'est à mon retour de Monte-Carlo, que... le hasard m'a amenée à m'occuper de... de la zone. On m'a dit que, ainsi, je pourrais rendre service... Et comme j'avais un peu honte de vivre pour mon seul agrément, j'ai accepté... trop contente d'échapper à la complète inutilité de mon existence de luxe...

Il protesta, tout de suite impatient, parce qu'il la devinait doucement résolue à conserver l'obligation acceptée.

— Mais cette existence que vous avez l'air de mépriser, c'est celle de toutes les jolies femmes de votre milieu... Par bonheur pour les célibataires qui les admirent. Chantal, petite Chantal obstinée, croyez-m'en, là-bas vous n'êtes pas à votre place. Je puis en juger, ayant eu l'occasion de faire tourner un film en ces bas-fonds. Soyez certaine qu'à Paris, il existe bien assez de laides vieilles filles, de dames d'âge, détériorées, pour s'occuper des

individus qui grouillent par là-bas. Si vous avez la manie des bonnes œuvres, vous aurez bien l'occasion de la satisfaire en des conditions plus sages ! Mais où diable avez-vous été pécher cette idée de gâcher votre temps en des courses qui ne sont pas du tout de votre ressort, vous mettent en contact avec des gens à vos antipodes, incapables de comprendre ce que vous faites pour eux et de vous en savoir gré !

— M'en savoir gré ? Mais cela importe peu !

Et elle se mit à rire, amusée encore, tant elle avait l'âme divinement illuminée par la véhémence avec laquelle il venait de parler, dans sa conviction.

— Cela importe peu !... Eh bien ! vous avez un fier mérite de vous dévouer ainsi, ne pouvant obtenir que d'infimes résultats !... et le sachant !

— Infimes, oui, c'est vrai !... Peut-être dans l'avenir pourrai-je, en ce qui me concerne, les rendre un peu plus sensibles. Ne soyez pas décourageant !... Au contraire, faites-moi confiance !

Elle levait vers lui des yeux presque suppliants parce qu'elle avait eu, soudain, l'intuition d'une sourde et radicale dissonance entre leurs deux âmes, trop différemment orientées, et son allégresse en était troublée.

Elle ne se trompait pas. Il l'avait écoutée,

intéressé, curieux, mais un peu choqué dans sa conception de l'élégance féminine gardée hors de tout contact avec la laideur et la vulgarité, par cette soudaine révélation d'un altruisme actif, à ce point et sous cette forme, chez cette femme raffinée. Presque, il lui en avait voulu de heurter sa conception exclusive.

Mais les yeux qu'elle levait vers lui étaient si chaudement lumineux, que l'impression mauvaise s'évanouit. Et, avec la douceur que pour elle seule il avait spontanément, il murmura :

— Chantal, unique Chantal, pardonnez-moi ma méchante humeur ! J'ai si peur qu'il ne vous arrive quelque chose de fâcheux... Avec moi, aussi, soyez toute bonté !... J'adore votre âme... En vérité, ce doit être un délice de la posséder, d'en recevoir l'amour. Pour un mécréant de ma sorte, c'est la révélation d'un paradis qui ne peut s'ouvrir pour lui...

Elle eut un léger mouvement pour s'écarter. Mais aussitôt, il posa les deux mains sur ses épaules d'un geste qui la retenait et ses lèvres cherchèrent le doux effleurement des cheveux...

— Non, ne fuyez pas, petite Chantal limpide, et pourtant secrète et défensive. Laissez-moi, un instant, l'illusion que vous ne me repoussez pas !

Elle obéit et ne se déroba plus... Ses yeux passionnés contemplaient, devant la fenêtre ouverte sur le crépuscule d'or, les lourds pétales d'un rose pourpre qui s'effeuillait sur la soie du tapis... Pourpre comme le sang de l'homme qui avait taché la poussière. Elle n'y songeait plus...

Un léger coup à la porte lui fit ouvrir de larges prunelles au regard lointain... Lui étouffa une exclamation de colère et s'écarta...

Mariette apportait le goûter. Simplement, il dit alors, une imperceptible altération dans la voix :

— Donc, voici pour vendredi, votre place au gala des Champs-Élysées...

Le charme était rompu ce jour-là, et obscurément, l'un et l'autre en éprouvaient une déception aiguë.

## IX

La soirée au gala de danses espagnoles leur offrit une revanche.

Tout de suite, quand elle était entrée dans le salon où il l'attendait pour l'accompagner, il avait goûté la vaine satisfaction de constater que vraiment, elle était une femme que

tout homme, si difficile fût-il, pouvait trouver flatteur d'escorter.

Elle le devina au premier regard tombé sur elle et une bouffée de juvénile plaisir colora un peu ses joues, devant la certitude d'avoir réussi à contenter ce difficile connaisseur. Le baiser qu'il appuyait avidement sur sa main dégantée en était le puéril remerciement. Elle en tressaillit une seconde, comme si elle devinait la tentation qui assaillait la volonté prudente de l'homme, sentir sous sa bouche la chair du bras nu, de la gorge sertie par la vaporeuse étoffe de la robe, sous la cape de velours noir ; le duvet blanc du col, un peu rejeté vers les épaules, dégageant la tête délicieuse où souriaient les chaudes prunelles.

Il se raidit dans un sursaut de sa raison et dit seulement, l'accent un peu étrange :

— Décidément vous êtes devenue une pure Parisienne chic, petite amie Chantal ! Je suis fier de vous...

— Fier de votre élève, pouvez-vous dire, car sûrement, mieux que personne, vous m'avez révélé que c'est un art de s'habiller... Tant mieux, si j'ai profité des leçons... Nous partons, n'est-ce pas ? pour ne pas être en retard !...

Certainement, c'était là son désir. Mais aussi le regard de Soudry la troublait un peu, réveil-

lant l'indéfinissable ivresse que, le premier, il lui avait fait connaître. Et en elle monta un élan de gratitude vers celui qui donnait à sa vie, une saveur jusqu'alors ignorée.

L'impression ne s'évanouit pas durant toute cette soirée qui lui paraissait ne ressembler à aucune autre. Les danses la ravissaient; et elle les goûtait avec une sincérité enthousiaste qui enchantait d'autant plus Soudry qu'il y découvrait, diverti, un plaisir presque sensuel dont elle n'avait pas conscience.

Et il était sûr d'être bien accueilli quand, le spectacle achevé, il proposa dans le tumulte des applaudissements, remontant la pelisse de velours sur les épaules :

— Et maintenant, nous allons souper, n'est-ce pas?

Elle leva vers lui des yeux étincelants dont l'éclat le saisit, le secouant d'un obscur frisson.

— C'est cela... Emmenez-moi souper... dans un endroit bien instructif du genre! Car il est probable que je ne retournerai plus dans un restaurant de nuit.

— Pourquoi non?... Si cela vous amuse... Vous savez bien que je suis prêt à vous accompagner partout où vous désirez aller!

— Oui, je sais... Mais, — par exception j'espère bien! — ce soir, je ne me préoccupe pas d'être raisonnable strictement... Pour une fois!...

— Non pour *une* fois ! Mais pour toutes celles où il vous plaira de vous souvenir que vous êtes une très charmante jeune femme, ayant tous droits pour jouir de ce qui attire les jeunes...

Elle marmotta :

— Quel déplorable conseil ! Dépêchez-vous de m'emmener ! sans quoi je réfléchis ; et fidèle à mes vieilles habitudes, je rentre tout droit chez moi... à l'exemple de Cendrillon.

— Parfaitement raisonné. Donc, venez vite, petite amie chère.

Quelques instants plus tard, il l'introduisait dans une salle bondée, somptueusement éclairée, bourdonnante de voix, de rires, d'applaudissements que dominait à peine la clameur assourdissante du jazz-band, mené éperdument par l'orchestre nègre, à face simiesque, sous le rouge éclatant du costume. Dans l'air surchauffé qui sentait les parfums féminins, le champagne, les fleurs, le cigare, s'élançaient les serpentins multicolores, voletaient les petites balles lancées des tables pressées autour de l'espace réservé aux danseurs intrépides, ou à quelque professionnelle apparue pour exécuter son numéro.

Un peu étourdie par la chaleur, le tumulte, la multiplicité des spectacles, Chantal regardait avec de larges prunelles curieuses. Dans la foule très élégante mais très panachée en

ses éléments, elle reconnut Myriam Vlasquèz que rejoignait un groupe masculin, escortant une très jolie créature au corps de statuette, modelé par l'enroulement souple de la robe qui laissait presque dévêtu le buste impeccable en sa nudité.

Non loin de Chantal, les arrivants s'immobilisèrent, car, sur l'espace réservé, apparaissait une professionnelle dont les yeux brûlaient la face lourde de mulâtresse, luttant d'éclat avec les dents découvertes par le muet sourire prometteur... Sans réfléchir, devant la table où l'avait installée Soudry, Chantal, rejetant un peu son manteau, s'était levée pour mieux voir, tandis que son compagnon, souriant de sa mine attentive, lui demandait :

— Désirez-vous souper tout de suite?

— Comme vous voudrez... J'ai tant à regarder !

— Eh bien ! je vais, pendant ce temps, donner les ordres. Avez-vous des préférences?

Elle rit gaiement.

— Oh ! non ! peu m'importe... Ce que je voulais, c'était connaître, pour m'instruire !

— Oui... oui... Et Ève est contente de la leçon de choses?

— Pour le début, Ève est un peu ahurie, jeta-t-elle drôlement.

Il se mit à rire et fit signe au maître d'hôtel

d'approcher. Elle continua de contempler le coup d'œil, sans qu'il soupçonnât sa vague impression de dépaysement dans cette atmosphère toute sensuelle qui la déconcertait un peu... Alors, soudain, elle s'aperçut que la compagne de Myriam Vlasquèz, sans doute blasée sur la sombre beauté de la danseuse, la considérait elle-même, Chantal, avec une sorte d'attention insolente, presque méchante...

Mais elle ne fut que quelques secondes à s'étonner de cette bizarre attitude, car derrière elle, une voix masculine demandait, sur le mode discret :

— Avec qui donc est Soudry, ce soir?... C'est l'élue du moment?... Quelque jolie fille qu'il lance?... Ce diable d'homme a le secret des trouvailles épatantes !

— Très exact ! dit une autre voix. Celle-ci a des yeux qui promettent... Il ne doit pas s'embêter près d'elle !... Avec cela, une allure de femme du monde...

— Que savez-vous si ce n'en est pas une après tout?... Je vous...

Chantal n'en entendit pas davantage. Des salves d'applaudissements, des cris, des acclamations saluaient le délire tournoyant de la danseuse haletante qu'elle ne voyait plus...

Une lueur incendiait sa pensée... Cette femme avec Soudry dont on parlait, c'était

elle, elle, Chantal de Rhuyt !... Et ces hommes, ces femmes, sans doute tous ceux qui, ici, le connaissaient, — et ils étaient nombreux ! — la prenaient tout naturellement pour la maîtresse d'un homme dont la réputation était établie. Elle éprouva la souffrance d'une brûlure imprimée à vif sur sa chair, et qui jetait en elle le besoin affolé de fuir hors de cette foule où elle venait d'être si durement atteinte à l'improviste.

Soudry ayant fini de conférer avec le maître d'hôtel se tournait vers elle et demandait gaiement :

— Mon menu vous plaît-il? madame.

Elle tressaillit. Un menu? Quel menu? Elle n'avait rien entendu, emportée bien loin de lui par le torrent que le hasard venait de faire sourdre. Il vit changée l'expression du jeune visage :

— Chantal! que vous est-il arrivé?

Lui dire la vérité? Oh! non! Il eût trouvé ridicule un tel émoi pour quelques propos surpris au passage, venant d'inconnus. Et elle dit seulement, la voix assourdie :

— Excusez-moi, je ne puis souper... Je me sens très fatiguée... Je désire rentrer tout de suite. Je vais vous laisser...

— Me laisser! Si vous êtes lasse... et c'est vrai vous êtes toute pâle, la chaleur sans doute... je vais vous reconduire.

— C'est inutile... Je rentrerai très bien seule.

— Sûrement non, vous ne rentrerez pas seule ! Vous êtes sous ma garde... Je vais vous remettre chez vous. Ne soyez pas déraisonnable, Chantal.

Elle murmura, amère :

— Vous savez bien que ce soir, je ne suis pas raisonnable...

Mais il était déjà debout. Elle n'essaya pas de lutter, trop certaine qu'il ne lui obéirait pas, à moins qu'elle ne lui signifiât nettement la volonté — incompréhensible pour lui — d'échapper à sa présence... Et elle le laissa, comme au théâtre, ramener le manteau sur ses épaules... Mais avec quelle impression différente...

Sans qu'elle eût prononcé un mot de plus, elle monta dans l'auto qu'il lui ouvrait, exaspéré par la nécessité de remplir son rôle de chauffeur qui rendait difficile, sinon impossible, toute conversation suivie.

Dans les plis de sa cape serrée autour d'elle, droite, elle continuait à demeurer silencieuse, le visage à demi détourné, offert au souffle de la nuit.

Le phare d'une auto qui les croisait déchira l'ombre, une seconde, et il eut la certitude qu'un éclat de fièvre colorait le visage de la jeune femme ; les joues étaient humides,

les lèvres contractées un peu, comme celles d'un enfant qui se raidit pour ne pas pleurer. Et la voir ainsi lui fut à tel point intolérable, que l'idée lui traversa le cerveau d'arrêter l'auto pour pouvoir, sans attendre plus, lui demander quelle raison l'avait ainsi bouleversée tout à coup.

Il accéléra la vitesse et quelques tours de roues les mirent devant la porte de Chantal. Aussitôt elle eut un mouvement pour se dresser, descendre :

Il commanda :

— Attendez, je vous prie, madame. Je vous ouvre.

D'instinct, elle obéit. Mais sans effleurer sa main, la portière écartée, elle sauta à terre ; et il la vit, à pleines lèvres, aspirer l'air tiède, ainsi qu'elle eût cherché le ruissellement d'une eau lustrale.

Elle dit seulement :

— Bonsoir. Merci d'avoir pris la peine de m'accompagner.

Il lui tendit la main.

— Mon amie Chantal, qu'avez-vous ? Qu'est-il arrivé?... Pour notre bien à tous deux, il *faut* que vous me le confiez... Croyez-moi !

Elle secoua la tête. Dans les yeux passionnés, il y avait de la révolte et une sorte de sévérité grave.

— Je vous l'ai dit là-bas... Je me suis trouvée fatiguée par la chaleur de ce restaurant. N'y faites pas attention. Demain, je serai remise...

Mais il ne lâchait pas les doigts que, d'un geste machinal, elle lui avait donnés, répondant à son appel. Ils étaient bien seuls dans l'allée qui s'ouvrait sur les jardins du Champ-de-Mars que le clair de lune argentait.

— Alors, sincèrement, vous vous imaginez, Chantal, pardon de vous appeler ainsi, mais, en ce moment, il m'est impossible de vous dire « madame », comme dans un salon... Vous imaginez que je puis ainsi vous laisser partir, irritée contre moi, coupable d'une offense involontaire que j'ai le droit de savoir, pour me défendre... Vous êtes trop juste pour refuser de me dire quelle cause fait que vous m'en voulez... Car vous m'en voulez...

Une expression d'amertume crispa encore les lèvres qui tremblaient.

— C'est vrai, oui, je vous en veux.

— Alors, permettez-moi de monter chez vous et vous m'expliquerez...

— Monter chez moi?... A cette heure ! Vous ne pensez pas à ce que vous demandez !

Leurs regards se croisèrent aussi résolus l'un que l'autre dans leurs vouloirs opposés.

— Soit ! Vous jugez ne pas pouvoir, à

cette heure, m'accorder quelques minutes d'entretien chez vous. Mais moi, je ne puis attendre à demain pour apprendre ce que vous avez contre moi. Dites-le-moi tout de suite, avant que nous nous séparions... Ici, nous sommes seul à seule, autant que dans votre salon... Nos sincérités se cherchent... Chantal, je vous en supplie, soyez franche comme toujours... Vous m'en voulez... de quoi?

— Je vous en veux, et je ne peux pas m'empêcher de vous en vouloir quoique ce soit injustement, je le reconnais... Car c'est moi qui vous ai demandé de m'emmener... où vous venez de me conduire... Mais je ne savais pas... dans mon inexpérience... ce à quoi je m'exposais en m'y montrant ainsi seule avec vous, m'affichant comme les filles que vous devez y accompagner d'ordinaire!... Je ne savais pas... Je ne pensais à rien de pareil... Mais vous, bien entendu, vous saviez... Et c'est mal! oh! oui, bien mal à vous, qui vous prétendiez mon ami, de ne m'avoir pas avertie...

Il l'arrêta, conscient de la justesse du reproche.

— Bien des fois, Chantal, il m'est arrivé d'emmener ainsi des femmes du monde... — votre cousine Régine, par exemple... — qui voulaient souper dans un milieu amusant à

regarder... par son pittoresque... Et, sans doute, parce qu'elles étaient renseignées et s'attendaient à ce qui pouvait arriver, elles n'ont trouvé rien d'offensant à y être vues sous mon escorte... Mon tort... et je vous en demande pardon, Chantal..., c'est d'avoir oublié que vous n'étiez pas immunisée par l'habitude... Je n'ai pas réfléchi combien il était idiot à moi, mettez, si vous préférez, imprudent, même coupable ! de vous traiter comme les autres, trop blasées pour être encore capables de s'effaroucher !

— C'est vrai, sur ce point, je ne leur ressemble pas... Manque d'habitude, sans doute... C'est pourquoi il m'a paru si... si pénible, si... humiliant d'être l'objet d'une méprise que je n'avais pas prévue... D'entendre sur moi des propos qui m'ont donné l'impression d'être salie... par ma faute, oui !... mais plus encore par la vôtre... Vous auriez dû me prévenir de ce que je risquais... Et alors, peut-être, j'aurais ri de vous constater si bon prophète... Probablement, vous croyiez, comme moi aussi, que j'avais cessé d'être « la dame de province qui va au mois de Marie... » Eh bien ! nous nous trompions tous les deux... Ou du moins, je ne suis pas encore au point pour juger et sentir comme les mondaines du tout Paris...

Il l'interrompit :

— Heureusement ! car vous ne seriez pas, pour moi, une créature unique..., la Chantal que, pour mon bonheur, j'aurais dû rencontrer dans ma jeunesse... Alors, sûrement, mon existence eût été tout autre... Aujourd'hui, lorsque la certitude s'en abat sur moi, ce m'est une souffrance de penser, sans illusion, qu'il est trop tard... D'ailleurs, ce soir, ce n'est pas de mes vains regrets qu'il s'agit, mais de vous seule, petite amie très chérie, de votre peine dont j'ai été inconsciemment la cause et que je voudrais pouvoir rejeter si loin de vous qu'elle ne vous semble plus qu'un méchant rêve, impuissant à vous éloigner de moi, puisque j'ai péché par irréflexion et je reconnais ma faute... Chantal, je vous jure que dans le milieu où nous étions, les propos qui vous ont si profondément blessée ne valent d'être traités que par le mépris. Et prononcés par qui!... Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et laissez-moi tenter de vous le faire oublier. Vous voulez bien, n'est-ce pas? petite Chantal qui ne ressemblez à personne... et vous êtes emparée de moi avec une puissance... dont je suis presque épouvanté... Il faut me permettre de vous aimer... Vous demeurerez libre autant que vous le souhaitez... Mais vous ne serez plus seule et je vous appren-

drai ce que c'est d'être une femme adorée...

Elle eut un frisson. Sous la cape de velours, ses épaules tremblaient. Après les minutes cruelles qu'elle venait de traverser, ce lui était un baume d'entendre les mots dont la berçaient les vibrations caressantes qui s'insinuaient en son âme même, puissantes comme un aimant.

Elle murmura :

— J'essaierai d'oublier... Mais je vous en supplie, ne me faites plus de mal !

— Vous faire du mal, mon cher amour, quand je veux votre seul bonheur !...

Et il était sincère dans son sursaut indigné. Entre eux, le malentendu se creusait en abîme que ni elle ni lui ne soupçonnait, chacun jugeant selon sa mentalité. Les mots sont des boîtes vides dans lesquelles tout être enferme son bien... Et Soudry, habitué par sa vie à d'autres moralités féminines, ne concevait pas que Chantal de Rhuys, sûre d'être protégée par l'ombre du secret, pût se dérober à l'amour qui s'offrait...

Avec une délicatesse tendre, il prit entre ses deux mains le visage voilé de rêve où les cils battaient sur la profondeur du regard monté de très loin..., sans qu'elle tentât de l'écarter, la volonté morte... Il se pencha... et connut enfin le frisson de la chair veloutée,

des lèvres que sa bouche entr'ouvrait, ardemment chercheuse.

En lui, clamait le cri de sa soif d'elle :

— Laissez-moi monter avec vous, Chantal.

Pourtant il ne prononça pas les mots, lourds sur ses lèvres altérées.

Conscient de sa victoire, il ne voulait pas la compromettre en brisant trop vite l'enchantement du rêve par une hâte brutale. Et il la laissa aller dès qu'elle murmura, la voix brisée, se dégageant, presque suppliante :

— Ne me retenez plus... Il est si tard...

## X

Une à une, cette nuit-là, Chantal entendit sonner les heures, abîmée dans la sensation d'irréalité qui s'était abattue sur elle quand Soudry l'avait attirée sous ses lèvres, dans l'allée déserte, blanche de lune. En son âme bouleversée se heurtaient sensations, idées, souvenirs, y créant un chaos d'où s'élevaient, comme les jets d'un feu dévorant, tout ensemble un éblouissant bonheur, de la crainte, l'amertume encore aiguë de l'humiliation ressentie, l'ivresse de l'aveu, soudain entendu, auquel à peine elle osait croire.

Avait-elle bien compris? Était-ce vraiment

le célibataire endurci, sceptique, rebelle à tout lien ; le voyageur vagabond, tenté par toutes les aventures, qui avait horreur de la stabilité, était-ce le même Soudry qui venait de lui demander de se laisser aimer?... Une pareille transformation était-elle possible?...

Et pourquoi non? puisqu'elle-même, jalouse autant que lui de son indépendance, n'avait plus en elle que le désir souverain de la lui sacrifier, s'abandonnant à l'ivresse qu'il lui avait révélée... Ivresse à ce point intense qu'elle en avait peur, car elle se sentait entraînée dans une rafale de passion qui rejetait loin, la coutumière clairvoyance de son jugement, sa notion si nette, d'ordinaire, de la réalité?...

Car enfin, elle, Chantal de Rhuys, avait permis qu'il lui brûlât le visage de baisers auxquels non seulement elle ne s'était pas dérobée, mais dont la soif semblait s'être insinuée en elle...

Et les yeux larges ouverts dans la nuit, elle se prenait à répéter avec une sorte d'épouvante enivrée :

— Où vais-je? mon Dieu... Où veut-il m'entraîner?

La route à suivre, elle ne la distinguait plus nettement, mais voilée à travers une brume lumineuse qui, soudain, lui cachait

l'avenir, pareille à l'aurore d'une radieuse journée qui s'éveille.

L'un comme l'autre, ils étaient libres de disposer d'eux-mêmes... Alors puisqu'il l'appelait à lui, le maître redoutable et charmeur qu'elle avait craint, pourquoi se serait-elle cantonnée dans son orgueilleuse indépendance, alors que, pour l'amour d'elle, lui acceptait des liens que toujours il s'était refusé à subir...

Et cependant..., cependant, obscur, continuait de flotter en elle, le doute de l'avoir bien compris, mêlé à l'impérieux instinct que ce serait folie de décider de leur avenir en cette heure de crise que le hasard avait fait surgir entre eux...

Dans la lueur splendide du matin, elle murmura soudain :

— Quand il sera devant moi, tantôt, je redeviendrai lâche ! Pour échapper à l'attirance qu'il exerce sur moi, tant il a su me donner le besoin de sa présence, il ne faut pas que je le revoie avant de m'être ressaisie... Non, il ne faut pas !...

Et comme pour affermir sa résolution, incapable de s'endormir, elle se leva et tout d'une traite elle écrivit :

« Mon ami très cher, ne venez pas tantôt ! Je ne puis vous recevoir... Soyez confiant. Mais, je vous en supplie, attendez mon tout

prochain appel... Nous avons été un peu fous, hier soir, ne pensez-vous pas? Et ne croyez-vous pas qu'il nous faut être certains de n'avoir pas cédé à un mirage dont nous paierions si cruellement la disparition? Non, pas aujourd'hui!... Bernard... Mais à bientôt, *très bientôt!* ami que je sens devenu le maître de ma vie, m'apportant un si merveilleux bonheur que j'en suis effrayée. Est-il possible que vraiment, je sois maintenant

« Votre CHANTAL? »

Un peu plus tard, Mariette la trouva enfin assoupie quand elle entra dans la chambre, apportant le déjeuner du matin, et aussitôt, elle annonça :

— Le garage a téléphoné que Madame pouvait compter sur l'auto. A dix heures, la voiture sera ici devant la porte.

Chantal passa la main sur son front pour rappeler les idées absentes... L'auto?... Le départ à dix heures? Elle fit effort et se souvint. C'est vrai, ce même jour, elle avait donné des rendez-vous au Pavillon pour des réparations à y effectuer. Cette courte absence imposée soudain, était-ce un ordre de la destinée qui venait en aide à sa faiblesse pour l'éloigner, ce jour-là et le lendemain, de Bernard Soudry? Et elle commanda :

— Mariette, voulez-vous préparer mes

affaires, un petit sac de nuit, pour dix heures.

— Madame veut-elle que je l'accompagne?

— Oui... Non, c'est inutile... Pour deux jours, la jardinière fera mon service.

La tension de sa volonté calmait enfin ses nerfs; détendus aussi par la nécessité d'agir, le bienfait de conduire elle-même l'auto dont la course rapide l'apaiserait, au souffle du bel été.

Un espoir inconscient palpait en elle d'un *bleu*, peut-être même d'une apparition aux Andelys de Soudry, si ayant passé chez elle, à la suite de son mot, il avait été instruit par Mariette de sa présence au Pavillon.

Mais l'espoir ne se réalisa pas. Il ne parut pas. Aucune dépêche ne fut apportée, et quand elle reprit la route de Paris, le lendemain, le silence n'avait pas été rompu entre eux... Ainsi, elle l'avait souhaité.

Que pensait-il...? Peu à peu une sourde anxiété l'envahissait et, au retour, précipita l'allure de la voiture plus encore qu'au départ. Et s'il n'allait pas répondre?...

Les premiers mots de Mariette calmèrent l'espèce d'émoi qui l'énervait de nouveau. La vieille femme, comme si elle eût deviné l'attente de sa maîtresse, annonçait tout de suite :

— J'ai mis le courrier de Madame dans sa

chambre. Une des lettres est arrivée ce matin, l'autre vient d'être montée.

Sur l'une des enveloppes, l'écriture espérée ! Elle déchira le papier et lut, la poitrine allégée soudain :

« Chantal, ma précieuse Chantal, pourquoi n'ai-je pu vous voir aujourd'hui?... Votre sagesse a refusé de me recevoir, et me voici soudain obligé de quitter brusquement Paris, pour quelques jours au moins... En rentrant cette nuit, la pensée toute remplies de vous, j'ai trouvé un télégramme m'appelant d'urgence à Londres pour une affaire dans laquelle je figure avec de grosses responsabilités vis-à-vis d'autrui. Questions de probité stricte, auxquelles je ne puis donc me dérober. Il me faut partir ce soir, sans vous avoir revue, mon frais amour, puisque vous serez absente deux jours, me dit-on chez vous, et il m'est impossible de retarder mon départ...

« Je m'en vais altéré de vous, emportant comme un viatique la pensée que, dans peu de jours, sans doute, je vais vous retrouver. Alors, n'est-il pas vrai, vous me direz que vous voulez bien devenir mienne, comme je vous en supplie encore, pour pouvoir m'employer tout entier à votre bonheur... »

.....  
 Quelques instants moururent. Une seconde

fois, Chantal relisait les lignes tracées par l'impérieuse écriture et une sorte d'amer et ironique sourire errait sur sa bouche.

Elle s'était crue sage d'éloigner leur rencontre... Eh bien, son désir se réalisait. Pourquoi en éprouvait-elle une telle angoisse — comme si Bernard s'était éloigné pour jamais... — que machinalement, pour échapper à la pénible impression, elle décacheta l'autre lettre, tracée celle-là d'une écriture féminine. Et son regard distrait, aussitôt devint intensément attentif.

La correspondante inconnue avait écrit :

« Vous êtes vraiment bien naïve, madame, si vous prenez au sérieux la cour que vous fait certain adorateur avec lequel vous étiez l'autre soir dans un restaurant de Montmartre...

« Parce que vous êtes, paraît-il, ce qu'on a l'usage d'appeler « une femme du monde », auriez-vous la naïveté de croire, ô jeune dame sans expérience, que ce beau monsieur expérimenté, lui ! a autre chose en tête que la fantaisie de coucher avec vous le temps qu'il lui plaira, sans, bien entendu, que ni maire ni curé aient consacré ce plaisir essentiellement naturel ?

« Je puis vous certifier, avec preuves à l'appui, le hasard m'ayant bien renseignée, que son caprice satisfait, lui, l'éternel inconsistant, bien incapable de renoncer à sa liberté

pour aucune femme, vous traitera comme toutes celles qui, avant vous, ont successivement occupé son attention d'homme toujours en quête de nouveau, capable de toutes les duretés pour se dérober, s'il sent menacée l'indépendance que réclame son impitoyable égoïsme...

« Soyez bien sûre qu'il vous désire tout comme il a désiré vos aînées ; surtout parce que (s'il est exact?) vous lui avez procuré la jouissance de vous conquérir malgré vous... Aussi, sans rien brusquer, attend-il la minute certaine où vous céderez à son appel, à sa volonté, parce qu'il aura su éveiller en vous l'appétit irrésistible de lui appartenir. »

C'était tout... Aucune signature, naturellement. Ni allusion au motif qui avait pu dicter la lettre.

Chantal releva la tête et, dans une glace, elle aperçut son visage tout blanc, avec des prunelles étincelantes, élargies par la stupeur ; qui contemplaient les deux lettres, leur demandant la vérité...

## XI

La seconde quinzaine de septembre commençait et trouvait Chantal installée dans

la petite villa bretonne, héritage de Solange Vismes, d'où celle-ci surveillait la colonie de vacances qui l'intéressait, sur une plage toute voisine. Et elle aussi, Chantal, s'en occupait, dévorée par le besoin d'échapper à elle-même, aux souvenirs qui la hantaient.

De Soudry, en somme, elle ne savait rien, ou presque rien, depuis son brusque départ pour Londres et, à la suite, pour New-York d'où, pas encore, il n'était revenu. Avec un admirable envoi de fleurs, — ainsi que jadis après Monte-Carlo, — il lui avait très vite annoncé son regret d'être retenu bien plus qu'il n'avait prévu, regret exprimé dans un mot tendre et courtois que le plus curieux eût pu lire sans pénétrer son sentiment intime.

Que s'était-il passé dans l'âme fantasque et violente?... Ainsi que l'insinuait la lettre anonyme, ayant soudain conscience d'un danger pour sa liberté dans l'attitude prise auprès de Chantal de Rhuys, avait-il aussitôt saisi un prétexte pour se dérober avant qu'il fût trop tard ?

Que c'était donc simple ! et comment la brutalité de la blessure, n'avait-elle pas brisé le fol amour qu'elle avait inconsciemment laissé envahir son cœur solitaire... A cette heure, elle la connaissait, sa misère !

En tout son être, elle avait souhaité être

rassasiée comme les autres femmes, les privilégiées... Et l'ironique destinée avait voulu que ce fût un tel homme qu'elle rencontrât sur sa route... Celui que, tout de suite, son instinct lui avait crié de fuir et dont, au contraire, les circonstances l'avaient de plus en plus rapprochée.

Oui, sûre d'elle-même, sans le craindre, elle avait été d'une imprudence insensée. « Elle avait envie de connaître enfin la vie, toute la vie ! » disait-elle. Et un inconnu s'était offert, lui murmurant : « Laissez-moi vous conduire ! »

Or il l'avait fait avec un charme si subtil qu'elle ne s'était pas aperçue qu'il lui faisait boire un philtre qui la grisait... La laissant croire... ce qu'elle voulait, il ne se pressait pas, lui, le loup, de dévorer la chevrette imprudente, partie à l'aventure, — comme dans le conte, — sûr de la manger dès qu'il lui plairait...

Maintenant éclairée par les faits, quand elle regardait vers les jours enfuis, elle n'y trouvait nulle preuve qu'il eût voulu jamais la faire sienne comme sa femme... Seulement sa maîtresse... Ce qui en rien ne bouleverserait sa vie. Elle ou une autre?... Il était habitué.

Par quelle aberration, avait-elle supposé que, pour elle, il transformerait son existence,

accepterait les devoirs, les obligations, les responsabilités, toujours repoussées?... À son âge, il avait raison, l'homme ne se refait pas. Il ne le désirait pas, d'ailleurs. C'eût été une tâche à laquelle se serait refusée sa quarantaine mûrissante, sa mentalité, ses habitudes de célibataire à qui ne pesait pas, — au contraire ! — l'absence d'un foyer.

Ainsi, toujours, elle l'avait jugé, sauf pendant le mois prodigieux qu'il avait su lui faire vivre où sa raison avait chancelé devant l'éblouissement du bonheur inconnu. Maintenant, le voile était arraché. Dans une impitoyable clarté, elle le voyait, tel qu'il était, elle en était sûre, avertie par une de ces intuitions qui ne trompent pas...

Et cependant — elle le constatait avec terreur, — la décevante certitude ne l'avait pas repoussée loin de lui, la délivrant de l'enchantement dont l'ivresse lui demeurait aux lèvres, malgré sa volonté et son désir... Comment, ô Dieu, arriverait-elle à le rejeter de sa vie, guérie de lui, puisqu'elle voyait que, *malgré soi*, on peut aimer... Et comment trouverait-elle le courage de reprendre sa morne existence sans espoir, n'ayant plus devant elle, pour avenir, que la paix glacée du renoncement?...

À l'envoi des fleurs, elle avait répondu par quelques lignes « de façade », aimablement

alertes, annonçant qu'elle partait en Italie retrouver sa tante et voyagerait ensuite. Car elle avait l'orgueil qu'il ignorât la lettre anonyme dont l'humiliation lui demeurerait intolérable, pire encore que sa souffrance elle-même. Fière, elle s'était interdit d'en chercher l'auteur. Quelque maîtresse laissée?... Myriam Vlasquèz?... ou cette jeune femme qui, au restaurant, l'avait considérée avec tant d'insolence. Peu importait. L'auteur de la lettre avait voulu la séparer de Soudry, du *vrai* Soudry qu'elle connaissait bien... elle. A quoi bon remuer cette boue !

Et Chantal avait quitté Paris sans laisser d'adresse, comme elle se fût enfuie.

Mais, vite elle avait renoncé à demeurer auprès de sa tante, parce qu'elle redoutait la tendre perspicacité de Loute. Or, personne ne devait savoir... Et tel était son empire sur elle-même, qu'elle était arrivée à ne se point trahir, redevenue la créature farouchement close sur sa vie intérieure, qu'elle avait été aux jours de son enfance et durant les années décevantes de sa vie de femme. Mais au prix de quel effort, elle gardait son masque bien attaché, comme il fallait !...

Aussi, ce lui avait été une délivrance, d'entendre Mme de Bussy décider son retour en Bretagne, dans sa propriété de Ker Daël ; puisque l'affaire de Régine avançait à souhait

et que l'ardeur de l'été italien fatiguait Mimi.

Alors, sous prétexte d'une excursion sur les lacs, après promesse d'un séjour en Bretagne, elle-même était partie, altérée de solitude, espérant que la distraction forcée du voyage, en un beau pays, engourdirait son mal.

Mais la nature, dont cependant l'emprise était si forte sur elle, ne lui avait pas accordé son baume. Et de même, avait été impuissante, la vie mondaine de Ker Daël où, dès son arrivée, incidemment, elle avait appris que Soudry était encore en Amérique et, entre temps, y pérégrinait dans les montagnes, attendant la fin de laborieuses négociations...

Alors, comme dans un refuge, elle était allée auprès de Solange Vismes dont une affectueuse invitation l'appelait. Mais à cette amie sûre, non plus, elle n'avait rien dit de la secrète détresse qui la torturait devant son impuissance à oublier.

Solange avait vite deviné une rude tourmente passée sur la vie de Chantal, mais se bornant à l'envelopper d'une sollicitude tendre, jamais elle ne l'effleurait d'une remarque ou d'une question. Pas même une allusion à l'incessant besoin d'activité qui semblait dévorer la jeune femme ; travail sous toutes ses formes, musique, lectures, courses à pied, en auto, occupations à la Colonie...

Et, en effet, tout lui était bon pour essayer de vaincre sa pitoyable souffrance, échapper à l'affolante sensation de vide qui rendait, pour elle, les heures écrasantes.

Depuis plus d'une quinzaine, elle était chez Solange, à *la Solitude*, quand un matin, — un matin pareil à tous les autres..., — lui arriva un mot de Mme de Bussy.

« Sauvage petite Chantal, n'allez-vous pas de nouveau nous donner quelques jours? Sûrement, Mlle Vismes est trop bonne pour ne pas accepter de surveiller à votre place, vos absorbantes pupilles. Venez vous reposer à Ker Daël de leur turbulence... Venez! vous me trouverez toute à la joie, car je puis enfin appeler Régine, et notre Mimi est folle de bonheur. Comme elle vous adore, elle veut vous le conter.

« Venez, tout au moins, passer le *week end*. Vous trouverez à Ker Daël des amis qui ont grande sympathie pour vous, artistes et simples gens du monde mais dignes d'être des artistes. Dois-je ajouter que, dans leur nombre, figure, depuis hier, un hôte de passage, surgi à l'improviste et *venant de loin*, qui s'est informé de vous avec un intérêt discret mais évident, et que j'ai surpris très attentif pour écouter ce que Loute disait de vous à une amie.

« Demain, excursion des *Calvaires*. Si vous êtes tentée, téléphonez tout de suite et Loute ira vous enlever, demain matin, avec sa *citro*. En tout cas, arrivez vite, n'est-ce pas? chérie.

« Très affectueusement vôtre,

« Arnauld DE BUSSY. »

Chantal laissa tomber le papier sur ses genoux. Toute, elle tremblait comme sous la violence d'un heurt imprévu et soudain une flamme avait brûlé ses joues... C'était vrai ce qu'elle venait de lire?... Le voyageur de retour qui s'intéressait à elle, c'était Soudry? Il n'était plus en Amérique, mais en Bretagne, tout près d'elle... Qu'elle répondît à l'invitation de sa tante, elle le retrouvait... Elle pouvait connaître sa pensée vraie, apprendre la cause de son silence, le mobile qui l'avait écarté et gardé loin d'elle, volontairement, ou non... Elle connaîtrait, de nouveau, le charme redoutable et grisant de sa présence, dans le contact de leurs deux existences qui se côtoieraient de bien près sous le même toit...

Frémissante, elle murmura :

— Me rapprocher de lui, ainsi, maintenant que j'ai compris comment il m'aime, ce qu'il attend de moi, c'est chercher un danger auquel aurai-je la force d'échapper?...

Impérieusement, la raison lui clamait l'ordre de refuser l'invitation... Et tout de suite ! Car si elle hésitait elle était perdue ; elle céderait à la tentation qui grondait en son cœur de ne pas écouter l'impitoyable raison et d'accepter une rencontre d'où leur bonheur pouvait naître...

Pourtant, elle pensa, luttant comme un être en péril qui voit son danger :

— Il sait où je suis, c'est à lui de venir me trouver s'il souhaite notre rapprochement...

Peut-être, par cette fierté, elle jouait leur avenir... Cependant, au lieu de téléphoner, très vite, elle griffonna :

« Chère tante, je ne puis aller ces jours-ci à Ker Daël... Mais dès que je vais être libre, j'enverrai un mot à Loute pour qu'elle vienne me chercher. Merci et très tendre, à vous...

« Votre CHANTAL. »

Inconsciemment, elle barra la signature d'un trait dur, cacheta l'enveloppe, puis avec la même hâte, pour s'interdire le retour en arrière, elle prit sa cape dans le vestibule et courut à la poste où elle jeta la lettre. Alors, soudain, au bruit sourd du papier tombant dans la boîte, un tel regret de sa sagesse

l'étreignit, que deux larmes roulèrent sur ses joues battues par le vent de mer... Presque avec colère elle les essuya.

Mais elle ne put faire que, tout le jour, sa pensée ne fût hantée par la vision de Ker Daël, de la haute silhouette qui lui avait été familière, du visage si aisément ironique et dur quand la bouche ne souriait pas, avec l'expression qui la pénétrait d'une douceur ardente.

A la fin de l'après-midi, avec Solange, elle revint à la *Solitude* par le sentier de falaise que battait la pleine mer. Le ciel était lourdement gris, déchiré de trouées lumineuses sur l'incandescence du couchant; et son regard distrait errait, non sur la mer, mais sur l'horizon lointain des bois parmi lesquels se doraient les ramures du parc de Ker Daël... Ce même jour, il n'avait tenu qu'à elle d'y marcher — et non pas seule peut-être... — si elle n'eût obéi à l'absurde scrupule qu'elle ne concevait plus... Comment avait-elle pu renoncer à la possibilité de *savoir* enfin,... sans plus de retard, comme maintenant la soif l'en torturait...

Solange la connaissait trop bien pour n'avoir pas discerné le mystérieux trouble qui mettait dans ses yeux un éclat de fièvre. La voyant, leur dîner fini, accoudée à la fenêtre ouverte sur la nuit obscure qu'emplis-

sait le souffle du large, elle appela, pour la ramener :

— Chantal, ne venez-vous pas faire un peu de musique?

La jeune femme se détourna et secoua la tête :

— Je suis une bien maussade compagne, n'est-ce pas? grande amie... Mais l'orage qui n'aboutit pas, me rend, ce soir, stupidement nerveuse et je ferais mieux d'aller me calmer dans la paix de ma chambre.

— Faites comme il vous semblera meilleur, ma chérie, dit Solange affectueuse et sa main se posa sur le bras de Chantal. Mais... si quelque chose...

Sa discrétion hésitait.

— ...Si quelque chose vous préoccupe... ou vous ennuie, ne craignez pas de vous confier à votre vieille amie, au cas où elle pourrait vous aider, vous faire un peu de bien...

En éclair, une seconde, la tentation d'avouer enfin sa détresse, de demander secours, déchira l'âme tourmentée de Chantal... Avouer... quoi...? Que dans sa pitoyable soif de bonheur, elle s'était laissé prendre le cœur par un homme qui, selon toute apparence, ne cherchait en elle qu'une maîtresse nouvelle, choisie après tant d'autres... Maintenant, elle n'en doutait plus...

Et cependant, elle acceptait le joug d'un

amour dont elle n'ignorait pas la bassesse... Et cependant, parce que, dans un sursaut de sa volonté chancelante, elle s'était dérobée à la rencontre offerte, elle ne pouvait étouffer le regret suppliciant de son refus... Ah ! vers quel gouffre elle descendait et comme en sa déchéance, elle se jugeait !...

L'orgueil lui scella les lèvres. Elle se pencha vers Solange et lui offrit son front.

— Merci, grande amie, de vous intéresser ainsi à votre petite fille de jadis... Mais vraiment aujourd'hui, elle est d'âge à se débrouiller toute seule, même quand la route lui semble incertaine. C'est honteux à vous confier, mais il y a des moments... les soirs d'orage comme celui-ci, par exemple, où elle se sent piteusement lâche...

— Lâche ?

Un pli d'indicible amertume soulignait la bouche de Chantal.

— Oui, lâche devant l'obligation d'accepter la vie telle qu'elle lui est imposée. En ces moments-là, je suis épouvantée d'avoir si aiguë la nostalgie du bonheur puisqu'il m'est impossible de le posséder... Et si affolante, la sensation de ma solitude éternelle, moi qui n'ai ni mari, ni enfant, ni mère..., ni aucune des tendresses qui aident à vivre...

— Et pourquoi, ce bonheur, ne le trouveriez-vous pas à votre tour ? petite fille décou-

ragée. Seulement, chérie, il ne faut pas le placer où il ne peut pas être !

Les mains de Chantal se serrèrent dans les plis de sa robe.

— Comment savoir où il est? Dans la nuit, nous marchons, avides de posséder, ne fût-ce qu'un instant, ce qui nous a été refusé... Avides d'autant plus que nous sentons l'atroce fuite du temps, de la jeunesse... Solange, vous qui avez toujours été dénuée, comment pouvez-vous n'être ni amère, ni révoltée? Si sereine au contraire!... Donnez-moi votre secret!... C'est une charité!

Solange Vismes sourit et dans son beau sourire, il y avait tout l'infini du détachement :

— Mon secret? mais je n'en ai pas! Tout simplement, j'ai eu la chance de parvenir de bonne heure, — par la force des choses... — à me désintéresser de mon propre sort, à l'accepter tel qu'il se présentait... Je me suis sentie une si petite chose, si fugitive dans l'immensité du monde, que ma propre destinée m'a paru, en somme, bien insignifiante, et dérisoire, le souci que j'essayais d'y prendre puisqu'en réalité la direction ne m'en appartient pas et que, bon gré mal gré, il faut la subir. Alors j'ai essayé cela seul qui était en mon pouvoir, faire de mon mieux, dans ma toute petite sphère, pour me créer une exis-

tence intelligente, et surtout bienfaisante... Voilà, chérie, la simple recette que j'ai à vous offrir !

Quelques secondes, Chantal resta silencieuse, ses yeux sombres posés sur ceux de son amie. Puis, se courbant, elle prit la main de Solange et la baisa.

— Puisque vous m'aimez, Solange, souhaitez que, bientôt, je sois capable de suivre votre exemple... Bonsoir, grande amie chérie.

Et elle sortit de l'atelier.

## XII

A cette conversation, ni l'une ni l'autre, le lendemain, ne firent aucune allusion même. Solange, obligée d'aller à Morlaix pour des courses, offrit à son amie de l'emmener. Mais Chantal déclina la proposition et l'auto de service emmena seule Mlle Vismes.

D'ailleurs, aussitôt que se fut évanoui le roulement de la voiture, la jeune femme regretta son refus, sentant l'imprudence d'être restée seule avec son tourment. Son corps était à Locquirec mais sa pensée vivait à Ker Daël d'où n'était venu aucun message. Tous les hôtes en devaient être absents, faisant la promenade des *Calvaires* annoncée.

Et Chantal eut un sourire de dédain en constatant le souci instinctif qu'elle avait apporté à sa toilette, si simple fût-elle ; une robe de voile blanc tout unie, qui lui donnait un air de jeune fille, et sur les plis légers du corsage, son long collier de jade ruisselant comme des gouttes d'eau de mer.

Bernard Soudry naturellement, avait suivi les hôtes de Ker Daël, respectant — par orgueil?... prudence?... détachement?... — la retraite où se confinait la sauvage Chantal de Rhuyt... Quelle folie lui avait fait espérer... quoi?

Pour supporter la lourde fuite du temps, elle fit une apparition à la Colonie. Les enfants s'ébattaient bruyamment sur la plage et se ruèrent vers elle, déçues qu'elle ne voulût pas jouer ce jour-là. Mais elle continua sa course sans but, sur les falaises, indifférente à l'orage qui montait, puis revint vers la villa avec l'espoir que Solange ne tarderait pas à revenir. Dans l'atelier dont l'harmonieux aspect lui était cher, elle s'assit au piano, espérant que la musique bercerait l'indéfinissable impression d'attente qui l'obsédait.

A mi-voix, elle se prit à chanter des mélodies russes, *le Steppe*, dont la mélancolie passionnée était pour elle la plainte même de sa propre désespérance... Puis elle commença

*le Cimetière, des Nuits persanes.* Deux fois elle répéta lentement :

*Et, s'il vécut sans avoir envie  
D'un cœur pour le sien,  
Il dira : j'ai perdu ma vie,  
N'ayant aimé rien...*

« *N'ayant aimé rien!* » Les mots vibraient si fort en elle qu'elle s'arrêta de chanter. Ses mains se croisèrent sur le bois du pupitre, et elle y appuya son visage. N'aimer rien, *ni personne!* Ah! quand donc serait-elle insensible... Ou chrétiennement résignée, comme jadis, aux jours de sa jeunesse...

Bizarre, elle eut tout à coup l'impression d'une présence dans la pièce...

Et elle ne se trompait pas; car derrière elle, une voix murmurait :

— Chantal, ne soyez pas triste ainsi...

Très doucement, des mains soulevaient la tête penchée sur les doigts joints; et une subtile senteur l'enveloppa qui évoquait des heures mortes...

Elle leva les yeux... Son regard semblait venir d'un abîme et un cri sourd mourut sur la bouche qui s'entr'ouvrait pour balbutier :

— Vous, enfin! Oh! vous...

Soudry se courba sur le visage décoloré abattu sur sa poitrine; et ainsi que dans la claire nuit d'été, deux mois plus tôt, sa

bouche chercha le frisson de la chair veloutée. Sous la stupeur de cette brusque arrivée, toute pensée avait fui le cerveau de Chantal... En cette minute, il n'y avait en elle ni lutte, ni hésitation, ni scepticisme, ni colère... mais l'unique sentiment de la présence recouvrée, où sombrait toute conscience autre.

— Vous ne m'attendiez pas? Chantal.

Presque bas, comme elle eût parlé en rêve, elle dit :

— Je ne vous attendais plus... A quoi bon être revenu?... Il valait mieux que nous ne nous revoyions pas...

— Vraiment? Et pourquoi? Vous allez me l'expliquer... Car il m'est impossible d'en juger comme vous!... Dès que j'ai eu le pied en France, surtout à Ker Daël, j'ai compris que corps, âme, pensée... que sais-je encore? je voulais vous revoir, vous avoir mienne autant que je l'ai souhaité dans l'allée déserte, au clair de lune... Vous souvenez-vous? mon amour... Ah! comment ai-je pu croire que la séparation et votre silence me guériraient de la soif de vous que vous m'avez donnée!

Elle tressaillit. D'un geste de caresse, il frôlait les cheveux légers dont il respirait le parfum.

A voix basse, comme une plainte, elle mur-

mura, n'essayant pas d'échapper à l'étreinte qui l'enveloppait :

— Il ne faut pas dire toutes ces paroles vaines... C'est si inutile et si fou... Et ensuite, le souvenir en fait tant de mal !...

— Mais, Chantal chérie, pourquoi les taire ? Nous avons tout le droit, moi de vous les dire, vous de les entendre... Nous ne dépendons de rien ni de personne. Seulement de nous-mêmes. Venez vous asseoir près de moi que nous connaissions la douceur du revoir... Il y a tant de jours que nous sommes séparés, mon cher amour, enfin retrouvé...

Elle ne discuta pas, divinement soumise à la sensation réveillée de vivre un rêve bienheureux qu'elle tentait de prolonger, étreinte par l'étrange et obscure certitude de sa fragilité... Sans un mot, elle quitta le piano et s'assit sur le divan voisin. Ses prunelles ne voyaient ni le lointain bondissant de la mer, ni, tout près, les massifs encore fleuris du jardin... Ni devant la baie ouverte de la fenêtre, la bordure d'œillets dont le parfum errait à travers l'atelier...

Soudry glissa un coussin derrière elle. Mais elle ne s'y appuya point. Il la gardait blottie contre lui et elle songeait, sa volonté disparue, son cerveau oublieux du doute, du scepticisme, de la mortelle sagesse :

« Que c'est bon qu'il soit là... Tout m'est

égal, excepté sa présence... Ah ! qu'il m'aime de la façon qu'il voudra, pourvu qu'il m'aime ! Que j'aie enfin un moment de bonheur absolu... Ensuite, je paierai ce que je devrai ! »

Pourtant, d'instinct, elle fit un effort pour se reprendre et demanda de sa voix lointaine :

— Comment pouvez-vous être ici?... Je vous croyais parti en excursion... avec les autres...

— Sincèrement ? Alors vous vous êtes imaginé que, vous absente, j'allais passer mon temps à considérer de vieilles pierres mortes quand vous étiez là, vivante, si près de moi?... Puisque vous ne vouliez pas venir vers moi, orgueilleuse Chantal, j'ai laissé partir les promeneurs à Guilleminau et autres calvaires, Loute à Morlaix, et moi j'ai filé ici, résolu à vous voir, coûte que coûte ; harcelé par la terreur de vous trouver au pouvoir de vos mioches, ou en compagnie de votre amie que je n'aurais pas eu la possibilité d'envoyer au large, comme vos petites...

— Alors?... questionna-t-elle, faiblement.

— Alors les dieux étaient pour moi. Dans votre jardin, j'ai aperçu une jeune Bretonne qui ratissait... Je l'ai interrogée... Elle m'a dit que vous n'étiez pas sortie... J'ai entendu votre chant, j'ai écouté... Et je suis entré... Vous aviez l'air d'une pauvre petite fleur

humaine abattue par l'orage... Et en cette minute-là, j'ai senti que, à tout prix, je voulais vous apporter les joies que vous n'avez pas connues... Tout ce que, dans votre solitude, vous avez attendu, désiré, et jamais possédé, je vous l'apporte, bien-aimée, si vous le voulez... Ne vous ai-je pas un peu manqué? Chantal.

Très bas, elle fit :

— Oui...

Puis s'arrêta, les lèvres serrées pour ne pas articuler des mots que, confusément, elle savait ne devoir pas prononcer.

Il la tenait toujours contre sa poitrine.

— Parce que vous voulez bien m'accorder un peu d'affection?

— Oui, dit-elle encore du même accent.

Les mots tombaient lourds, comme les fruits à l'instant précis où la maturité les détache de la branche qui ne les soutient plus.

— Petite Chantal unique, mon amour... murmura-t-il.

Et ses baisers longs et doux frôlaient le visage d'une caresse berceuse. — ...Si vous m'aimez... un peu, moi qui vous aime souverainement, je vous supplie d'accepter mon amour tel que je puis vous l'offrir, étant ce que je suis... alors qu'aucun obstacle ne nous l'interdit... Ni l'un ni l'autre, Chantal, nous ne sommes des enfants qui jugent en enfants,

mais des êtres créés par l'expérience, libérés des conventions dont tous deux nous savons la vanité et le mensonge... Nous avons conscience de la terrible disparition des jours, si nombreux, déjà, hélas ! derrière nous. Surtout moi... Nous savons combien sont rares et fugitives, les possibilités de bonheur que, par hasard, la vie nous offre parfois. Nous avons compris que ce serait de la pure démente de ne pas les saisir quand elles se présentent à notre portée, nous que la destinée n'a pas comblés...

Elle ne faisait pas un mouvement, les paupières abaissées, livrée au sortilège des mots autoritaires et tendres que tout son être écoutait, que son cœur recueillait au plus profond de lui-même...

— Chantal, ma Chantal retrouvée, laissez-vous adorer enfin !... Ce sera notre beau secret où nous enfermerons l'immensité des trésors, connus de nous seuls, qui transformeront nos deux existences... Un secret que nous savourerons sans regarder ni en avant ni en arrière, les yeux clos, abîmés dans la minute présente, ne cherchant rien en dehors... Ni douter ni craindre, ne connaissant que le splendide amour... N'est-ce pas, Chantal, ma Chantal, vous pensez ainsi que moi?... Vous voulez bien que je vous apprenne le bonheur?... Enfin !

Cette fois, elle eut un geste vague. Par un dédoublement bizarre de sa personnalité, elle apercevait, lointaine, la sage Chantal de jadis dont, à cette heure, toute parole eût été vaine pour l'arrêter sur le chemin où elle glissait, entraînée par la voix qui l'appelait au bonheur... Séparée du monde entier par les baisers qui distillaient en elle un consentement tragique et enchanté...

Lointaine, une voix prononça son nom :

— Chantal !

Elle resta immobile... Sa faculté d'agir semblait engourdie mortellement.

— Chantal ! Où êtes-vous ? chérie.

Cette fois, elle eut un frisson... Qui l'appelait ainsi, tout à coup ?

— Chantal !

La voix de Solange ! Maintenant ? Impossible ! Chantal était à Morlaix. Pourtant... Un pas s'entendait sur le gravier du jardin.

Chantal se dressa. Dans son regard, était la stupeur d'un réveil brutal. D'un geste machinal, elle se leva, lissant ses cheveux froissés par les mains avides. Et, debout, dans la glace, elle distingua son visage devenu rigide, comme si toute sensibilité était morte en elle.

La voix répétait :

— Chantal ! vous êtes dans votre chambre ?

Les lèvres sèches, elle articula :

— Non, dans l'atelier.

— Je puis entrer?

— Mais oui, bien entendu !

La sensation d'une fin pesait tout à coup sur elle, lourde à l'écraser.

Soudry, lui aussi, s'était levé. Très maître de lui-même, les traits durs, quand Solange entra, il avait l'air de considérer une remarquable aquarelle, au-dessus du piano. Il se détourna au bruit de la porte ouverte, s'inclinant avec son aisance coutumière. Mais elle, Chantal, pouvait discerner les remous de colère, de révolte et de passion qui faisaient flamber ses prunelles de fauve, dont la proie se dérobe.

L'un et l'autre, ils comprenaient que quelque chose entre eux venait de se briser et qu'il leur serait impossible d'en réédifier les débris.

Quelques minutes, tous trois causèrent, debout, disant les paroles qu'il fallait. A Solange, d'instinct, Chantal avait présenté Soudry qui s'excusait de ce que sa visite pouvait avoir d'indiscret et félicitait la jeune femme du charme de son atelier, de la vue splendide sur la mer. Solange remerciait du jugement très aimable et expliquait, répondant à la question machinale de Chantal :

— Comment je suis déjà de retour?... A Morlaix, j'ai rencontré Mlle Loute. Voyant monter l'orage... — vous avez entendu? de-

puis une demi-heure, il tonne... — elle se pressait de regagner Ker Daël... Nous avons cependant causé quelques minutes et elle m'a proposé de me déposer avec son auto, à la *Solitude*, pour que je sois rentrée avant la pluie, n'ayant pas à attendre le courrier public.

— Tout est très bien ainsi, fit lentement Chantal, d'un accent étrange qui aviva l'expression profonde du regard de Solange tourné vers elle.

Mlle Vismes avait parlé, très naturelle. Pourtant Chantal eut la certitude que l'avance de son retour était l'œuvre de Loute qui avait pressenti la visite de Bernard Soudry à la *Solitude*...

Lui, follement, espérait encore que Mlle Vismes allait se retirer et permettre ainsi qu'il prît, seul, congé de Chantal.

Mais à l'expression de son visage, il comprit qu'elle n'en ferait rien... Alors il s'inclina devant elle, avec quelques mots d'adieu ; puis s'arrêtant devant Chantal — et ses yeux avaient l'expression impérieuse et suppliante qu'elle connaissait bien ! — il interrogea :

— Puis-je annoncer à madame votre tante que vous répondrez demain à son invitation?... Elle m'a recommandé d'insister de sa part auprès de vous... Et je suis d'autant plus heu-

reux de le faire que mon séjour sera très bref à Ker Daël...

Le visage altéré de Chantal sembla pâlir plus encore... Aucun sourire n'éclaira sa bouche.

— Veuillez dire à ma tante, que, demain matin, je lui téléphonerai. Aujourd'hui, j'ai une telle migraine que je ne sais comment je serai demain. Adieu, si je ne vous revois pas...

Elle ne lui tendait pas la main... Il ne fit pas un mouvement vers elle mais se courba très bas. Quand il releva la tête, leurs deux regards se rencontrèrent tout pleins d'un infini dont, jamais, nul n'aurait la révélation.

Puis il ouvrit la porte et descendit les marches du perron. De larges gouttes de pluie s'écrasaient enfin sur la poussière. Il traversa le jardin où le vent soufflait en tourbillons furieux. Au moment de laisser retomber la grille derrière lui, il se détourna. Solange Vismes était rentrée dans la maison. Mais sous l'auvent de la porte, Chantal était encore ; ses mains serraient les perles de jade, le souffle de l'orage agitait les plis légers de sa robe, l'onde souple des cheveux autour du visage où les yeux semblaient deux abîmes d'ombre...

.....  
Le lendemain, Bernard Soudry recevait

les lignes qu'elle avait écrites le soir même de l'inoubliable jour :

« Ne cherchez pas à me revoir. Maintenant, je sais clairement vers quel gouffre j'allais en vous suivant... Oui, c'est vrai, je trouvais très bon, très doux, une joie ! d'être aimée par vous ainsi que je m'imaginai l'être... mais pas aimée comme vous le comprenez... Je ne veux pas du bonheur déshonorant que vous aviez choisi pour moi... Comment ne l'avez-vous pas compris ! vous qui prétendiez si bien me connaître... Sans doute, je ne puis rien vous reprocher. C'est ma faute si, dans mon inexpérience, je vous ai donné cette opinion de moi parce que, sans m'en rendre compte, j'ai été imprudente, faible, absurdement confiante, alors cependant que je n'aurais dû avoir aucune illusion sur la valeur du sentiment que je vous inspirais...

« Aujourd'hui, j'ai traversé l'épreuve du feu... J'en sors si douloureusement atteinte que je me demande quand mes blessures seront cicatrisées, — si elles le sont jamais... Tant pis pour moi ! Je supporte la peine de ma fragilité...

« Maintenant, nous n'avons plus qu'à poursuivre nos routes différentes qui *doivent* diverger. Adieu ! Faites-moi la charité de me laisser oublier... pour guérir...

« Chantal DE RHUYS. »

## XIII

Il ne répondit pas et elle n'apprit rien de lui, terrée au Pavillon sous prétexte de travaux à y faire faire. Elle y demeurait malgré les brumes et les pluies d'un octobre froid ; rebelle à l'insistance de Mme de Bussy qui la rappelait à Paris pour le retour tout proche de Régine. Pourquoi, sans motif, refusait-elle de venir prendre, en famille, sa part de l'heureux événement? « Sauvagerie » dont sa tante était presque froissée.

Sans motif! A vif, Chantal gardait encore le souvenir de l'après-midi où seule, l'arrivée imprévue, à en être miraculeuse, de Solange Visme, l'avait sauvée d'une irréparable folie à laquelle elle consentait, vaincue par la terrible ivresse... Ah! désormais combien elle serait indulgente aux créatures qui succombent parce qu'un hasard ne les sauve pas malgré elles.

Il se taisait... Par orgueil? atteint dans sa volonté impérieuse et violente de conquérant? Détaché d'elle qui l'avait repoussé?... Désespérément, tout bas, elle attendait chaque courrier, broyée par la pensée de la réponse possible dont l'inconnu lui était un sup-

plice.. Comme le temps était bien passé où, aux heures difficiles, sa prière confiante la soutenait et l'apaisait ! Dans son âme glacée, ni foi, ni espoir n'existaient plus, emportés par la tourmente. Elle n'était plus qu'une morte vivante, fièrement appliquée à le cacher ; raidie toute, pour étouffer l'obscur désir qui criait, dans les bas-fonds de son cœur, de s'avouer vaincue, de l'appeler pour qu'il l'aimât, comme il voulait, soit... ! mais ne l'abandonnât pas à l'épouvante de la solitude.

Puis, brutal, par hasard, l'entrefilet d'un journal lui brûla un matin les yeux... L'annonce du départ tout prochain, pour le Brésil, de Bernard Soudry, qui allait y créer un film, prometteur de visions splendides, avec Myriam Vlasquèz et sa troupe dont le départ aurait lieu sur le même bateau.

Eh bien ! la réponse, elle l'avait... Il parlait librement, de son plein gré... En vérité, elle eût moins souffert de le perdre par la mort !...

Quelques heures plus tard, le courrier lui apportait les lignes si douloureusement attendues depuis tant de jours...

D'un élan irraisonné, afin d'être plus seule, elle emporta l'enveloppe close sur la terrasse. Là, pour la première fois, elle l'avait accueilli quelques mois plus tôt, sous le ciel de mars

délicatement bleu, sillonné par les nuées ourlées de soleil, le large vol des hirondelles revenantes... Aujourd'hui, c'était le mélancolique automne... Il bruinait un peu. Et leurs pensées seules se rencontraient un instant, lointaines comme des étrangères qui échangent quelques dernières paroles, avant de poursuivre leurs routes différentes.

Elle déchira l'enveloppe et lut :

« Madame,

« Comme vous le souhaitez, vous serez obéie. Je ne vous reverrai pas. Il y a quelques jours, j'étais aux Andelys, ayant à faire à l'Étude Ravin. Je me suis interdit de monter au Pavillon qui m'était fermé... Même avec l'excuse de venir vous y adresser mon adieu, puisque, dans quelques jours, je repars pour un nouveau séjour en Amérique, séjour dont je pense faire la durée assez longue.

« J'y emporte, Chantal, l'obsédante crainte de vous avoir, involontairement, fait beaucoup de mal... Nous ne pouvions ni nous bien comprendre, ni juger de même, parce que l'orientation de nos vies avait été trop différente jusqu'au jour où nos deux curiosités se sont attirées et nous ont rapprochés. De ce mal, je vous demande infiniment pardon, conscient que le mieux, pour votre repos, est que je disparaisse de votre existence, ô

ma précieuse petite Chantal. Car à mon âge, hélas ! on ne se refait pas. Les empreintes sont trop profondes... Je connais, à n'en pouvoir douter, la force des liens qui m'enchaînent à la vie que j'ai toujours menée... Je sais, en moi, la présence invincible du « vieil homme ». Je sais que, telle vous êtes, tel je suis, incapable de répondre de moi-même, de mon humeur nomade, de mon irrésistible besoin de culbuter toute entrave, fatalement, je ne vous rendrais pas heureuse... Même plus, je n'arriverais encore qu'à vous faire souffrir, vous qui cependant resterez l'*Unique* dans ma pitoyable vie. Vous, que j'ai aimée bien mal, mais sûrement, comme je n'ai aimé nulle autre...

« Que la certitude vous en demeure ! et voyez-moi partir, avec le regret... — si fort, oh ! si fort ! — de vous perdre ; vous nommant une dernière fois, comme il m'était doux, comme vous le resterez, « mon cher amour... »

« *Vôtre for ever.*

« B. S. »

Chantal redressa la tête ; et, d'un geste inconscient, tordit ses deux mains, mouillées par le brouillard qui tombait. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais souffert à ce point.

A certaines minutes, elle avait cru haïr cet homme qui, sans scrupule ni pitié d'elle, obéissant à l'unique souci de sa propre jouissance, avait tout tenté pour l'entraîner là où il lui plaisait. Il lui avait enlevé cet amour de la vie qui lui était une source de joies... Il avait tué en elle l'espoir et la confiance. Son scepticisme avait jeté le doute en sa foi religieuse... Vraiment, une morte n'était pas plus dénuée. En elle, c'était un vide à donner le vertige... Mais le haïr!... Ou seulement être délivrée de son envoûtement!... Un pareil jour viendrait-il jamais?...

A cette heure, son unique destinée, à elle, eût été en jeu, sans hésiter elle aurait accepté le risque de souffrir encore par lui, si c'était la rançon du bien qu'il lui avait fait à certaines heures,... du bonheur apporté, en lui révélant des joies que, sans lui, elle n'aurait jamais connues et qui la grisait misérablement, l'enlevant à la claire vision de la réalité..., rendant impossible que jamais elle pût regretter ce qui avait été...

Mais elle seule n'était pas intéressée dans la crise de leurs deux existences; et elle le connaissait bien, lui qu'elle jugeait sans illusion ainsi qu'elle jugeait sa propre lâcheté, ainsi que lui-même se jugeait. A l'heure présente, il avait compassion d'elle, parce qu'il la devinait une enfant perdue que son isolement

affole et qui regarde avec épouvante ses mains vides, après les avoir crues pleines de trésors... Mais quand il se retrouverait au loin, dans les pays lumineux qu'il adorait, distrait par ses jouissances d'artiste, par les amours féminines qui lui suffisaient, il ne tarderait pas à s'applaudir d'avoir su, une fois de plus, échapper aux liens qu'il abhorrait. Elle en avait l'affreuse certitude...

Ah ! oui, mieux valait qu'il partît, pour lui et pour elle qui eût atrocement souffert de le voir vite révolté, s'il s'était laissé « capturer »... Tout était bien fini...

Avec effort, elle se dressa. Sur elle, il lui semblait porter le poids de toutes les déceptions qui avaient écrasé des cœurs de femmes comme le sien. Elle avait glissé au fond d'un gouffre dont les parois étaient trop lisses pour qu'il lui fût possible de les remonter jamais...

Du perron, Mariette appelait :

— Est-ce que Madame ne rentre pas?...

Il commence à pleuvoir fort !

Alors Chantal s'aperçut qu'elle avait froid. Si froid !...

Une dernière fois, elle regarda le fleuve qui, dans la tristesse du crépuscule mouillé, descendait, morne, vers l'horizon embrumé des branches roussies. A travers le jardin dé-

fleuri, des<sup>7</sup> feuilles voletaient, arrachées par le souffle humide du vent, et allaient s'écraser sur le sol détrempe... C'était l'automne.

Bientôt, ce serait l'hiver...

Pour elle, aussi...

•  
**FIN**

---

**PARIS**

**TYPOGRAPHIE PLON**

**8, rue Garancière**

**1930**

---







**VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE**  
**ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS**

**GERMAINE ACREMANT**  
 Gertrude et mon cœur..... Un vol.  
 Gail marions-nous !..... —  
 Ces dames aux chapeaux verts. —  
 Hutte d'acajou. 1 v. Carnaval d'été. —

**PIERRE ALCIETTE**  
 Lucile et le mariage..... Un vol.  
 Sous le vieux toit de la Palombière..... —

**MATHILDE ALANIC**  
 Aime, et tu renaitras..... Un vol.  
 La Petite Miette..... —  
 Les Roses re fleurissent..... —

**HENRI ARDEL**  
 Les Vacances de la famille Bryce. Un vol.  
 Conte bleu. 1 v. Mal d'aimer. —  
 Cœur de sceptique..... —  
 L'Heure décisive..... —  
 Mon cousin Guy..... —  
 René Orliis. 1 v. Rêve blanc. —  
 Le Rêve de Suzy..... —  
 Seule. 1 vol. Tout arrive..... —

**FLORENCE BARCLAY**  
 Dames blanches de Worcester.. Un vol.  
 La Châtelaine de Shenstone. —  
 En suivant l'étoile..... —  
 Le Jardin clos de Christobel... —  
 Le Poison de la jungle..... —  
 L'Auréole brisée..... —  
 L'Amour au bout du fil..... —  
 Ma vie pour la tienne..... —

**HENRY BORDEAUX**  
 La Petite Mademoiselle..... Un vol.  
 La Nouvelle Croisade des enfants. —

**PAUL BOURGET**  
 Drame de famille..... Un vol.  
 Laurence Alban..... —  
 Monique. 1 vol. Un Saint... —

**BRADA**  
 La Maison de la peur..... Un vol.

**JEAN DE LA BRÈTE**  
 Le Rubis. 1 vol. Rêver et vivre. Un vol.  
 Aimer quand même..... —  
 Mon oncle et mon curé..... —  
 Un Caractère de Française. —  
 Une lumineuse clarté..... Un vol.

**HENRIETTE CÉLARIÉ**  
 Monique la romanesque.... Un vol.  
 Mes cousines..... —  
 Le Dragon des Hespérides.. —

**CHAMPOL**  
 La Conquête du bonheur... Un vol.  
 Les Justes. 1 vol. La Rivale. —  
 Le Mari de Simone..... —

**DELLY**  
 Entre deux âmes..... Un vol.  
 Esclave... ou reine?..... —  
 La Fin d'une Walkyrie..... —  
 La Petite Chanoinesse..... —  
 Le Secret du Kou-kou-noor. —  
 Sous le masque..... —

**JEAN DUFOUT**  
 Maîtresse Jacques..... Un vol.

**DYVONNE**  
 Près de lui. 1 v. Joujou se marie. Un vol.  
 Le Mari de Cendrillonne... —  
 Sec. du destin. 1 v. Mariage secret. —

**H. GRÉVILLE**  
 Angèle. 1 v. Le Cœur de Louise. Un vol.  
 Aurette. 1 vol. Perdue..... —  
 Dossia. 1 vol. Le mari d'Aurette. —  
 Fille de Dossia. 1 v. Seconde mère. —  
 Scnia. 1 v. La Princesse Sgherof. —

**ANDRÉ LI HTENBERGER**  
 Les Contes de Minnie..... Un vol.  
 Mon Petit Trott. 1 v. Line... —  
 Notre Minnie. 1 v. La Petite. —  
 La Petite Sœur de Trott..... —

**ÉVELINE LE MAIRE**  
 L'Idylle interrompue..... Un vol.  
 Le Rêve d'Antoinette..... —  
 Cœur et tête. 1 v. Planes inconnues. —  
 Maison d'émeraude. 1 v. L'Ouragan. —

**PAUL MARGUERITE**  
 Ma Grande..... Un vol.

**PAUL ET VICTOR MARGUERITE**  
 Poun. 1 vol. Zette..... Un vol.

**CONCOÛDIA MEÛREL**  
 L'Amour enonainé..... Un vol.

**M. K. MONLAUR**  
 Autels morts. 1 v. Paroles secr. Un vol.  
 La Fin de Claude..... —  
 Les Cloches de chez nous... —

**PIREY SAINT-ALBY**  
 A première vue..... Un vol.

**DANIEL POIRÉ**  
 Timidité..... Un vol.

**JULES PRAVIEUX**  
 Mon Mari. 1 vol. Leur Oncle. Un vol.  
 Le Nouveau Docteur..... —  
 Oh ! les hommes..... —  
 S'ils connaissent leur bonheur ! —

**YVONNE SCHULTZ**  
 Dainn. 1 v. La Couronne d'étoiles. Un vol.

**CHARLES SILVESTRE**  
 Aimée Villard. 1 v. Belle Sylvie. Un vol.  
 Prodiges du cœur..... —

**MYRIAM THÉLEN**  
 La Mésangère..... Un vol.

**JEAN VIOLIS**  
 L'Oiseau bleu s'est endormi. Un vol.







89009676800



b89009676800 a



89009676800



b89009676800 a